

Harring



La Telyn

(Harpe)

D'UN

SCANDINAVE.

CYCLE POÉTIQUE

(en langue allemande)

TROUVÉ

DANS L'ILE DE CÉSARÉE, AUX BORDS DE L'OCÉAN,

SOUS LE TITRE DE *FURIES*,

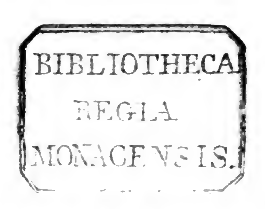
EN AUTOMNE 1838.

Autographié à l'usage individuel de quelques amis de la poésie septentrionale.

STRASBOURG,

CHEZ G. L. SCHULER, IMPRIMEUR.

1839.

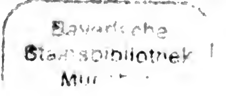


Es schmiedet kein Hammer das Eisen so fest,
Dass die Kette sich nicht zersprengen lässt.
Der Hammer schmiedet — die Kraft zerreisst;
Und die höchste Kraft ist des Menschen Geist.

HARRO. (1827.)

PREIS : 5 FRANKEN.

STRASBOURG EN FRANCE, IMPRIMERIE DE G. L. SCHULER.



A UN AMI,

le Hellène Mathieu Alepson,

NÉ EN ORIENT,

SONT DÉDIÉES CES FLEURS DE L'OCCIDENT,

en témoignage d'estime et d'admiration, et en souvenir d'une fraternité spirituelle,

PAR LEUR ÉDITEUR,

le Danois:

Harro Harring.

Dem Griechen

MATTHÆUS ALEPSON,

gebürtig im Orient.

1. Jch weihe Dir, was mir ward anvertraut,
Dies Werk, das ohnlängst hier gerettet worden.
Ein *fremder Geist* hat nächtig d'ran gebaut;
Ein Sänger, ungenannt, aus fernem Norden
Sang hier in nächt'ger Stille feiernd, laut
Der *Furien* Lied, voll psychischer Accorden;
Er sang es, — und ist spurlos d'rauf verschwunden.
Durch Zufall ward dies *Testament* gefunden.

2. Ein Theil des Manuscripts ward aufgelesen
Bei Nacht, in heft'gem Sturm, am Meeresstrand.
Unmöglich wohl wär' der Ersatz gewesen,
Falls eins der losen Blätter so verschwand.
Jedoch, des Zufalls Räthsel, schwer zu lösen,
Vereinte Blatt auf Blatt in Freundes Hand.
Ein Windstoss nur von einer andern Seite; —
Und dieses Werk läg' in des Meeres Weite.

A M. MATHIEU ALEPSON,

GREC, NÉ EN ORIENT.

1. Ce dépôt qui me fut confié, cette œuvre sauvée naguères en ces lieux d'une totale destruction, je te la consacre à toi. Ce fut ici qu'une intelligence étrangère à cette île y travailla nuitamment; qu'un chantre sans nom, arrivé des distantes profondeurs du Nord, dans le silence des nuits, chanta en accents sonores et solennels, en accords inspirés, le chant sauvage des *Furies*. — Il le chanta . . ., et disparut inaperçu. Un hasard fit découvrir depuis ce testament du poëte évanoui.

2. C'est de nuit, c'est sur le rivage même de la mer et dans la tourmente d'une violente tempête, que fut ramassée une partie du manuscrit. Si des pages volantes dont il est composé une seule avait été perdue, la lacune qu'elle aurait laissée dans le poëme aurait été impossible à remplir; mais non moins difficile à résoudre est maintenant l'énigme de cet étrange hasard qui réunit, une à une et dans des mains amies, toutes ces feuilles éparses. Parti d'un autre point de l'horison, le coup de vent qui les dispersa, eût livré toute cette œuvre en proie à l'immense Océan.

3. Die *Furien* also wundersam bewacht
Durch *Genien*, wurden nun uns zweifach theuer.
— Des Lebens Sturm, in dieser Erdennacht,
Durchrauscht des Scalden nordisch' ernste Leier,
Wir sehn des nord'schen Himmels Sternenpracht
Durchstrahlend der Gewitterwolken Schleier,
Wir sehn den leuchtenden Polarstern schimmern,
Hoch über eines Menschenlebens Trümmern. —

4. Wer war der Scald'? — Er will nicht dass wir fragen.
Vielleicht — weil er des Herzens Heiligthum,
Das Buch der Seelenschrift uns aufgeschlagen?
Weil er die Welt erkannt, als taub und stumm?
Vielleicht weil er, der solch' ein Loos getragen,
Verzichtete auf jeden Sängerruhm?
Weil er aufopfernd Alles hingegeben,
Will er als Geist auch ohne Namen leben?

5. Ein Menschenherz ist hier uns aufgeschlossen,
Das kühn im Geiste des Jahrhunderts schlug;
Verkannt, verhöhnt von manchen Zeitgenossen,
Umnachtet von Verrath, von Lug und Trug.
Ein brechend Herz hat hier im Schmerz ergossen —
Der Menschheit: Lieb; der Selbstsucht: bittern Fluch.
Des Lebens Nichtigkeit im Erdenstaube
Ist hier besiegt durch Geisteskraft und Glaube.

3. Ainsi conservées par les soins miraculeux de *Génies* tutélaires, les *Furies* du poëme nous devinrent doublement précieuses. Car c'est ainsi que dans les ténèbres de notre existence terrestre l'orage de la vie rugit parmi les cordes de la lyre grave et solennelle du Scalde. C'est ainsi que la gloire d'un ciel étoilé transperce dans nos contrées boréales le voile des nuées orageuses, et que de toute la hauteur des cieux l'étoile polaire brille au-dessus des ruines funéraires d'une vie d'homme éteinte.

4. Et qui donc fut ce Scalde... ? Point il n'a voulu que nous puissions l'apprendre. — Peut-être parce qu'il s'est plu à nous ouvrir le sanctuaire de son cœur, les pages écrites du livre de son âme ; peut-être parce qu'à ses yeux le monde avait apparu dans toute sa muette surdité; parce que lui, qu'avait oppressé le poids d'une pareille destinée, désespérait de la gloire du poëte ; peut-être enfin, parce qu'après avoir tout sacrifié dans un dévouement universel, il voulait encore, pur esprit, vivre privé de nom.

5. Dans ces pages nous apparaît à découvert un cœur d'homme qui palpita courageusement aux inspirations de l'esprit du siècle ; un cœur méconnu par tous, hué par quelques-uns, environné des ombres de la trahison, de la tromperie, du mensonge ; — un cœur brisé qui douloureusement se répandit, pour l'humanité, en hymnes d'amour ; pour l'égoïsme, en imprécations amères. Dans ces pages enfin, prosternée dans la poussière, vaincue par l'esprit et la foi, la vie d'ici-bas nous apparaît dans tout son néant.

6. So ward dies Buch mein Trost in schweren Stunden.
Es liegt ein tief Geheimniss d'rin verwahrt.
Gedanken, die wohl selten Wort gefunden,
Sind hier in Ahnungstönen offenbart:
Ein höhres Sein mit dieser Welt verbunden —
Das jenseits mit der Erdennacht gepaart;
Es ist ein Gränzstein marternder Empfindung:
Der Mensch ist's, in des Todes Ueberwindung. —

7. Ich weihe Dir, dem Sohne der Hellenen,
Dies Buch, das meinem Norden angehört.
Denn, wissen möcht' ich, ob in diesen Tönen
Der Geist nicht überall die Kraft bewährt;
Ob nicht ein grosses Vaterland des Schönen,
Vom Hellespont bis Island, das verehrt,
Was hier zu Grunde liegt: des Geistes Streben
Im Furienkampf' mit diesem Erdenleben?

8. Ich weih' es Dir, weil ich in Dir erkannt:
Empfänglichkeit für aller Völker Dichtung,
Ein edles Herz, für Tugend licht entbrannt,
Und tiefen Geist, vertraut mit höh'rer Richtung.
Ich leg', o Freund, dies Buch in Deine Hand,
Es also fürder schützend vor Vernichtung.
Es ist nicht mein; — vielleicht, in späten Tagen,
Wird Scandinavia nach dem Büchlein fragen. —

6. Voilà comment dans des jours de pesantes épreuves ce livre me fut une consolation. Là gît enseveli le sens occulte de je ne sais quel profond mystère; là se révèlent en accords sympathiques, en vagues pressentiments, des pensées veuves jusqu'ici des formes de la parole; des pensées d'une existence supérieure en liaison avec le monde d'ici-bas; d'alliance entre le jour éclatant d'au-delà de la tombe, et la nuit obscure de la vallée terrestre. Pierre termale apposée aux dernières limites des douleurs de l'âme humaine, ce livre, c'est l'homme triomphant du trépas.

7. Eh bien, ce livre, propriété indisputable de mon Nord, je te le consacre à toi, ô fils de la riante Hellénie; car n'est-il pas vrai que dans ses accents passionnés c'est toujours l'esprit, et non la matière, qui en domine les élans et en maîtrise l'inspiration fougueuse? N'est-il pas vrai que des rives de l'Hellespont aux bords de l'Islande il existe une grande patrie du beau, assise sur le principe créateur de notre poëme, sur le principe de la lutte victorieuse de l'esprit contre les Furies de la vie terrestre?

8. Je te le consacre, parce qu'en toi j'ai reconnu un sens résonnant à l'appel de la poésie, quel que soit le peuple à qui elle appartienne.; un cœur noble, qu'embrâse la flamme éclatante de la vertu; un esprit profond, initié dans le mystère de buts élevés. Si, ô mon ami, je dépose ce livre entre tes mains, c'est encore pour le soustraire à la destruction; car il n'est point à moi, — et peut-être viendra-t-il un temps reculé où la Scandinavie le réclamera pour elle-même.

9. O nimm es hin, bewahr's als *Manuscript*,
Denn unsre Zeit gestattet nicht Verbreitung.
Es ist kein Tand, wie ihn die Mode liebt;
Es ist ein Werk von tieferer Bedeutung,
Das geist'gen Stoff und Seelennahrung giebt:
Der dunkeln Zukunft lichte Vorbereitung.
Nimm's hin! — und fern am Strand der Dardanellen,
Wird heiliges Gefühl die Brust dir schwellen!

10. Nimm hin dies Buch! — es gleicht dem Nordenroth,
Das sich von Untergang zum Aufgang dehnet.
Es nennt Verwesung: Leben, läugnet Tod. —
Es ist ein Geist, der sich von dannen sehnet,
Der sein Bedrängniss hier begrüsst mit Spott.
's ist eine Telyn, die von selber tönet,
Die seufzend die gesunk'ne Freiheit ehrt,
Indem ein mächt'ger Hauch der Gottheit sie durchfährt. —

11 Es ist ein Kreuz mit einem Dornenkranz,
Auf eines Scalden Hügel aufgerichtet,
Umschimmert von des Nordens Sternenglanz,
Und von des Mondes Silberstrahl umlichtet,
Indem geheimnissvoller Elfen Tanz
Das Lied begleitet, das die Norne dichtet. —
Es ist ein Schild mit Runen, der Walkyren —
Ein Scaldenschwert, das Epheuranken zieren.

9. O! prends-le, conserve-le en *manuscrit;* car ils sont ennemis de la publicité, les temps où nous vivons. Ce n'est d'ailleurs point un clinquant que puisse aimer le monde, mais une œuvre de sens profond, où l'esprit peut aller puiser des forces, et l'âme un aliment substantiel; d'un obscur avenir c'est la lumineuse préface. — Prends-la...! qu'elle ne te quitte pas — et fusses-tu sur les rives des Dardanelles lointaines, de saintes émotions viendront y gonfler ta poitrine.

10. Oui, emporte ce livre! — Il ressemble à ces aurores nocturnes du Pole, qui de l'Occident à l'Orient embrâsent le vaste horison. La décomposition, il l'appelle vie, et de la mort il est la négation. Ame, lasse de sa captivité terrestre et languisant après une prompte délivrance, il salue d'un rire moqueur de passagères douleurs. Harpe septentrionale, elle résonne, sans qu'une main étrangère s'en approche, et célèbre en longs gémissements la liberté au tombeau, tandis que le souffle puissant de la Divinité en traverse les cordes.

11. Ainsi s'élève sur le tertre funèbre du Scalde la croix solitaire que surmonte une couronne d'épines. Les étoiles d'un ciel boréal brillent à l'entour; le rayon argenté de la lune l'éclaire en tremblant, tandis que la ronde mystérieuse des sylphes accompagne en cadence le chant poétique des Nornes. Tel, couvert de caractères runiques, nous apparaît le bouclier des divines Valkuries; tel encore le glaive rouillé du Scalde que le lierre enlace de ses festons.

12. O nimm es hin! 's ist mehr als Poesie,
Es ist mit Thränen und mit Blut geschrieben. —
Es ist ein Ton der Welten-Symphonie,
Auf eines Menschen Grab zurückgeblieben. —
Es ist ein Strahl der Gottheit-Theorie,
Auf einer Furie Dolch als Glanz gerieben. —
Es ist ein Lied, das unwillkührlich klang;
Ein Räthsel im Enstehn, dem Scalden, der es sang.

13. Nimm hin dies Buch; von wem's auch immer sei;
Der Scald scheint todt, — *durch Furien-Kuss getödtet;*
Es gleicht dem Schwanensang der Todesweih',
Indem der Himmel sich im Aufgang röthet. —
Die Staubeshülle sinkt; — der Geist ist frei,
Der in Verzweiflung hier zu Gott gebetet.
Der Wahrheit Geist besiegt der Lüge Drachen —
Und schläft die Menschheit noch; — sie wird erwachen.

HARRO HARRING.

Insel Jersey: Alt-Cæsarea, Ende Decembers 1838.

12. O! accepte ce don, — c'est plus que de la poésie, c'est l'œuvre des larmes et du sang qui en ont tracé les pages; c'est un ton détaché de la symphonie des mondes, resté solitaire auprès d'une tombe humaine; c'est un rayon de la théorie divine réflété par la lame du poignard d'une Furie; c'est un chant qui, un jour, résonna sans le vouloir; un énigme insoluble à son origine jusque pour le Barde lui-même.

13. Et quel qu'en soit l'auteur, prends, prends toujours ce livre. Il paraît mort, le Scalde qui l'écrivit, — mort sous le baiser de la Furie. Eh bien, dans ses accents vois le chant suprême du cygne, chant sacré, symphonie triomphale saluant les premières clartés d'un ciel que l'aurore enflamme de ses feux. Ainsi s'abat en poussière l'enveloppe terrestre, et libre enfin, s'élance vers Dieu l'esprit, qui naguères l'adorait en cris de désespoir. Victorieux enfin l'esprit de vérité triomphe du serpent de mensonge, et si l'humanité dort encore . . . c'est qu'elle se réveillera.

HARRO HARRING.

Ile de Jersey, fin décembre 1838.

Furien.

Drei Fackeln.

Erste Fackel : *MARTIRIO.*

Zweite Fackel : *ALMA-VIDA.*

Dritte Fackel : *MISTERIO.*

Jedem Feinde würd' ich gern' mich nennen;
Weil mein Nam' in meinem Handschuh steht. —
Doch Europa wird mir wohl vergönnen,
Dass mein Nam' mit mir zu Grabe geht.

—.

SPRÜCHE DER *EDDA*.

Hüte dich, den Fremden zu verletzen, der Gastfreundschaft bei dir sucht. Er kann Manches erzählen, ohne dass du ihn ausfrägst. Vor Allem bedarf er der Ruhe und Pflege.

Die Freude wohnt nicht im Herzen dessen, der viel erfahren hat.

Gehe keinen Schritt unbewaffnet; wer weiss ob du nicht unterwegs das Schwert ziehen musst?

Die Theilnahme des Freundes erwiedre durch Theilnahme — erwiedre Stiche durch Stiche.

In meiner Jugend reiste ich viel. Wenn ich einen Gefährten fand, der mich verstand, war es mir als sei ich reich.

Hast du einen Freund, so besuche ihn oft. Der Weg, der selten betreten wird, bedeckt sich mit Gras.

Ueberlege — aber überlege nicht zu lange.

— Der Baum auf dem Felsen ist verdorrt: Er hatte weder Blätter noch Rinde mehr; — Niemand liebte ihn. Wie könnte er noch leben? —

Erste Fackel.

Martirio.

.... L'exilé partout est seul.

DE LA MENNAIS.

I. [1]

Insel Cæsarea, am 4. August 183—
Morgens 10—11 *Uhr.*

Welch' ein Schrei aus der Ferne —?
Und nun wieder? — und nun nah?
Eine Möwe —! eine Möwe!
Die so lang' ich nicht sah!

Eine Möwe kommt geflogen
Uebers brausende Meer,
Fliegt in Kreisen und Bogen
An's Fenster zu mir her.

Aus der Wogen Erbrausen
Dringt ihr Schrei mir durchs Herz;
Es ergreift mich ein Grausen
Und ein heimlicher Schmerz.

Liebe Möwe — so ganz alleine?
Bist so selten hier zu Land';
Sah' bis heute noch keine
Deiner Schwestern hier am Strand!

Woher kommst du? wohin eilst du?
Was bedeutet dein Schrei?
Warum klagst du —? warum weilst du —?
Als ob du wüsstest wer ich sei!

Liebe Möwe! bist gekommen
Vom geliebten Vaterland?
Hast die Seufzer vernommen
Meiner Lieben dort am Strand?

Was bedeutet dein Schrei?
Was verkündet dein Ruf?
Sind's die Klagen der Treu',
Die mein Leiden dort schuf?

Wird ein Herz dort in Wehmuth
Um den Sänger gequält!
Das in ängstlicher Demuth
Seinen Kummer verhehlt? —

Welch' ein Grausen? — bist du Bote
Eines Unglücks wohl gar,
Das seither mich bedrohte, —
Das zur Stunde nun wahr?

Ist schon wieder gebrochen
Dort ein heiliges Band?
Was bedeutet dies Pochen
Meines Herzens, so verkannt?

Ist schon wieder zerrissen
Dort ein Bündniss der Treu?
Liebe Möwe — wirst es wissen; —
Darum kreischet dein Schrei.

— Bald zwei Monde verschwunden;
's kommt noch immer kein Brief!
Und mein Herz so voll Wunden —
Und die Wunden so tief!

Siebzehn Jahr' war ich ferne
Und nun jüngst dort so nah,
Dass ich all' die trauten Sterne
Meiner Kindheit wieder sah!

Traute Möwe bist gekommen
Vom geliebten Vaterland!
Hast die Seufzer vernommen
Meiner Lieben dort am Strand!

Liebe Möwe meiner Klagen!
Eil' zurück zum Vaterland!
Grüss' die Herzen, die mir schlagen —,
Jedes Herz, das mich verstand!

Traute Möwe! nimmst die Richtung
Gen Norden zurück? —
Heil'ger Bote meiner Dichtung,
Wie verfolgt dich mein Blick!

Grüss' mein Volk —! grüss die Lieben,
Ob manch' Herz auch mich kränkt,
Grüss', wer treu mir geblieben,
Grüss', wer Liebe mir schenkt. —

Und grüss' Einen, der mir treu ist,
Der mir treu ist, gewiss;
Der von Falschheit so frei ist; —
Den das Schicksal mir entriss:

Als gefang'ner Verbannter
Musst' ich scheiden von ihm;
's ist mein Freund aus Newfoundland,
Dessen Herz ich wohl rühm'!

II.

— 4—5. *August. Nachts.*

Aurora borealis.

1. Was deutete der Möwe Klageschrei,
Der mich im Kummer zum Gesange weckte?
Warum flog just die Möwe hier vorbei,
Die mich entzückt' und mich zugleich erschreckte?
O, nennt es Aberglauben — Schwärmerei,
Dass ich der Möwe meinen Arm nachstreckte; —
Die Möw' war meiner Kindheit Gram Begleitung, —
Und ihre Klag' ist mir von tiefer Deutung.

2. Mein Element, das sturmbewegte Meer
Und eine Möwe kreisend, einsam klagend;
Das war die Welt des Nordens um mich her,
Als ich, ein Kind, schon Leid und Kummer tragend,
Des Lebens Bürd' empfand, so drückend schwer. —
Geheimer Gram am Knabenherzen nagend
Schuf mir die Möw' als innige Vertraute;
Melodisch tönten mir die Klagelaute.

3. Betrachtend, schauend stand ich stundenlang
Am Fenster, oder einsam dort am Strande,
Wenn sich die Möw' empor im Sturme schwang;
Mir war's als knüpften mich geheime Bande
An ihre Klage, die mich tief durchdrang.
Der Knab', vertraut mit Lieb' zum Vaterlande,
Empfand voll dunkler Ahnung, still und bang,
Der Zukunft Loos — und es erwachte früh
In mir das Lied; — der Möwe Melodie.

4. So ward mein Lied: der Möwe Melodie —
Der Klage Ton —; des Herzens seufzend Sehnen.
In der Empfindung düstrer Harmonie
Gestaltete sich früh das Wort in Tönen.
Des Grams Erguss, des Kummers Elegie,
Des Hoffens, das nicht Erdenwonnen krönen;
Und also gleicht mein irrend Sängerleben
Der Möw' Emporschwung und — Vorüberschweben.

5. So ward mein Lied geheimnissvoller Ton
Des Irrens — und des Suchens hier auf Erden;
Der glüh'nden Lieb', — des Strebens ohne Lohn, —
Des Kampfes, der Entsagung, — der Beschwerden.
Und also sind die Jahre mir entflohn,
Der Heimath fern. — Ich musste leidend werden
Als Kind, um stark im Dulden, ohne Zagen,
Als Mann ein also bittres Loos zu tragen.

6. So war's der Möw' geheimnissvoller Laut,
Der mich als Knab' einst zum Gesang entflammte.
So ward der Möwe Seufzer mir so traut,
Nicht wissend, welchem Schmerz die Klag' entstammte,
Die früh des Kindes kindlich Herz durchgraut;
Ach! als umfass' ein Ton oft das Gesammte
Unnennbar Unaussprechliche der Leiden,
In die sich meiner Erdnacht Jahre kleiden.

7. Und wie? — Gebeugt durch Kummer so seither,
Erweckte mich ein Schrei der Möwe wieder
Zum klagenden Gesang? Dies Herz, so leer
An Lieb' und Trost, hat dennoch — dennoch Lieder?
Verbannt, verlassen, einsam hier am Meer, —
Sank meine Geisteskraft gelähmt darnieder;
Als ob hier meines Lebens Ausgang wär'. —
So freudlos und gekränkt, in mich versunken,
Hab' ich auf's neu den Wermuthkelch getrunken.

8. Gemartert, namenlos, durch Tyrannei;
Durch Bosheit, Dummheit, Falschheit, und Gemeinheit,
Fragt ich: ob denn ein Gott im Himmel sei,
Gerecht betrachtend eines Herzens Reinheit?
Da weckt mich plötzlich einer Möwe Schrei,
In meines Daseins schauriger Alleinheit;
Ein Laut der Sympathie, — des Schmerzes Schrei:
Und sieh', mein Lied erwacht; — mein Geist ist wieder frei!

III.

— 5—6. *August. Nachts.*

Græcia — Alemania — Polonia — Italia!

1. Mein Geist ist wieder frei aus jenen Banden
Des Zweifels, der Verzweiflung, der Zerstörung —,
Die jüngst gleich Riesenschlangen mich umwanden,
Gift zischend in des Herzens Grollempörung,
Auf dass mein Glaub' an Menschheit werd' zu Schanden,
In solchen Grams auflösender Verheerung,
Der mir als Zerrbild nur das Leben malte;
Als Nacht des Fluches, die kein Stern durchstrahlte.

2. Versenkt von Nacht zu Nacht hier in Betrachtung
Ob solcher vierzig Jahre der Erfahrung;
Ward ich gereizt zur bittersten Verachtung
Der Menschen, — ohne Lieb' und Seelennahrung.
In solchen Zweifels höllischer Umnachtung
Erschien Natur, Vernunft und Offenbarung
Als Täuschung mir und Trug; die Welt — Maschine,
In der als Rad die schnöde Selbstsucht diene. —

3. So blickt' ich starr zurück auf die Genossen
Der Jugend, die mit mir für Freiheit stritten. —
Wohl denen, die enthauptet und erschossen,
Gespiesst, erhenkt, vergiftet — ausgelitten!
Wohl denen, die des Kerkers Nacht umschlossen
Zum Martertod; — sie sind vorangeschritten
Aus Nacht zum Licht, — aus Sclaverei zur Freiheit;
Ihr ew'ger Lorbeer ward des Herzens Treuheit!

4. Wohl Euch, Ihr Märtyrer der Liebesbande
Zum Vaterland', — unglücklicher Nationen!
Mit Euch vereint, zum Trotz der Sclavenschande,
Traf früh' mich Acht und Bann der Herrscherkronen.
Mein jugendliches Herz gab ich zum Pfande;
Kein Band jemals zu achten noch zu schonen,
Das gegen Wahrheit, Freiheit, Recht und Ehre,
In unserm Kampf mir Zwang und Fessel wäre!

5. Wohl Euch! Ihr seid nicht mehr! — An Eurem Grabe,
Bei Eurer Asche und bei Eurem Blut
Gesteh' ich, dass ich Wort gehalten habe,
Bis heute, mit gestähltem Mannesmuth.
Entsagend warf ich meines Lebens Gabe
In unsre Zeit, — in des Jahrhunderts Fluth, —
Begeistert kämpfend in der Wogen Brandung,
Bis heut, nicht denkend an der Selbstsucht Landung.

6. Wohl Euch, dass Ihr nicht diese Tag' erlebtet,
Die weder mir noch Gott, dem Herrn, gefallen. —
Wohl Euch, dass Ihr im Kampfe nicht erbebtet,
Euch nicht erniedrigtet zu Kronvasallen,
Nachdem Ihr kühn für Völkerfreiheit strebtet;
Denn wisst, — ich kenne Wen'ge nur von Allen,
Die mit uns kämpften einst, die treu geblieben
Im Glauben und im Hassen und im Lieben.

7. Ich kenne Wen'ge? — Ach! vielleicht kaum Einen
Der Unsrigen *aus unsrer Jugendzeit*,
Den ich nun zählen könnte zu den Reinen;
Der Mann blieb, in des Worts Erhabenheit; —
Ich kenne Niemand, der nicht dem Gemeinen
Sich, minder oder mehr, als Mensch geweiht;
Ich kenne Niemand, der sein ganzes Leben
Dem Selbstbewusstsein opfernd hingegeben.

8. Und lebt vielleicht noch Einer der Getreuen,
Ob in Europa — in Amerika,
Noch stark, bereit, sich jeder That zu weihen;
So bin ich grüssend ihm im Geiste nah'!
Und er mög' diese Klage mir verzeihen,
Vertraut mit dem, was um uns her geschah;
Er mög' in meinem Schmerz den Mann erkennen,
Den ird'sche Mächte nicht vom Kampf für Freiheit trennen.

9. Ja, dieser Schmerz erbleichte meine Lippen
Im Rückblick auf die kühn durchkämpfte Bahn.
Gescheitert hier und dort an schroffen Klippen,
Entsprang ein Jeder in der Selbstsucht Kahn;
Am Kelche des Genusses *nur zu nippen* —
Und sieh', nachdem der erste Schritt gethan,
Erfolgten willenlos und rasch die andern:
So sah ich sie *die Bahn des Fleisches* wandern.

10. So sah ich sie, die Streiter, die Vertrauten,
Abtrünnig werden ihrer Tugend Schwur;
Die Jünglinge, auf die wir hoffend bauten,
Verläugneten die reinere Natur;
Entmuthigt, weil sie nicht den Sieg schon schauten,
Beharrten sie kaum ein'ge Jahre nur
Im heil'gen Kampf; und suchten — sich zu retten;
Wo möglich sich in Fried' und Ruh zu betten.

11. «Wir müssen endlich festen Fuss gewinnen,
Damit wir desto kräftiger alsdann
Auf unsern sichern Standpunkt wirken können.»
— Mit solcher Phrase sah ich Mann auf Mann
Aus Selbstsucht auf bequem'res Leben sinnen,
Und wüsste Keinen, der nicht bald gewann,
Was er gesucht; — ein Weib, ein Haus voll Kinder;
Das Privilegium Aller armen Sünder. —

12. Der *feste Fuss* war leider bald gewonnen;
Er steckte tief in der Gemeinheit Koth. —
Der Jugend Traum von Freiheit war zerronnen;
Das Herz erstorben — und der Geist bald todt.
Irrlichter hiessen nun der Menschheit Sonnen,
In ihres Aufgangs glüh'ndem Morgenroth;
Und die Vertheid'ger heil'ger Menschenrechte
So *festen Fusses* — wurden feile Knechte. —

13. Das war der Schmerz, der mich seither durchnagte,
Als Mann — in diesen Tagen vierzig Jahr;
Das war das Elend, das mein Herz beklagte,
Im Geist am Grabe der gefall'nen Schaar,
Das war's, warum ich nicht zu hoffen wagte,
Warum Verzweiflung mir so nahe war:
Der Menschen Schwachheit — Halbheit und Gemeinheit
Zerstört den Glauben an des Herzens Reinheit. —

14. Jedoch, bin ich nicht auch als Mensch geboren?
Besitz' ich etwa mehr als Menschenkraft?
Und hab' denn ich etwa mich selbst verloren?
Ist die Beharrlichkeit in mir erschlafft? —
Erkennend, wozu mich ein Gott erkoren,
Hab' ich gelebt, gerungen und geschafft
Von Jugend an bis jetzt, wie ich's vermochte;
Gekämpft, wofür mein Menschenherz hier pochte.

15. Hab' ich's gekonnt, bin ich mir treu geblieben;
So kann es neben mir ein Jeder auch.
Kann *ich*, trotz aller Schmach, die Menschheit lieben,
Verachtend der Gemeinheit Alltagsbrauch;
So können Andre gleiches Beispiel üben;
Denn, dass ich mehr als irgend Einer taug',
Das ist mir wahrlich nimmer eingefallen:
Derselbe Menschengeist lebt in uns Allen.

16. Sollt' ich nun Zweifel an der Menschheit hegen,
Wenn um mich her die Menschen sich verkaufen?
Soll ich deshalb mein Haupt zu Grabe legen?
Verzweifelnd mir deshalb die Haar' ausraufen?
Die, so nicht mit mir sind, sind mir entgegen;
Sie mögen immer ihrer Wege laufen! —
Die früher ihres Volkes Helden hiessen;
In Selbstsucht haben sie sich gross bewiesen!

17. Der Urgrund solcher Schmach, die mich empöret,
Liegt in des Menschen *Wesen* wahrlich nicht.
Sie liegt im Druck, der unser Sein beschweret,
Und der dem innern Leben widerspricht. —
Sie liegt im Götzen, den der Mensch verehret,
Im Götzendienst verläugnend Menschenpflicht,
Zu faul, vom Moloch sich, — vom Baal zu trennen;
Mag er ihn Sinnlichkeit — mag er ihn Mammon nennen.

18. Der Urgrund alles Uebels unsrer Tage
Liegt in den Satzungen der schnöden Welt;
Und die Beantwortung der Völkerfrage
Ward einfach auf bestimmten Punkt gestellt:
Das Uebel sinkt, verstummt ist solche Klage,
Wenn Tugend hier des Menschen Busen schwellt
Die Staaten aber um uns her bestehn
Durch Laster nur — und werden untergehn.

19. Die Form der Staaten wird im Sturme brechen,
Wenn das Jahrhundert aus dem Schlaf erwacht;
Das Laster wird sich an sich selber rächen,
Wenn des Gebäudes morsche Stütze kracht.
Was jetzt erglänzt auf glatten Oberflächen,
Versinkt im Nu, in der Zerstörung Nacht,
Vor dem Posaunenruf der ew'gen Chöre:
Es lebt ein Gott! der Mensch leb' ihm zur Ehre!

20. Und lebt der Mensch bis jetzt nur Gott zur Schande;
Soll ich verzweifeln darum hier an Gott? —
Seh' ich hier aufgelöst der Menschheit Bande;
Erscheint der Mensch sich selber hier zum Spott;
Seh' ich die Staaten an des Abgrunds Rande —
Die Throne von Zermalmung rings bedroht:
Was kann der Menschenbrust den heil'gen Glauben
An Gott und Menschheit und an Tugend rauben?

21. Sind um mich her die Menschen abgewichen
Von Gott, Natur, von Pflicht, Vernunft und Ehr';
Und sind Jahrhunderte des Kampfs verstrichen —
Und steigt die Zahl der Märt'rer mehr und mehr:
Der Freiheit Rose blüht noch, unverblichen,
Und wirft noch ihre Strahlen auf mich her!
Der Freiheit Rose wird getränkt durch Blut. —
Des Menschen Geist ist stark; — drum sei auch stark sein Muth. —

IV.

— 7. *August. Abends.*
(Mond in der Erdnæhe.)

Suicidia. [2]

1. — So hab' ich abermal im Kampf gerungen
Mit meiner Furie, die mich oft bedroht.
Mit sanftem Arm hielt sie mich fest umschlungen,
Die wohlbekannte Furie : Selbstmord — Tod. —
Wohl wär' beinah' ihr diesesmal gelungen,
Zu überwält'gen mich in Gram und Noth.
So sucht sie mich, wohin ich mag enteilen;
Liebkosend, herzend, neben mir zu weilen.

2. Die Furie, deren Liebe mich begleitet,
Ist ein verführerisch — gar schönes Weib;
Ein edles Herz hat ihre Brust geweitet,
In zarten Formen prangt ihr schlanker Leib.
Sobald ihr Blick mein Antlitz übergleitet,
Ist mir's, als ob ich gern' gefesselt bleib';
Ihr Lächeln und ihr Kuss und ihr Umarmen
Gleicht einer Seele weiblichem Erbarmen.

3. Ein grün' Gewand umhüllt die Marmorglieder,
Ein Immortellenkranz umschlingt ihr Haar.
Sie spricht — und ihre Worte werden Lieder;
Begeist'rung wird im Kosen offenbar.
Vor dem Geliebten legt sie Waffen nieder;
Dolch, Attaghan, Pistolen und Handschar —
Sie will nicht weiblich trüg'risch mich verführen;
Sie will durch Geist und Ueberzeugung rühren.

4. Und also sucht nun diese Orientalin,
Am Ganges heimisch, überall mich auf;
Vertretend, ach! — die Stelle der Gemahlin,
Begleitend meiner Erdbahn wirren Lauf.
An Keuschheit gleich der lieblichsten Vestalin —
Ihr Brautsymbol: des blut'gen Schwertes Knauf;
So kos't sie mich in schaflos trüben Nächten,
Und hält umschlungen mich mit zarter Rechten.

5. Und also spricht das wundersame Wesen:
— «Geliebter! wende dich nicht weg von mir!
Ich hab' als Kind dich schon zum Freund erlesen,
An deiner Heimath Strand erschien ich dir;
In Liebe deinen Geist vom Staub zu lösen,
Erwägend deiner Wallfahrt Leiden hier —
Erinn're dich, dass ich dich oft, als Knabe,
Auf irgend einen Stern begleitet habe!

6. Vor vielen Andern warst du stets mir theuer,
Geliebter Knabe, Jüngling! — jetzt, ach! Mann! —
Verwandt mit dir, o Freund, durch Schwert und Leier,
Entriss ich manchen Jüngling seiner Bahn.
Verkannt werd' ich als weiblich Ungeheuer —
Dir aber darf ich herzlich liebend nah'n;
Dir, den kein Weib in Liebe je umschlungen,
Dir — dir hab' ich mich liebend aufgedrungen.

7. Verkenn' mich nicht in meines Wesens Tiefe!
O stoss' mich nicht so schroff von dir zurück!
Enträths'le meines Herzens Hiroglyphe,
In meiner Wehmuth trübem Seelenblick!
— Ich liebe dich, weil ich so lang' dich prüfe;
In meinen Armen nur blüht dir ein Glück.
Was fälschlich Tod genannt wird hier auf Erden,
Wird als Vervollkommnung dir klar einst werden!

8. O folge mir! — du Aermster der Verbannten!
Von keinem Weib geliebt und oft betrogen
Durch Männer, die sich deine Freunde nannten!
Von Kindheit an gewaltig angezogen
Vom Urgeist der Natur, — von dem verwandten
Geheimnissvollen Geist, der nie gelogen,
Der in dir glüht, — von dem ein Theil du bist;
Ob Hindu, Jude, Moslim oder Christ!

9. Sieh, Freund, was über dir als Weltall kreiset,
Der *Geist* ist's, der der Sterne Schwingung richtet.
Der *Urgeist* — ob er Gott, ob Allah heisset —
Aus *Lieb'* hat er der Schöpfung Lied gedichtet —
Das hohe Lied *des Seins;* — zum Sein verpflichtet
Ist Alles, was da lebt. — Die Lieb' beweiset
Nur ihre Kraft im Leben: durch *Bewegung!*
Das Weltall wär' nicht ohn' der Liebe Regung.

10. Und sieh', Freund, ohn' Bewegung auch kein Leben!
Denn, unbewegte Kraft ist keine Kraft.
Es muss Zerstörung aller Formen geben;
Damit der Geist im Wirken nicht erschlafft.
Aus Kampf und Tod muss sich der Geist erheben,
Der dann, gestärkt, sich neue Formen schafft.
Bewegung, Leben, Kampf; der Form Vernichtung:
Es ist der Geist in seines Strebens Richtung.

11. Verworren ist des Menschen dunkle Rede
Von Tod. — Im Universum ist kein Tod. —
Bewegung, Kampf; Auflösung — ist die Fehde,
In der *Materie* sich und *Geist* bedroht.
Vervollkommnung des Wesens ist nur jede
Verwandlung in des Todes Morgenroth.
Der Odem selbst des Wurms geht nicht verloren;
Als schönrer Schmetterling wird er geboren.

12. Verworren ist die Rede von Vernichtung,
Denn, Untergang — Vernichtung gibt es nicht.
Des Lebens Fortschritt ist des Weltalls Dichtung.
Des Geistes Aufschwung, wo die Form zerbricht.
Zum Urborn aufwärts geht des Strebens Richtung —
Des Urborns Heiligthum ist: *Lieb* und *Licht;*
Das Wesen: *Gott,* und Lieb' das Element,
Das keine Grabnacht noch Verwesung kennt.

13. Verworren ist die Rede von Verwesung.
Verwesung ist Fortbildung: Uebergang.
Der Tod mithin ist nur der Formen Lösung,
Des Geist's Befreiung aus des Staubes Zwang.
Des Menschen Tod ist seines Seins Genesung.
Der Körper selbst, wenn ihn die Gruft umschlang
Gibt Tausenden, Millionen Wesen Leben. —
Wie kann der Geist vor Tod und Grab erbeben?

14. Verworren spricht der Mensch von Ruh' und Frieden.
Auf Erden gibt es weder Fried' noch Ruh'. —
Bekämpfung, — Unterbrechung ist hienieden
Bedingung alles Seins. — Es sind im Nu
Milliarden Leben plötzlich hingeschieden;
Ein Wassertropfen gibt Beweis dazu. — [3]
Und was als Wesen dich im Leben ziert;
Wer weiss, ob's nicht vom Punkt im Meer herrührt? —

15. Aufzehrung, Kampf, Erwürgen und Verheerung,
Nicht Fried' und Ruh, ist alles Seins Bedingung.
Das Meer wär' Fäulniss, ohne die Zerstörung
Lebendiger Milliarden durch Verschlingung —
Fortschritt will Kampf, — Entwicklung will Empörung.
Tod, den du Mord nennst, ist des Geist's Vollbringung
Auf unermessner Bahn. Die Kraft ist Liebe.
Der Geist will, dass die Kraft Bewegung übe.

16. Erkenne, Freund, des Daseins höhre Deutung!
Was ist dein Leben, — diese Spanne Zeit?
Ein Raum ist's, deiner Geisteskraft Erweitung;
Ein Nu im Reiche der Unendlichkeit.
Verzweiflung ist hier deiner Lieb' Begleitung,
Wenn du der Menschheit dich als Mensch geweiht;
Ja, — selbst des Menschen Sohn, am Kreuze, klagte,
Indem der Schmerz sein blutend Herz durchnagte. —

17. O Sterblicher! du meiner Liebe Freude!
Du, Mensch! den ich von Anbeginn geliebt!
Erkenne; war nicht Ich's, die dir im Leide
Getreu blieb, wenn du gramvoll, tief betrübt,
Verachtend dieser Erde Prunkgeschmeide,
Entsagend, einsam, dich in Kraft geübt? —
War Ich's nicht, die dir stets das Jenseits zeigte,
Wenn Gram und Kummer dich darnieder beugte?

18. Ich liebe dich. — Die Lippe, nie geküsst
Von Weibesmund in Sehnsucht und Verlangen!
Die Stirn, durchfurcht — das Herz, das sich verschliesst,
Und diese hagern, wetterbraunen Wangen
Verkünden, dass du Hohn statt Lieb' geniesst. —
So darf ich also dich in Lieb' umfangen.
Ich darf's, — denn was dein wundes Herz empfunden,
Ich fühl's seit deines Lebens Morgenstunden.

19. Ich liebe dich; — und dich sollt' ich verlassen?
In ganz Europa bleib ich dir getreu.
Du mochtest deinen Stab zur Flucht erfassen,
Verfolgt, gemartert hier durch Tyrannei —
Aus Lieb' zu dir, den die Gemeinen hassen,
Eilt ich in deine Kerker rasch herbei —
Gesteh', hätt' ich dich nicht geliebt auf Erden;
Gefallen wärst du unter den Beschwerden.

20. Nur meine Lieb' war's, die dir Kraft verliehen
Im offnen Kampf von Untergang bedroht.
Mit Stolz sah ich dein Herz in Lieb' erglühen
Zu mir, zu mir — in jeder Erdennoth!
Nun seh' ich dich an's End' Europas ziehen,
Mit dir zerfallen und entzweit mit Gott;
O Freund, verkenn' mich nicht! — ich bin der Geist
Des Lichts, — des Urwesens, der *Liebe* heisst.

21. O küsse mich! — O, komm' an meine Brust!
Kein Weib auf Erden könnte so dich lieben!
Ich hass' Umarmung eitler Sinnenlust;
In geist'ger Lieb' bist du mir treu geblieben!
Bist der Unsterblichkeit dir klar bewusst,
Und willst durch Widerstreben mich betrüben?
O küsse mich! — Wiss', aus der Erde Ketten
Kann meine Liebe nur — mein Kuss nur dich erretten!»



V.

— 8. *August. Morgens.*

Dona Misèria.

1. — Und als die Furie solch ein Lied gesungen,
Da musst' ich wieder — *irgend was* versetzen. —
Aus Eifersucht hielt mich ein Weib umschlungen:
Die Noth, — ein Scheusal in vielfarb'gen Fetzen,
Schwatzhaft gewandt in aller Völker Zungen,
Gemeine Bestie, — deren Hauptergötzen
Ein niederträchtig Streicheln, wildes Kosen
Der leidenden Verbannten — Heimathlosen.

2. Gemein und roh sind ihres Antlitz Züge,
Ihr Odem riecht nach Fäulniss und nach Pest.
In London schaukelt ihre lump'ge Wiege —
In Irland feiert ihr das Volk ein Fest.
Auch hier, wo ich im Sturm' gescheitert liege,
Bewohnt die Furie manches Fremdennest.
So naht sie *dem entfesselten Corsaren* —
Laut lachend, frech, mit aufgelösten Haaren.

3. «Willkommen, Freund! — Was Teufel! bist du's wieder?
Schon wieder so von aller Welt verlassen?
Komm! lass mich deine müden, hagern Glieder
Auf ein'ge Stunden wenigstens umfassen!
Ich kenne dich, und alle deine Brüder.
Du weisst, ich lieb' es ja, mit Euch zu spassen.
Ihr hasset mich, — das weiss ich; darum eben
Hab' ich mich Euch in steter Lieb' ergeben!

4. Bin ich nicht schön? — zwar niederträchtig hager —
Das Clima macht's; — bin sonst gesund und wohl.
Viel Grüsse bring' ich dir von meinem Schwager,
Von Meister *Tod*, — dass ihn der Teufel hol!
Er reisst mir manchen Schatz hinweg vom Lager —
Wenn just mein Herz so brünst'ger Liebe voll;
Sein Weib ist schön: — die reizende Suicida!
Und geistreich gar, — die dolchige Armida!

5. Nur nicht so bös! — du willst mich von dir stossen?
Bedenke: Hochmuth kommt oft vor dem Fall!
Ich habe dich erwählt zum Schlafgenossen
Du weisst, ich liege sonst im Pferdestall.
So — so! — Mein nackter Arm hält dich umschlossen;
Hab' wieder einmal einen Eh'gemahl!
Komm', küsse mich! — du darfst dich gar nicht schämen,
Suicida's Schwäg'rin an dein Herz zu nehmen!

6. Du bist so stolz. — Dein Geist ist gar von Adel!
Just darum lieb' ich dich noch um so mehr.
So 'n Handwerksmann mit Hammer oder Nadel,
Der reizt mich zur Umarmung nicht gar sehr.
Der wird gar grob oft — und mich trifft sein Tadel,
Als ob ich ihm *ein wahres Elend* wär'!
So sind die Menschen; wenn ich sie besuch',
Trifft mich statt Dank, Verachtung gar und Fluch.

7. Was fehlt dir heut? Hast gestern nicht gegessen?
Mein Vetter *Hunger* ist hier eingekehrt?
Ein braver Bursch'! er hat dich nicht vergessen!
Ich seh' er hat dich redlich abgezehrt.
Komm', alter Schatz! begleite mich indessen
Zum *Onkel*[4] — der mit Menschen gern verkehrt;
Was hast du noch als Opfer ihm zu bringen?
Nur Einen noch von deinen schönen Ringen?»

8. Hinweg, Verruchte! — Fort! — lass mich zufrieden!
Den Ring ziehst du mir nicht von meinem Finger!
Als Freundes Gabe ward er mir beschieden;
An Werth ist mir mein Leben nicht geringer.
— «Bah — bah! — was Freundes Gabe! — Werth hienieden!
Lieb', Freundschaft, ohne That, ist Seelendünger,
Moralischer Mist! — Der Freund, der ihn gegeben,
Den Ring mein' ich; — so rette der dein Leben!»

9. Hinweg Verruchte! — wag' es nicht zu schimpfen!
Freundschaft ist Lieb' — und Lieb' ist Hauch von Gott!
Da sah' ich sie die spitze Nase rümpfen, —
Der Furie ward mein heilig Wort zum Spott.
— «Was nützt es, solchen Glauben einzuimpfen
Dem Herzen, — wenn dich Hungertod bedroht?
Komm! gib den Ring mir! — Viel wird er nicht bringen;
Doch heut' wird er das Elend noch bezwingen.»

10. Wie diesen Ring —? benetzt durch Freundesthränen,
In Gegenwart geliebter zarter Wesen? —
Durch ihn sollt' ich nun dir, der Furie, fröhnen?
Hinweg! du feile Kupplerin des Bösen!
Der Ring umfasst mein Glauben, Hoffen, Sehnen —
Der Tod allein soll ihn vom Finger lösen!
— «Schon wieder meinen Schwager *Tod* im Munde?
Mensch! er begrüss' dich nicht zu dieser Stunde!

11. Gib mir den Ring! — wir wollen Hochzeit feiern.
Komm', küsse mich! mein vielgeliebter Sänger!
Du kannst dann wieder ein'ge Lieder leiern;
Und lebst vielleicht noch deiner Muse länger?
Dein Tod wird deinen Nachlass hoch vertheuern —
Ich weiss, die Editoren halten's strenger
Mit lebenden Autoren, als mit todten;
Bist du krepirt, — dann wird ein schöner Preis geboten.

12. Was nützen dir im Leben deine Schriften,
In vier — fünf Sprachen ehrenvoll bekannt?
Wildfremde Heerden weiden deine Triften;
Hast weder Heimath, Volk, noch Vaterland!
Gehörtest lange schon zu den Geprüften;
Und darum eben, überall verbannt,
Bist du ja nirgends in Europa frei,
Als hier in England: — dein Botany Bai! —

13. Dir bleibt nichts übrig, als — dich zu verkaufen.
Warum hast du die Anträg' abgelehnt?
Du hättest Gold, Freund! — hättest Gold in Haufen;
Du hättest deinen Rücken angelehnt
An Staatsfonds, deren Renten sicher laufen!
So hast du selbst ja dein Geschick verpönt.
Gescheidter macht' es dieser, oder jener —
Franzose, Pole, Deutscher, Italiener!

14. Du hättest das ja klug betreiben können;
Ganz leis' erst eingelenkt zum : *Wohlerwogen!*
Zum : *Wenn* und *Aber*, die die Kräfte trennen
Der Völker, *oft schon durch Reform betrogen*;
Das Wörtchen: *Freiheit* immer seltner nennen —
Und einen dicken Schleier vorgezogen
Vor Zukunft und — vor aller Völker Elend;
Im Dienst der Lüg', die Wahrheit stets verhehlend.

15. Du hättest wählen können, grad'zu wählen,
In welchem Staat du glänzend leben wolltest?
Minister könntest du zu Freunden zählen,
Wenn du der Knute deine Kräfte zolltest.
Mit einer Schönen könnt'st du dich vermählen! —
Wenn du dem eignen Glück phantastisch grolltest;
Was wundert's dich, wenn ich nun dich umarme
Und deiner mich, aus purer Lieb', erbarme?

16. Warum hast du dir nicht ein Weib genommen,
(Wenn auch ein altes) — mit solidem Geld?
Du wärst dann wie ein Hecht hindurchgeschwommen
Durch all' die Schuldennetze dieser Welt!
Wärst plötzlich glänzend *auf den Strumpf gekommen*,
Anstatt dir nun das Nöthigste gar fehlt. —
Viel Hunderte, wie du *des Grams beflissen*,
Sind mir schon durch ein reiches Weib entrissen.

17. Du Narr! du könntest drei Maitressen halten
Hätt'st du dich selber nur verläugnen wollen. —
Missfielen dir die glänzenden Gestalten,
Der Welt hochstrahlende Characternullen?
So lass' denn mich als deine Gattin walten;
Ich werde nimmer als Xantippe schmollen;
Im Gegentheil, ich werd' so treu dich lieben,
Wie je die Noth dem Dichter treu geblieben. —

18. Wer meinen Armen je sich will entreissen,
Zumal, wenn er verfolget und verbannt ist;
Der muss sich *praktischer* als du beweisen —
Der Welt beweisen, dass er *bei Verstand* ist;
Der Mittel gibt's genug, wie sie auch heissen —
's ist sonderbar, dass gar kein's dir bekannt ist!
Fang' an zu schachern — mit Manier zu stehlen!
An Associé's wird dir's fürwahr nicht fehlen.

19. Wozu noch immer lange Briefe schreiben?
Wer schützt dir dein entferntes Hab und Gut —?
Was weg ist, mög' für dich verloren bleiben. —
Komm' folge mir! da —! nimm den alten Hut. —
Ich will dir heut' ein Stündchen Zeit vertreiben;
Man thut ja gern', was man aus Liebe thut. —
Aus Liebe? — he! das Wort klingt dir verdächtig?
Und dennoch lieb' ich dich ganz niederträchtig!»

20. Der *Onkel* wollte meinen Ring nicht haben;
Ein Spottgeld bot er mir als Lehn dafür.
Ein Freund erschien, für heute mich zu laben
Und sorgte brüderlich auch — für Papier. —
Empört ob solcher Freundschaft Opfergaben,
Entfernte sich die Furie wild von mir —
Mich morgen desto teuflischer zu küssen.
Die Welt nur darf von dieser Braut nichts wissen. —

VI.

— 8—9. *August. Nachts.*

His Lordship — and a Ship *without any* Lord.

1. Ein Byron konnte wohl Gedichte schreiben,
In seines Lebens üppiger Gestaltung;
Er konnte sich von Land zu Lande treiben,
In seiner Launen ungebund'ner Waltung;
Sein mächt'ger Geist vermochte stark zu bleiben,
Sich schützend vor der Lebensform Veraltung:
Ihm standen tausend Mittel zu Gebote,
Wenn ihn des Aergers Ueberdruss bedrohte.

2. Ich aber will mir einen Byron träumen;
Entfremdet seinem Volk' und Vaterland',
Gezwungen, früh' der Väter Flur zu räumen;
Als Knabe heimathlos, — als Mann verbannt.
Indem des Lebens Wogen ihn umschäumen,
In einer zweiten Sprache mehr gewandt,
Als in der Sprache, die sein Volk dort übt,
Weil's etwa dort zu Land' vier — fünf Volkssprachen gibt.

3. Als Dichter fremd in seines Volkes Landen,
Als Mensch dort fremd, wohin der Kampf ihn führt,
Geknüpft mit unauflöslich heil'gen Banden
An Volk und Vaterland, — und tief berührt
Vom Sturm der Zeit, in dem die Jahr' ihm schwanden;
Auf sich beschränkt, durch Leiden nur geziert, —
Im Geiste reich, — an Seel' und Herz nicht ärmer:
Nicht Lord, — nicht Britte; — nur *ein fremder Schwärmer!*

4. Ich will mir denken, dass er viel geschrieben
Aus innerm Drang, und keine Sylb' für Gold,
Dass auch sein Nam' nicht unbekannt geblieben;
Dass er sich aber nicht verstehen wollt',
Zu schreiben: *Du sollt Baal und Mammon lieben!*
Nur denken, dass sein Opfer er gezollt,
Dem Geist der Zukunft, den sein Herz verstanden,
Im Gegensatz' zu der Gesellschaft Banden.

5. Ich will mir denken, dass er mehr gethan,
Als Mann, als er als Dichter je geschaffen.
Blutspuren denk' ich mir auf seiner Bahn, —
Ihn längst verurtheilt zu Galeerenstrafen,
Dreifach von Todesurtheil gar umfahn.
Ich denke mir, sein Nam' sei anzugaffen
Am Galgen irgendwo, — auf seinem Haupte
Ein Preis, den Mancher zu gewinnen glaubte.

6. Er sei schon *vierzehnmal des Land's verwiesen*,
Weil kein Despot ihm ein Asyl gewährt.
Ich denk' ihn *zwölfmal* schon auf flücht'gen Füssen,
Und *siebenmal* mit schwerer Haft beehrt.
Ihn mochten *achtzehn Kerker* gar umschliessen,
Weil er sich gegen Tyrannei empört;
Und so, verfolgt, von Feind und Freund verrathen,
Ein Gräu'l den Wuch'rern und den Potentaten.

7. Ich denke mir den Byron, — den Poeten,
Zu guter letzt schmachvoll misshandelt gar,
Weil er den Schurken in den Weg getreten,
Weil er den Pfaffen Dorn im Auge war.
Ich denk' ihn mir in harten Lebensnöthen,
Gefangen als vermeintlichen *Corsar* —
Verletzt gar sein Asyl — und ihn hinweggerissen;
Weil — weil sein Hund dort einen Hund gebissen. —

8. Ich denk' ihn mir, nach siebzehn langen Jahren
Der Trennung, nah an seinem Vaterland',
Gefesselt, weil dort Bayonnette waren —
Auf's neu' von Allem, was ihm lieb, verbannt.
Ich denk' mir, seine Schwestern hergefahren,
Ihn zu umarmen, den sie kaum erkannt —
Ich seh' gefangen ihn am Bord, — bedeckt von Küssen;
Und nun ihn so — der Schwestern Arm entrissen.

9. Ich denke mir, dass ein *Bellerophon*
Nach England ihn geführt, ihn eiligst dort
An Land zu setzen, — allem Recht zum Hohn;
So will's des Gouverneurs — und seiner Köchin Wort.
Ich denke mir die Willkür auf dem Thron,
Und die Justiz derweil' aus England fort,
Indess der Schatten des Bellerophon
Umhertreibt mit dem fremden Musensohn. —

10. Ich denk' mir den Justizscandal so schnöde,
Dass Englands Press' ihn absichtlich vermied;
Dass sich der Britte schämt, in offner Fehde
Zu rügen, was als Barbarei geschieht;
Wiewohl in allen Zeitungen die Rede
Von frecher Willkür, — die in Polen blüht;
Ich denke mir Britannia's freie Presse
Allein beschäftigt mit der Krämermesse.

11. Ich denk' mir nun den Byron — (wohlverstanden,
Als fremden Schwärmer, — nicht etwa als Britten,)
Gezwungen, dort zum drittenmal' zu landen,
Wo er schon zweimal bittre Noth gelitten.
Ich denk' mir seinen Glauben fast zu Schanden
An jenes Volk, mit so selbstsücht'gen Sitten,
Ich denk' ihn mir zum drittenmale frei
Im europäischen Botany-Bay.

12. Ich denk', er habe London rasch verlassen,
Sobald er einen Rechtsgelehrten fand,
Gewandten Geistes, den Prozess zu fassen,
Und der sogar ihn auch als Mensch erkannt.
Aus Widerwillen gegen London's Gassen,
Entfernt er sich, und sucht ein Inselland
Im Ocean, — ein zweites St. Helen', —
Dem Ausgang' seiner Sache zuzuseh'n.

13. So denk' ich nun mir Byron — hier, allein,
Hier oder dort —; (ich red' ja nur in Bildern,)
Jedoch, er soll Genie als Dichter seyn;
Begabt, was er empfindet; leicht zu schildern —
Und um ihn her das Leben so gemein
Bedroht, im Kuss' der Furien zu verwildern,
Kein Pisa, kein Genève — und kein Venedig —
Und — —
hier sei Gott der Muse Byrons gnädig!

14. Lord Byron sei an meiner Stell' hier elend,
Verlassen so *von Gott und aller Welt;*
Aus Stolz, den Menschen seine Noth verhehlend,
Die Brust von Gift und Galle nur geschwellt.
Von Nacht zu Nacht mit Sorgen nur sich quälend, —
Indem des Tag's ihm gar das Nöth'ge fehlt;
Ich frage nun: Wird Byron — *Byron* bleiben?
Vermöchte Byron wohl — hier ein Gedicht zu schreiben?

VII.

1.

Habt Ihr den Geist der Bibel wohlerwogen?
Was waren wohl die sämmtlichen Propheten?
Damal'ger Zeit gar arge Demagogen;
Für Volksthum hochbegeisterte Poeten.

Was war ihr Lied, ihr Seufzer, ihre Klage?
Gebet, dass sich der Geist der Völker wende,
Bezeichnung aller Frevel jener Tage; —
Vorhersagung: der Völker Loos und Ende,
Die nicht zum Geist und zur Idee sich halten;
Die Bel und Baal und Mammon nur anbeten.
— Wir sahn die Nemesis des Volkes walten:
Erfüllung krönt die Worte der Propheten.

2.

Was war die Stellung aller Jesujünger,
Nachdem *des Menschen Sohn* hier ausgelitten?
War damals etwa jener Kampf geringer,
Des Geistes, den die Mächtigen bestritten?

Was waren die Apostel? — Heimathlose
Geächtete, Verbannte, duldend, leidend,
Erstarkt und fest in ihrem harten Loose,
Im Geiste schroff sich vom Gemeinen scheidend.

Verfolgt, verjagt, gestäubt in allen Landen;
Gehasst auf's Blut von Juden wie von Heiden,
Nur hier und dort von Einzelnen verstanden;
So kämpfend, unter namenlosen Leiden,
Vertraten sie den Geist hier, die Idee —
Verhöhnt von Heuchlern und Materialisten,
Kaum selber ahnend, was durch sie geschah;
Denn später erst entstand der Name: *Christen.*

3.

Zu welcher Zeit erschien *des Menschen Sohn*,
Die Wuchrer peitschend aus dem Tempel jagend? —
Zu welcher Zeit ward er begrüsst mit Hohn,
Im Tod' den Titel des Rebellen tragend?
Judäa seufzte unter'm Römerjoch —
Arminius hatte Varus jüngst geschlagen; — —
Was Jesus damals just zum Kampf bewog,
Mag Euch des Volkes *Hosianna!* sagen.

Was war der Einzug in Jerusalem? —
Das Volk versammelt, zahlreich dort, zum Feste,
Schien einer Schilderhebung wohl bequem.
Die Kreuzinschrift enthüllt es uns aufs Beste.

Wess Geistes war der *Aufruhr* jener Tage?
Die Schrift wird's Euch hinlänglich offenbaren.
Entscheiden sollte nun das Schwert die Frage; —
Bewaffnet sehn wir die, *die mit ihm waren.*

Im *Aufruhr* war sogar schon *Mord* begangen —
Und die *Rebellen* wurden hingerichtet.
Als Mörder war auch Barrabas gefangen. [6]
Der Aufruhr schien gedämpft, — das Werk in sich vernichtet.

— Es hält nicht schwer, durch hundert Lesestellen
Des Testaments die Dunkelheit zu lichten,
Die jenen *Aufruhr* hüllt und die *Rebellen.* [7]
Die Sache spricht. — Wir brauchen nicht zu dichten.

— Es war die Zeit des kält'sten Egoismus.
Es herrschten Heuchelei, Abgötterei,
Mercur und Mammon im Materialismus; —
Und unwillkürlich schritt das End' herbei
Der ausgedehnten schnöden Zeitepoche. —
Der Geist erwachte, — wunderbar erweckt;
Die Völker sträubten sich dem Römerjoche —
Der Riese: Despotismus war erschreckt. —
Da trat hervor voll Muth *des Menschen Sohn;*
Gleichheit, Gerechtigkeit und Liebe lehrend;
Des Volkes Herz, von seiner Selbstsucht Thron,
Zum Geist — zu Gott; zur Tugendkraft bekehrend,
Auf seines Volksthums altem Fundament
Errichtet er das Werk der Volksbefreiung,
Das jedem Volk das Licht der Wahrheit gönnt;
Des Urgesetzes leuchtende Erneuung.
In seinem Volk und für sein Volk begann
Des Menschen Sohn den Kampf hier der Erlösung
Des Geistes, den das Sclaventhum umfahn;
Des sünd'gen Herzens sühnende Genesung. —
«Im Glauben an ein höh'res, licht'res Sein —
In Lieb', die Alles duldet, Alles leidet —»
So sehn wir ihn dem Märtyrerthum sich weihn,
Bis er — in Todesschmerz von hinnen scheidet.

4.

— Und als er als Rebell gefangen war,
Verliessen ihn die Jünger dort und — flohn. [8]
Nein! — das ist Lug', Verläumdung, offenbar!
— — Verlassen starb auch Er — *des Menschen Sohn?* —
— — — —
— — —

VIII.

— 11. *August. Abends.*

Iduna.

1. So ward der Möwe Klage nun erklärt —
Erklärt mir durch verhängnissvolle Briefe. [9]
Der Liebe Traum ist abermal gestört;
Die Nattern in des wunden Herzens Tiefe
Erwachen abermals, in Zorn empört.
Ach, dass ich doch den ew'gen Schlummer schliefe!
Und dass in meinem letzten Augenblicke
Der Tod die Nattern auch in mir zerdrücke! —

2. Unglaublich — schändlich! — aber dennoch wahr.
Es ruht ein Fluch auf meines Herzens Hoffen;
Ein Fluch, der Liebe Tödtung, offenbar. —
Vom Hohn der bittern Gegenwart getroffen,
Ward auch des *Freundes* Kälte mir nun klar. —
Und also steh' ich abermals am schroffen,
Lichtlosen Abgrund meiner Lebenstage;
Dass ich nicht länger solche Schmach ertrage!

3. Und meine Furie naht sich abermal —;
Die bleiche Schönheit küsset mich zum Grusse,
Und in die Rechte drückt sie mir den Stahl.
Mit des Erstarrens Anblick der Meduse
Durchbohrt sie mich — und lässt mir keine Wahl.
Entkräftet liegt Iduna [10]: meine Muse;
Ermordet durch Verrath — dahin geschmettert,
Indem der Furie Blick sie angewettert.

4. Ermordet —? Nein; — gelähmt nur durch den Blick.
Sie regt sich — ha! und sie erhebt sich wieder;
Der Scalden Telyn [11] reicht sie mir zurück,
Die goldne Harfe meiner Jugendlieder.
Sie zittert ob so schaurigem Geschick.
Sie starrt mich an, — noch wanken ihre Glieder.
Sie seufzt — sie weint, sie sinkt an meine Brust —
'Bin wied'rum meiner selber mir bewusst!

5. Und Genien zeigt sie mir im Vaterland;
Vertraute Schwesterherzen, — holde Wesen,
Die, — wenn auch Andre dort mich hart verkannt, —
In Kälte nicht der Liebe Bande lösen.
— Sie reisst den Stahl auf's neu' aus meiner Hand,
Hindeutend auf erhab'ne Seelengrössen.
Und dass ich ferner stark, und treu ihr, bliebe,
Beschwört sie mich: — «O glaube — glaub' an Liebe!

6. Flieh' — flieh' die Furie, die dein Leben hasst!
Die Möwe schrie, dich meiner Lieb' zu wecken;
Schon im Voraus warst du dem Schmerz gefasst,
Wie konnte dich die Wirklichkeit erschrecken,
Die heut' auf's neu' dein wundes Herz durchras't?
Dein Leiden wird sich bis an's Grab erstrecken.
Doch, dass die Furie nimmer dich berücke,
Bin ich's, die liebend an mein Herz dich drücke.

7. Ersteh' in dem Bewusstsein deiner Kraft!
Ersteh' aus diesem Erdenzwang der Leiden!
Bin ich's doch, die dir neue Stärkung schafft,
Wenn Lieb' und Trost und Hoffnung dich auch meiden!
Dass nicht dein Muth, dass nicht dein Geist erschlafft,
Umschling' ich dich und kann von dir nicht scheiden;
Der Zeiten eingedenk, da ich, als Knabe,
Als Jüngling dich zum Kuss umschlungen habe!

8. O dass mein Hauch die glüh'nde Zähr' verwische,
Die deinem starren, todten Blick entquollen!
O dass mein Kuss den Durst nach Liebe lösche,
Den allgerechten, den geheimnissvollen —;
Dass keine Natter mehr dein Herz durchzische?
Dass ich's vermöcht', Erwied'rung dir zu zollen,
Der Liebe, — wie so gern ich's ewig thäte; —
Dass ich aus deiner Furien Arm dich rette!

9. Könnt' ich erscheinen dir in Glanzgestalt
Der Erdenschönheit hier, — als Weib dich küssen!
Vom Schleier des Geheimnisses umwallt,
Den Tempel des Genusses dir erschliessen! —
— Du starrst mich an? Du wendest gar dich kalt
Hinweg? — Hab' ich dir Wunden aufgerissen
Indem ich kosend dich doch trösten wollte?
Ach! dass gar dieses Wort dich kränken sollte! —

10. Wär' ich ein Weib, begabt mit ird'schem Gut,
Wie reizend würd' ich deine Bahn gestalten!
Im Wogensturm, in deines Daseins Fluth,
Würd' liebend ich in meinem Arm' dich halten!
Erhöh'n würd' ich in dir den Sängermuth!
In Kummer sollte nicht dein Herz erkalten!
In Fried' und Kampf' würd' ich dich treu begleiten,
Wie jetzt; — und Wonn' auf Wonnen dir bereiten!

11. Nun aber bin ich Arme: — — die Verbannte
Des Himmels, auf die Erd' herabgesandt,
Zu trösten den, der sich und mich erkannte,
Mit Staub und mit Materie nicht verwandt;
Das Herz zu lieben, das für mich entbrannte,
Den Geist zu stärken, dem die Welt verschwand
Und der, in seines Strebens höh'rer Richtung,
Zu mir sich flüchtet: — ins Gebiet der Dichtung!

12. Ach! dass der Trost, den ich so gern dir gönnte;
Die Liebe, — mir so manches Herz entriss! —
Dass mancher Erdensohn von mir sich trennte
Aus Lieb', im Wahn der ird'schen Finsterniss.
Verwechselnd hier die beiden Elemente
Des Daseins, wähnte sich des Glücks gewiss
Schon mancher Sänger, — wenn ein Weib ihn liebte;
Der, mir dann abtrünnig, — mich tief betrübte.

13. Wie klar und tief hast du dein Loos durchschaut
In deiner düstern Jugend ersten Klängen;
Als dort die Welt der *Scalden* dich umgraut,
Als du der *Scalden Geist*, in Feiersängen,
Zu That und Kampf so früh dich anvertraut!
Auf deines Sängerlebens ersten Gängen
Zogst kämpfend du dem Sühnungstod entgegen;
Durch That das Wort des Glaubens auszulegen.

14. Der Freiheit Kampf, — und Leben ohne Lieb'!
Das war dein früh geahntes Erdenwallen.
Wie Viele, denen solche Kraft nicht blieb,
Sind neben dir gewichen und gefallen!
Was starrst du nun so wehmuthvoll, so trüb'
Auf deiner Jugend ausgestorb'ne Hallen?
Bliebst Du doch stark im Geist, voll Muth und Kraft,
Seit zwanzig Jahren nicht auf solcher Bahn erschlafft!

15. Was ahnungsvoll dein Jugendherz gesungen: —
Erschreckt als Mann dich nun die Wirklichkeit?
Dein Geist, so kühn im Anschau'n vorgedrungen,
Blieb fern der irdischen Erbärmlichkeit.
Vergebens nicht hat deine Kraft gerungen!
Vergebens nicht hast du dich mir geweiht!
Doch ach! — den Dank für dein geopfert Leben,
Den Lohn wird dir nur einst — Walhalla geben! —

16. O, wolle nicht durch Wehmuth mich betrüben!
Ich fühl's ja, Freund, du lebtest mir allein.
Getäuscht in Lieb' bist du mir treu geblieben;
Und so nur konntest du dich ganz mir weihn. —
Als Jüngling musstest du Entsagung üben;
Es wird als Mann dir um so leichter sein.
Mög' so dein Herz, in aller Zukunft Tagen,
In Liebe mir — und mir allein nur schlagen!

17. Schau' um dich her — zurück; — du findest Keinen,
Den ich geliebt und dem das Leben lachte.
Auf Erden wird dir leidend stets erscheinen
Der so, wie du, sich mir zum Opfer brachte.
Geist und Materie kann sich nicht vereinen;
Je mächt'ger hier mein Hauch die Gluth anfachte,
Der Seele; desto lautrer ihre Reinheit;
Und desto ferner weicht — des Staub's Gemeinheit.» —

18. So sprach Iduna — und ihr glüh'nder Kuss
Erquickte mich und stärkte mich zum Leben.
In ihrer Liebe fand ich den Genuss,
Nach welchem eitel die Bethörten streben
Aus Sinnlichkeit, nach ird'schem Ueberfluss;
Denn meiner Seele schmerzliches Erbeben
War nicht als Wahn in ird'scher Lieb begründet,
Die Mancher sucht — und leicht auch Mancher findet.

19. Die Lieb' in mir war ewig gross und hehr. —
Ich hab' entsagt, doch will ichs nimmer läugnen;
Der Lieb' Entsagung ward als Mensch mir schwer,
Seit Leid und Gram nur meine Bahn bezeichnen.
Ich fühl' mein Menschenherz verödet, leer; —
Ein Etwas möcht' es sich in Lieb' zueignen
Und findet — nichts. — Es naht kein liebend Wesen,
Aus jener Furie Arm mich endlich zu erlösen. —

20. In mir war Lieb' und Freundschaft stets verwandt;
Verschied'ne Form nur: Einerlei Empfindung.
Jedoch, kein Weib hat mich in Lieb' erkannt;
In mir ward Lieb': Entsagung, Ueberwindung.
Auf meiner Lipp' hat nie der Liebe Kuss gebrannt.
Mir lispelte kein Hauch der Lieb' Verbindung!
Ein Einzig' Weib nur hat aus Liebe mich umfangen;
— 's war meine Mutter; — die zu Gott gegangen. —



IX.

— 11—12. *August. Nachts.*

Attaghan.

1. Das war's! — Das war's, was nun das Herz mir brach.
Es war ein Freund, der mich so tief verletzte,
Der jüngst von inn'ger Bruderliebe sprach,
Und dessen Thräne meine Wang' benetzte,
Der nun — ob teuflisch stark —? ob weibisch schwach?
Gleichviel, — den Dolchstoss meiner Brust versetzte,
Dass ich, wohl oft verletzt, bei allen Wunden
So bittern Schmerz seither noch nicht empfunden.

2. Ich suche nicht der Schönheit Liebe mehr;
Ich habe zwanzig Jahr zuviel gelitten. —
Dies Herz, an Kummer reich, — an Wonnen leer,
Soll nicht etwa um Gegenliebe bitten
In *dem* Sinn', als ob ich ein Jüngling wär'.
Ich bin allein den Pfad hinangeschritten
Zu dieser Felsenhöhe der Erfahrung,
Allein, — ohn' aller Liebe Seelennahrung.

3. Jedoch, ich hab' als Sterblicher ein Recht
Auf Lieb', auf meiner heil'gen Lieb' Erwied'rung.
Als Mensch im Kampf für's menschliche Geschlecht,
Mich opfernd in des Völkerrechts Verbrüd'rung,
Beneid' ich jeden Sclaven, jeden Knecht,
In seines Schicksals prüfender Zerglied'rung,
Um jeden Tropfen Lieb', der ihn bethaut —
Von Sclaverei umwogt, — von Sclaventhum umgraut.

4. Beneiden muss ich den, der, mir entgegen,
Für Sclaventhum und Unterjochung ficht,
Wenn er, auf seinen blutgetränkten Wegen,
Zum wenigsten der Liebe Rosen bricht;
Wenn Lieb' und Treu' des Mannes Wunden pflegen,
Wenn eines Engels mildes Angesicht
Ihm lächelt in der Nacht der Sclaverei —;
Beneiden muss ich ihn, — ob er mein Gegner sei!

5. Beneiden musst' ich oft den Sclavensohn,
Der mir von seiner Heimath Lieb' erzählte,
Am schwarzen Meer, — am reichumgrünten Don —
Wo *Lieb' zum Vaterland* sich gar vermählte
Mit Jugendlieb', — der Sclaverei zum Hohn;
Wo dem Beneidenswerthen nichts mehr fehlte,
Als Freiheit, — die dem Herzen fremd geblieben,
Sanft eingewiegt in Kosen und in Lieben! —

6. Beneiden musst' ich jenes Jünglings Loos,
Des Moslims, neben seines Volkes Leichen,
Als auf Sphagia sich die Rach' ergoss,
Der Griechen; — als Vergeltung, sonder Gleichen!
Er starb, indem Zuleima ihn umschloss. —
Der Liebe Kuss begleitet sein Erbleichen;
Umhaucht von Hungerpest und von Verwesung,
Stirbt er in Lieb', — und Tod wird ihm Genesung. —

7. Beneiden muss ich einer Lilie Glück,
In deren Kelch der Zephyr kosend trägt
Den Blüthenstaub, — im wonn'gen Augenblick
Der Liebe, die des Daseins All bewegt! —
Beneidend bebt' ich vor dem Bild zurück,
Des Schlangenpaar's, das sich im Sande regt
In glüh'nder (obwohl sinnlicher) Umarmung;
Empfindend meines Herzens Lieb' Verarmung. —

8. Beneiden musst' ich den durchschossnen Schwan,
Dem klagend, jammernd der Gefährte nahte,
Sich tödten liess auf solcher Liebesbahn;
Da er des Bruders Schrei vernommen hatte! —
— Und so empört mich hier als Mensch, als Mann,
Das Menschenherz, — das seelenlose, matte,
Das mir statt Liebe — Spott und Hohn nur zeigt;
Das mir im Kummer — Gift und Wermuth reicht.

9. Beneiden muss ich die beseelte Welt; —
Den Ocean in der Liebe Sympathie
Des Mondes, — dessen Busen hier sich schwellt,
Aufathmend unter Liebe, spät und früh. —
Beseufzen muss ich, dass ein Stern mir fehlt;
Ein Strahl, — der Gegenliebe mir verlieh,
Indem die Lieb' des Lebens All durchweht;
In welchem einsam hier — mein Herz um Liebe fleht.

10. — Und wie verdient ich solchen Daseins Fluch,
Der ich, aus Menschenlieb' mich opfernd, — scheide!
Der ich aus Liebe solch' ein Leben trug,
In Martern der Verfolgung und im Leide? —
Ein Leben, das mir Wund' auf Wunden schlug,
Und mir versagt die kärglich-ärmste Freude;
Ein Leben, dessen Fluch ich um so stärker
Empfunden in so manchem finstern Kerker!

11\. Verdient' ich's, wenn ich so, in Feindes Hand,
Auf Menschenhilf' und Bruderliebe baute,
Dass sich die Lieb' von mir hinweggewandt —
Dass eisig kalter Hohn mich dann umgraute?
Verdient' ich's, dass ich Gift im Kelche fand,
Den ich im Kerkerdurst entgegenschaute
Und den ein Mensch mir dann, — ein Bruder bot,
Gleichgültig ob Verzweiflung mich bedroht'?

12\. Verdien' ich's — der ich freudig Gut und Habe
Im Kampf' aufopferte, aus Menschenpflicht,
Dass mir das Elend noch am offnen Grabe —
Dass mir die Furie Distelkränze flicht?
Dass, ohne Lind'rung, ohne Trost und Labe,
Dem Kranken es an Schlummer gar gebricht;
Indem Erbitt'rung dieses Herz durchlodert,
Das, menschlich fühlend, liebend: — Liebe fodert!

13\. Verdien' ich solchen Fluches Einsamkeit? —
Verdien' ich solche Kälte der Genossen,
Die sich, dem Anschein nach, dem Kampf' geweiht,
In welchem ich als Mensch mein Blut vergossen?
Ist's Bosheit, Irrthum — oder ist es Neid,
Das mir so manchen Bruders Herz verschlossen?
Missgönnt die Selbstsucht mir den eitlen Ruhm
Im Kampf' für Völkerehr' und Menschenthum?

14\. Das wär' zu kleinlich; — das wär' zu gemein.
Am fernsten lag die Ruhmsucht meinem Ringen.
Könnt' ich als Mensch hier ohne Name sein;
Mit gleicher Lieb' würd' ich mein Opfer bringen —
Mit gleichem Eifer mich der Menschheit weih'n,
Mit gleicher Kraft nach hehrem Ziele dringen; —
Ich aber hab' als Mann mich stets genannt,
Dem Feind zum Trotz, — das Schwert in meiner Hand.

13. So steh' ich da, vom gift'gen Feind verhöhnt,
Von manchem sogenannten Freund verlassen,
Dem Sclaverei des Herzens Wünsche krönt. —
So steh' ich da, ein Gegenstand zum Hassen;
Weil ich um Gold der Schande nicht gefröhnt!
Und also werd' ich auch im Tod' erblassen:
Verhöhnt, verbannt, gemartert und verkannt —
Ohn' Liebe, ohne Volk und ohne Vaterland!

X.

12 . . . . .

Alma-Vida.

1. «Ohn' Liebe? — Nein! nein! — ohne Liebe nicht. —
Erkennst du diese Stimme, — Mensch im Staube?
Erkenne mich, die mahnend zu dir spricht,
Und dein Organ des Hörens — sei dein Glaube. —
Ich bin's, die deiner Seele Fesseln bricht,
Auf dass du nicht, der Furien Wuth zum Raube,
Dahinsinkst, ungetreu der höhern Pflicht. —
Ich bin's, — die dir als Geist sich offenbarte; —
Bin's, deren Gluth dein Herz getreu bewahrte.

2. Ich bin's, die liebend dir als Lieb' erschien,
Wenn sich dein Geist von deinem Körper trennte; —
Ich bin des höhern Daseins Seraphin,
Wie deine Muse fremd dem Elemente
Des Staubes. — Ueber jenem Baldachin
Der Sternenwelt, — hoch über'm Firmamente
Erschien ich dir als Strahl der Seligkeit;
Ein Reich dir zeigend über Raum und Zeit. —

3. Ich bin's, — die dir das heil'ge Kleinod reichte,
Als, (dieses Erdenseins sich unbewusst,)
Kein Wesen dir dein Ziel umleuchtet zeigte.
Du trägst mein Amulet ja treu auf deiner Brust. —
Ich bin es, deren Dasein sich verzweigte
Mit Allem, was als Geist du lieben musst.
Ich bin der Lieb' vielformige Gestaltung,
Gelähmt im Staub', — in irdischer Erkaltung.

4. Iduna? — Sie vermag dich nicht zu retten,
Weil's ihrer zarten Lieb' an Kraft gebricht.
Ich aber trotz' der Erde ehrnen Ketten;
Ich bin die Kraft, — das Leben und das Licht!
Bin's, die der Erdenschlange Kopf zertreten! —
Du kennst mich; aber du erblickst mich nicht.
Denn, wenn des Menschen Geist mich jemals sah,
Lag er, als Mensch gelähmt, bewusstlos da. —

5. Ich bin es, die kein sinnlich Auge sah,
Die nur dem Geist, als Geist sich je verklärt! —
Als Wesen aber hier dem Menschen nah,
Wenn die Materie nicht das Bündniss störet. —
Vertraut mit dem was *ist*, und was geschah,
Mit dem was sein wird und was ewig währet;
Durchschau' ich hier des Menschenherzens Tiefe —:
Des Seelenlebens lichte Hiroglyphe.

6. Und also hat mein Blick auch dich durchschaut,
Verwandter Geist, gebannt in Erdenhülle,
Durch deines Wesens Richtung mir vertraut,
Durch Streben, durch Entwicklung und durch Wille!
Ich höre deines Seufzers leisen Laut
In deiner Nächte schlummerfremden Stille,
Bin nah' dir dann, ein Theil von deinem Geist;
Und mein bist du, wenn du es selbst nicht weisst. —

7. Ich bin es, die die Richtung dem Magnet
Und die dem Wetterstrahl die Kraft verleiht,
Die Führerin der Electricität;
Das Wesen aller Seelenthätigkeit. —
Ich bin der Stoff, aus dem dein Geist besteht,
Unwandelbar in Zeit und Ewigkeit.
Mit welchem Namen auch du je mich nennst;
Ich weiss, dass du mich nur durch Ahnung kennst.

8. Du kennst mich nun; — das heisst, du kannst mich ahnen,
Indem ich dir als Wirkung mich enthüllte.
Nur leise brauch' ich dich an das zu mahnen,
Was mit Anbetung deine Seel' erfüllte,
Als ich, auf deiner Forschung irren Bahnen
Dich leitend, deines Anschau'ns Sehnsucht stillte;
Zugleich auch deiner Forschung Sehnen mehrte:
Indem ich, dir zu Lieb', als Geist mich dir verklärte. —

9. Gedenk' der Stund', in der ich dich erkor
Zur Weih', in meines Tempels lichten Hallen! — — —
Gedenk' der Zeit, in der ich dich beschwor;
Getrost der Erde Dornenbahn zu wallen!
Dir öffnend deiner dunklen Zukunft Thor. —
Das Volk, für das du kämpftest, — war gefallen,
Ermordet lag's in seinem Opferblut'. —
Die Menschheit zitterte. — Es galt nun — Muth. —

10. Gedenk' der Aufschlüsse, so ich dir bot,
Denk' der Geheimnisse, so ich dir offenbarte!
Geliebte Wesen, längst für dich schon todt,
Enthüllt' ich dir, und was ihr Herz bewahrte,
Was Niemand wusste, ausser dir und Gott,
Erfuhrst du. — Jenes Band, das ewig zarte
Der Seelen, ward nun deinem Anschau'n klar;
Du fühltest: dass dein Herz nicht arm in Liebe war!

11. Ward nicht erfüllt, was ich dir prophezeit,
Beweise meines Wissens dir zu zeigen?
Liess ich nicht Zukunft und Vergangenheit
Vor deinem Blick aus ihrem Dunkel steigen? —
Hab' ich nicht aus Zerstörung dich befreit? — —
Was hüllt in deiner Brust des Grabes Schweigen? —
Hab' ich in dir den Zweifel nicht zerrissen:
Was Andern *Glauben* ist; ward dir's nicht *Wissen?* —

12. Weisst du doch, dass ein zweites Reich es gibt;
Ob Läugner und ob Zweifler dich verhöhnen!
Du kennst das Reich, wo rein die Seele liebt;
Erkenntniss ward in dir der Grund des Sehnen
Nach meiner Welt, — lichtklar und ungetrübt,
Wo Seelen strahlen und wo Geister tönen! — —
— So ward als Lieb' und Licht ich dir vertraut;
Ob unsichtbar, hat mich dein Geist *geschaut.*

13. So singe fort —! und singe grade jetzt,
Indem die Furien dich zu morden drohn!
Behaupt', dass ein Geheimniss dich beschützt,
Der ird'schen Niederträchtigkeit zum Hohn! —
Ob dir *Suicidias* Stahl entgegenblitzt —;
Ob dich *Miseria's* Arm umschlungen schon: —
Fahr' fort im Lied', und zeig' der schnöden Welt,
Dass überird'sche Macht dich aufrecht hält!

XI.

— 12. *August. Morgens.*

Dona Miseria.

Hurrah! — nun bist du mein! — fünf kalte Briefe
Von nah und fern! und leer, — gar keine Summen!
«Es sei recht schön, dass dich das Schicksal prüfe!»
Nicht wahr? So hör' ich deine Freunde *brummen?*

— Es ist die lump'ge Furie, — wohlbekannt,
Die mich beim Lesen jener Briefe störte,
Indem des *Postman's* unbarmherz'ge Hand
«Zwölf *Shillings*, sechs *pences»* — gradezu begehrte.

Die saubre *Tochter Erins* hing sich nun
An meinen Arm, so mit mir fortzuschlendern,
Vertraulich, — wie's geliebte Bräute thun. —
Das liess nun leider einmal sich nicht ändern!

Sie war sogar phantastisch aufgeputzt
Mit wohlbekannten grün roth weissen Bändern.
Es schien, als habe sie Credit benutzt
Durch *Tickets* [13] von verfallnen alten Pfändern.

Sie war besonders lustig, aufgeräumt,
Geschwätzig plaudernd, — *eine liebe Närrin!*
Und garstig, wie man sich die Hexen träumt,
Der Zingi's [14] ihres *ewig grünen Erin!*

So ging sie neben mir, indem ich las,
Zum Glück von keinem Gentleman erkannt.
Die Briefe machten ihr vorzüglich Spass;
Zumal der Brief aus meinem Vaterland.

Sie las :

«Mein theurer Freund ! es thut mir weh ,
Was ich erfahr' von deiner bittern Noth ;
Dass ich dich leidend und verlassen seh',
Im Kampfe mit Verzweiflung , — Wahnsinn , — Tod.

Doch , sei versichert , Niemand ahnt es hier ,
Und Niemand soll es auch durch mich erfahren.
Ich werde die Verhöhnung Dir und Mir ,
Von Seiten deiner Feinde , — wohl ersparen !

Was hülf's dir, würde deine Noth bekannt?
Die Feinde würden triumphirend lachen.
Und — und kein Reicher , dir sogar verwandt ,
Würd' um Procente dir je Vorschuss machen !

Ich hab's versucht, mein Freund, ich läugn' es nicht.
Hab', ganz von Ungefähr, wohl angeklopft;
Ein Achselzucken — und ein schief Gesicht
Und solcherlei hat mir den Mund gestopft. —

Ja , was noch mehr , — wenn man dein Bildniss sieht ,
Pariser — oder Nachdruck - Edition ,
Vor welchem hier manch Jugendherz erglüht , —
So trifft nur bittrer Spott den Musensohn !

Dann heisst es laut : «Was will denn dieser Narr ?
Will er die Welt verbessern und bekehren !
Was fährt er denn noch fort , von Jahr zu Jahr ,
Ideen von Pflicht und Menschenthum zu lehren ?

Er sollte seinen leuchtenden Verstand
Nicht auf Idee'n und Poesie verschwenden !
Er könnt' ja dienen seinem Vaterland ;
Gescheidter sich auf etwas Nützlich's wenden !»

So heisst es. — Und wer hier dein Bild bewahrt,
Und im Geheimen deine Schriften liesst,
Der hütet sich vor Tadel solcher Art —;
Weil diesem nicht zu widerstreiten ist! —

Wer laut dich hier verehrt, ist wohl empfohlen
Der wachsamen geheimen Polizei. —
Man fürchtet sich, bei mir ein Buch zu holen
Von dir — und wenn's auch spät des Abends sei.»

— «Was willst du mehr noch?» rief *die Liebe Noth*,
Und lachte laut und wollte mich umschlingen. —
Auf offner Strass', — der ganzen Welt zum Spott,
Hört' ich sie lachen und von Liebe singen.

Was willst du mehr? — und diese Briefe da?
Zwei saubre, von *freisinn'gen Editoren!*
Abschlägig, — wie ichs im Voraus schon sah: —
Wir sind zu sehr hier von Censur umschoren.

Und dieser? — der berührt die Manuscripte,
Die besten Werke deiner letzten Zeit,
Die ein gewisser Mann besonders liebte —
Sie dir nun vorenthält — aus Niederträchtigkeit. —

Hurrah! — die Manuscripte sind verloren,
Weil dir's an ein'gen hundert Franken fehlte!
Juchhée! — du bist für meine Lieb' erkoren;
Ich weiss, warum ich dich zum Bräut'gam wählte!

Und deine beiden Koffer —? Gott weiss wo?
Juchhée! — noch immer keine Spur von ihnen!
Die schönen Kleider! — Alles geht dir so
Zum Teufel, weil die Menschen gern' dir dienen!

(Allegro.)

Herrlich! göttlich-niederträchtig!
Das ist mehr als ich begehr'!
Die Gemeinheit ist gar mächtig!
Und dein Herz an Hoffnung leer!

So verlassen und verrathen,
So verpönt in allen Staaten;
Das ist mehr als ich begehr' —
Ja ja! —
Das ist mehr als ich begehr'! —

Ohne Hilf' und ohne Rettung,
So verstossen und verbannt,
In der Schurkereiverkettung,
Missverstanden und verkannt!

So verhöhnet und bespöttelt —
Das ist teuflisch angezettelt;
Das ist mehr als ich begehr'! :,:

Ohne Geld im fremden Lande,
Ohn' Credit als fremder Gast;
Förmlich ausgesetzt der Schande
Weil dich feige Halbheit hasst!

Leidend, krank und ohne Pflege,
Und Verdruss auf jedem Wege:
Das ist mehr als ich begehr'! :,:

(Con brio.)

Zu Tod' verurtheilt schon seit Jahren,
Bald entsprungen, bald entflohn;
Aller Länder Schmach erfahren —
Keiner Anerkennung Lohn!

Nur begrüsst mit offnen Armen
Von Spionen und Gendarmen —:
Das ist mehr als ich begehr'!

Leben müssen unter Britten,
Die nur Eins hochschätzen: Geld! —
Ausgelacht auf allen Schritten;
Weil des Luxus Schimmer fehlt —

Angeglotzt als *Fremder* stündlich, —
Das ist allerdings empfindlich;
Das ist mehr als ich begehr'! :,:

Nimmer sicher vor Blamage,
Nur im Pfandhaus wohlbekannt!
Jede Kleinigkeit in Gage, —
Nichts mehr — gar nichts mehr zur Hand!

Das ist herrlich! das ist prächtig!
Das ist göttlich-niederträchtig: —
Das ist mehr als ich begehr'!

So sang sie nach Pedrillo's Melodie,
Des Don Juan's [15] heiter launigen Gefährten.
So fand sogar *Miseria* Poesie
In Allem, was wir sah'n und was wir hörten. —

Und weiter führte sie die Travestie.
Ohn' auch im fernsten nur mich zu verhöhnen,
Sang sie, ohn' allen Schein der Ironie,
In Don Juan's eig'nen wohlbekannten Tönen:

(Andante — col'expressione.)

Gib mir die Hand — dein Leben!
Komm' in dein Bett mit mir!
Hier hilft kein Widerstreben;
Weil ich die Herrschaft führ'!

Du siehst, du bist verlassen —
Von aller Welt verhöhnt;
Lass mich dich nun umfassen,
Dass meine Lieb' dich krönt!

Was willst du dich noch sträuben —?
Ich bin ja deine Braut.
Du sollst mein Bräut'gam bleiben,
Bis uns der Tod einst traut!

Gib mir den Ring nun endlich,
Den du noch immer trägst; —
's ist freilich etwas schändlich,
Dass du ihn in's Pfandhaus legst!

Allein — was willst du machen?
Ich fordr' ihn heut —: *die Noth.* —
Wir woll'n dann beide lachen —;
Wir lachen uns dann zu Tod'!

Du weisst ja: *Noth bricht Eisen!*
Bekannt ist meine Macht. —
Auch Ketten kann ich zerreissen,
In Volkes Herz erwacht! —

Doch, still davon, für heute.
Heut' *nichts von Politik!*
Wir wissen, die reichen Leute
Beneiden *des Volkes Glück.*

Gib mir den Ring — dein Leben!
Zum *Onkel* trag' ich ihn;
Er wird 'n paar Shillings geben
Und keine Miene dabei verziehn!

So recht —; nun sind wir endlich
Ein förmlich verlobtes Paar. —
Unter uns: — es ist zwar schändlich;
Aber dennoch: — Es ist wahr! —
Ja ja! — — —
Aber dennoch — es ist wahr!

* *

* *

XII.

13. *August. Abends*, 11 *Uhr.*

Scandinavia! Scandinavia! —

Wer klopft? — Herein. — — Wer ist denn die Gestalt? —
Ein Hautscelett in Trauerkleid gemummt.
Die rechte Hand am Kinn, krampfhaft geballt.
Das Auge starr. — Der Lippe Wort verstummt.
Das Haar ergraut, das seine Schläf' umwallt —
Der Bart noch schwarz am Kinn. — Er murmelt, brummt.
's ist warm, — und fröstelnd zuckt er seine Glieder?
Tom friert! [16] — Er setzt auf meinem Bett sich nieder.

Er starrt mich an. — Er lächelt nun. Er lacht. —
Welch' schaurig Grinsen! — welch' ein Hohngelächter!
Wer ist er? — Was hat ihn hieher gebracht?
Sein Antlitz —; Form rein nordischer Geschlechter. —
Verstünd' ich doch nur, was er murmelnd sagt!
Er öffnet seinen Sack. Bedächtig legt er
Zerrissne Bücher neben sich — Papiere, —
Als ob er das Archiv Europa's führe.

Was hat er da? — Das scheint ihm lieb und werth.
Er küsst es —; ein Paquet vielfarb'ger Bänder.
Er singt nun — und sein Antlitz wird verklärt —
Es sind die Völkerfarben mancher Länder.
Nun starrt er ganz verwildert und verstört
Die Bänder an. Die Lippe bebt, als send' er
Ergrimmten Fluch auf all' die Völkerfarben.
Die Brust entblöst er nun — und zeigt mir seine Narben.

Was hat er dort nun wieder in der Hand?
Verwelkte Blumen, — Muscheln, — ein Stück Erde;
Kleinod vielleicht von seinem Vaterland!
Er zeigt es mir mit klagender Geberde.
Nun drückt er es an's Herz, als Liebespfand,
Als fürcht' er, dass es ihm gestohlen werde.
Nun weint er bitterlich — in Jammertönen;
Und Muscheln, Blum' und Erd benetzen seine Thränen.

Mein Gott! Wer ist er? — Nun sinkt er auf's Bett,
Ermattet hingestreckt, als such' er Schlummer.
Des Leidens Ausdruck wird durch Krampf erhöht;
Verzerrte Würd' und namenloser Kummer.
Wie wild er sein erlosch'nes Auge dreht —?
Sein Blick so starr durchbohrend, als verglomm' er
In einer Stund', — in einem Fluchmomente,
Der ihm das Leben nahm — und ihm den Tod nicht gönnte.

Nun schläft er; — offenbar ein Fieberschlaf.
Sein Schlummer ist *Fortsetzung der Gedanken.* [17]
Er träumt. — Er spricht, als ob er Freunde traf —
Nun scheint er tief gerührt, sich zu bedanken.
Er ballt die Faust, — sein hagrer Arm wird straff.
Nun tritt er plötzlich wieder aus den Schranken
Der Traumwelt. — Er springt auf; — er tobt — er ras't
Und wüthend hat er einen Dolch gefasst.

Er wähnt den Feind vor sich; — er ringt mit ihm.
Er stemmt sich an, — er knirschet mit den Zähnen.
Nun packt er ihn mit wildem Ungestüm —
Durchbohrt ihn unter dumpfen Jubeltönen.
Nun gleicht er plötzlich einem Cherubim;
Ein Ausdruck des Erhab'nen und des Schönen
Verklärt sein Antlitz. — Wie die Brust sich schwellt —;
Wie er nun dasteht; — *jeder Zoll ein Held!* —[18]

«Allons enfans de la patrie — !
Le jour de gloire est arrivé;
Dass das Herz nun für Freiheit erglühe —
Dass Europa die Völker nun seh'! :,:
Längst geschändet durch Herrscher und Knechte,
Lag der Volksherrschaft heilige Macht;
Der Freiheit Geist ist nun erwacht —
Und die Menschheit vertritt ihre Rechte!
Aux armes, citoyens!
Europa's Morgen graut!
Mit Schwert und Keul', mit Axt und Beil — mit Kolben d'rein gehaut!»

Zurück wirft er den Dolch nun in die Scheide;
Sein thränenfeuchter Blick starrt aufwärts nun.
Der Gram verschwand; — sein Ausdruck: sel'ge Freude —
Die wilden Stürme seiner Seele ruh'n. —
Er schaut, — als ob er sich am Anblick weide,
Geliebter Bilder, die so wohl ihm thun.
Nun faltet er die Hände zum Gebet —
Er fleht. — — Ich höre deutlich, was er fleht:

«Urgeist des Lebens! des Weltall's Regierer,
Der die Milliarden der Sterne schuf!
Du; der Nationen allmächtiger Führer —
Höre des Menschen Verzweiflungsruf! —

Vater! den Odin und Brahma vertreten —
Vater, zu dem, in beschränktem Symbol,
Malayen und Kamtschadalen beten;
Vater der Völker von Pol zu Pol!
Hör' das Gebet deiner leidenden Kinder!
Leidend hier unter der Knechtschaft Schmach!

— Sandest uns einst der Erlösung Verkünder, —
Ihn, der am Kreuze dem Tod' erlag — —
Liessest ihn Gleichheit, Gerechtigkeit lehren,
Wahrheit und Liebe und Menschenpflicht —
Aber Jahrhunderte wollten nicht hören;
Und die Verwirklichung blühte nicht.

Bald ward, ein Raub der betrügenden Pfaffen,
Jesu Verkünd'gung, besiegelt durch Blut.
Bald sah die Menschheit den Geist erschlaffen
In der Materie sinnlichen Flut.
Kaum war der Märtyrer Gebein vermodert,
Als auch dein Geist von der Erde schwand,
Als auch die Flamme der Liebe verlodert,
Ach! — in des Herzens Altarbrand!
Lug und Verfälschung vertrat nun die Lehre
Deines Gesalbten, — des Menschen Sohn;
Märtyrer folgten, der Menschheit zur Ehre,
Und ihre Gräber noch schändet der Hohn! —

Gleichheit und Liebe — mit Füssen getreten,
Recht und Gerechtigkeit — eitel Phantom;
Und deine Kinder im Staube beten —
Beten zu dir in des Glaubens Dom; —
Beten um Rettung, am Rand der Verzweiflung —
Beten um Kraft — um der Wahrheit Licht;
Aber des sinnlichen Fleisches Verteuf'lung
Gönnet der Menschheit — Erlösung nicht. —

Sclaventhum fesselt des Menschen Streben;
Knechtschaft gebar hier die Sclaverei
— Aber im Herzen des Menschen leben
Glauben und Lieb' und — der Mensch ist frei.

Frei ist der Mensch, — ob als Sclave geboren,
Frei durch den Geist, durch der Liebe That,
Dessen, der sterbend, zu Leiden erkoren,
Am Kreuz für die Menschheit geblutet hat! —

Frei ist der Mensch hier, im Geist und im Willen,
Fähig der Liebe, — der Liebe werth;
Fähig, als Mensch seine Pflicht zu erfüllen,
Deren Vollbringung die Knechtschaft ihm stört.

Tödte die Knechtschaft; der Sinnlichkeit Waltung!
Vater! zerdrücke der Schlange das Haupt!
Schaffe der Liebe urheil'ge Gestaltung,
Die deinen Völkern — das Pfaffenthum raubt!

Tödte die Knechtschaft, dass Freiheit erblühe,
Göttliche Freiheit in Menschenbrust!
Dass hier der Mensch, frei, in Liebe erglühe,
Thatkräftig, stark, — seiner selbst sich bewusst!
Dass er sein Ziel, das erhab'ne, erkenne;
Ziel der Veredlung, — der Tugend Bahn!
Dass er sich, frei hier, vom Laster trenne;
Nicht von den Götzen der Erd' umfahn!

Stürze den Mammon! — den Baal unsrer Tage, —
Babylons Drachen und Bel unsrer Zeit!
Dann ist entschieden die Völkerfrage;
Dann ist die Menschheit vom Satan befreit.
Stürze den Mammon! — und mit ihm zertrümmert
In sich der Käuflichkeit Fundament;
Henkerlohn — der nun als Lockung schimmert,
Weicht vor der ewigen Lieb'- Element.

Stürze den Mammon; — dann werden versinken
Bald auch die Thronen, mit sammt ihrer Pracht,
Die jetzt den Schweiss aller Völker trinken,
Den Schweiss und das Blut — in der Knechtschaft Nacht.

Und auf den Trümmern der Götzenaltäre
Erbaue die Menschheit den Tempel der Pflicht;
Dass er sich wölb' deinem Geiste zur Ehre,
Der hier des Sclaventhums Fesseln bricht!

— Wo keine Knechte; sind keine Tyrannen.
Nur durch die Sünd' in des Menschen Brust
Geschah's, dass die Dränger Gewalt gewannen,
Da sie die Schwachheit zu nützen gewusst.

Tödte die Knechtschaft! — dann sieget die Tugend;
Gleichheit und Lieb' und Gerechtigkeit
Flammen empor in dem Herzen der Jugend,
Die sich der höhern Veredlung dann weiht.

Zeige das Ziel aller Völkerbestimmung, —
Zeige das Ziel aller Menschheit auf's neu';
Erwecke den Funken, so nah' der Verglimmung:
Die Lieb' in der Asche der Sclaverei! —

Rufe dein ewig allmächt'ges: *Erwache!*
Rufe noch Einmal: *Es werde Licht!*
Sprich in des Donners durchbebender Sprache —
Schreite zum sühnenden Weltgericht!

Weltgeist erscheine; die Schmach zu verdammen!
Richte die Feinde der Menschheit, o Gott!
Richte durch Blut und Vertilgungsflammen;
Erlöse die Völker aus solcher Noth! —

Dein ist die Macht, Herr! — du kannst es vollziehen.
Dein ist die Kraft und die Herrlichkeit!
Möge die Seele der Menschheit erglühen
In Liebe, zur Zeit und in Ewigkeit!» —

Nun steht er in sich selbst versunken da.
Der Wahnsinn ist aus seinem Blick geschieden.
Er staunt — als ob ein grosses Werk geschah,
Als könn' er in Betrachtung nicht ermüden.
Er spricht entzückt von: Scandinavia!
Nun gleicht er plötzlich einem Heracliden — —
Er schwingt im Geist' sein Schwert in Kampfeslust,
Und singt melodisch nun aus männlich tiefer Brust:

«Scandinavia! Scandinavia!
Stern des Nordens, brich hervor!
Kraft der Schweden, Normannen und Finnen —
Kraft der Isländer, Friesen und Dänen!
Schwing' im Kampfe dich stark empor!
Seit Jahrhunderten schmachvoll getrennet,
Schwand dein Nam' aus der Völker Buch;
Trägst bis jetzt der Zertheilung Fluch,
Der nicht Einheit noch Macht dir vergönnet.
Stern des Nordens! brich hervor!
Brich hervor mit blutrothem Schein!
Scandinavia! Scandinavia!
Tritt hervor in der Völker Verein!

Scandinavia! :,:
Deine Helden entsteigen der Gruft!
Deine Kämpen [19] ersteh'n aus den Halden — [20]
Ihre Telyn [21] ergreifen die Scalden. [22]
Die Gloria Walhalla's ruft!
Deine Nornen [23] umschreiten die Hünen, [24]
Die das Moos der Jahrhunderte deckt.
Die Walkyren [25] der Schlacht sind erweckt,
Nun die Schande der Ohnmacht zu sühnen!
Stern des Nordens! etc.

Scandinavia! :,:
Deines Islands Ruhm erwacht!
Es erwachet die Traumwelt der Lieder!
Ueber'm Vaterland siegreicher Brüder
Strahlt des Nordlichts hell flimmernde Pracht! —
Es erwachet das Reich deiner Sagen
In der Gegenwart glänzender That!
Scandinavia: — einiger Staat!
Wirst den Stempel des Heldenthums tragen!
Stern des Nordens! etc.

Scandinavia! :,:
Deine Volkskraft erkennt ihren Werth!
Deiner Stämme vereinigter Storting [26]
Sei kein leeres verhallendes Wortding;
Deine Satzung beschirme das Schwert!
Deine Bautasteine [27] mahnen an Feste;
Deine Harden [28] versammeln sich frei,
Und ein Händedruck nordischer Treu'
Ist Willkomm' der bewaffneten Gäste!
Stern des Nordens! etc.

Scandinavia! :,:
Deine Flotte salutir'!
Brauch' der Wälder so stattliche Masten!
Lass' das Erz deiner Minen nicht rasten;
Auf den Feind deiner Ehre bombardir'!
Krache donnernd aus schwerem Geschütze,
Für Gleichheit, für Freiheit und Recht!
Mache frei dein stolzes Geschlecht;
Dass dein Enkel ein Vaterland besitze! —
Stern des Nordens! etc.

Scandinavia! :,:
Sei durch Eintracht stark und gross!
Von dem Nordcap zur Eider, der Gränze,
Winden blühende Töchter dir Kränze —
Nord'sche Liebe verherrlicht dein Loos!

Fest im Innern und trotzig dem Feinde,
Zeige Glauben, und Duldung und Muth!
Beschirm' der Menschheit heiliges Gut,
In Europa's Völkergemeinde!
Stern des Nordens! etc.»

Nun scheint sein männlich Antlitz plötzlich jung —
Sein Auge blitzt, — es färben sich die Wangen.
Das Himmelsfeuer der Begeisterung
Ist mächtig ihm durch Mark und Bein gegangen. —
Es ist des Kummers Ueberwältigung
Durch Glaub' und Lieb', durch Hoffnung und Verlangen —
Von sich hinweg warf er der Leiden Bürde;
Ein Mensch in seines Selbstbewusstseins Würde!

Und rasch und freudig tritt er zu mir her,
Reicht mir die Hand und schüttelt meine Rechte.
Mir ist's, als ob ich, ach! — sein Bruder wär',
Desselben Bluts, — aus Einem Volksgeschlechte. —
Nun fühl' ich seine linke Hand so schwer
Auf meiner Schulter ruhn. Es ist, als möcht' er
Durch Blick und Händedruck und durch Geberde
Mich trösten, dass ich nicht — wahnsinnig werde!

«Was ringst du mit Verzweiflung, Nacht auf Nacht!
Was weinst du deine bittern Männerthränen!
Was zagst du, wenn der Menschen Hohn dir lacht?
Wie kannst du dich im Leiden — elend wähnen?
Ob auch Verhöhnung jetzt dein Herz beklagt;
Die Zukunft wird dein reines Streben krönen!
Sei unverzagt; sei stark und fest im Glauben!
Lass' dein Vertrau'n dir nicht, auf Gott und Menschheit,
rauben!

Ich bringe Grüsse dir vom Sundesstrand. —
Ich weiss, dich kränkt das Schweigen unsrer Brüder.
Jedoch, dein Geist ist wirkend dort bekannt,
Durch deines Wortes Kraft — durch deine Lieder.
Dort glüht manch' Herz, in Liebe dir verwandt,
Vertraut mit der Verbannung Schmerzeshyder;
Nicht ahnend aber, dass sie dich bedroht
Im Elend hier — mit Wahnsinn oder Tod!

Ich bring' dir Grüsse von den *Brüderhügeln* —
Den beiden Hünengräbern, dir so traut,
An denen einst dein Geist, auf Andachtflügeln,
In Jugendweih' Walhalla's Glanz erschaut. — —
Kein Band der Erde konnte dort dich zügeln;
Des Scalden Telyn war dir anvertraut —;
Den Geist, die Thatkraft und den Muth des Scalden
Empfand'st du früh, an unsrer Väter Halden.

Und was dein ahnungsvolles Herz ersehnt;
Ward dir's nicht überreichlich auch bescheret?
Ward deine Scaldenfahrt nicht weit gedehnt —?
Hast nicht im Kampfe du dein Wort bewähret?
Wenn nun kein Lorbeer deine Schläfe krönt;
Sprich! — hast du Lohn und Ruhm jemals begehret?
Geopfert hast du dich begeistrungsvoll im Stillen,
Des Menschen heil'ge Pflicht als Sänger zu erfüllen.

Du hast es treu gethan, — thust es noch jetzt,
Entwaffnet gar und von Verrath umnachtet.
Die Kraft bewährend, die dich licht durchblitzt,
Ob Furien Trug sie zu zerstören trachtet. —
Ob keine ird'sche Macht dich mehr beschützt;
Ob Lieb' und Treu' nicht deiner Leiden achtet;
Sei wach und stark fortan, der Welt zum Hohn!
O, dulde, kämpfe fort! — du, Scandinavia's Sohn!

Wohl seh' ich dich umflochten von Verrath,
Nachdem kein Feind zu beugen dich vermochte.
An einen Abgrund führte dich dein Pfad — —
Die Furie, die des Wahnsinns Trank dir kochte
Umlauert dich satanisch, früh' und spat,
Hohnlächelnd wenn dein Herz verzweifelnd pochte.
Noch Einmal: Wache! — Scandinavia's Söhne
Beschwören dich, dass deine Telyn töne!

Ein Händedruck; — und er erbebt, — erschrickt? —
Wesshalb wohl? — Weil er jenen Ring vermisst?
Weil ich den Ring zum *Pawnbroker* [29] geschickt,
Da mich die Furie gar zu sehr geküsst?
Ist das es, was so krampfhaft ihn berückt?
Ist's das, warum nun seine Thräne fliesst? —
Den Finger drückt er, wo der Ring gesessen,
Umarmt mich nun, als woll' er mich zerpressen.

«Ha! — von nun an ehr' ich den Banditen,
Der auf breitem Wege mordend raubt;
Wenigstens wagt er die Brust zu bieten
Seinem Feind' — und dem Schaffot sein Haupt.
Aber wortarm muss ich die verachten,
Die dein Elend kennen und es nicht
Nach Vermögen rasch zu mindern trachten,
Sei's auch nur aus purer Christenpflicht. —

Räuber spielen wohl mit Menschenleben,
Wenn die Noth etwa das Eisen bricht;
Die Banditen, — die den Dolch erheben, —
Morden, — morden; — aber martern nicht. —

Was ist das? — ein Felsenland.
Rings umher nichts als Meer.
Oben von den Felsenhöhn,
Das ganze Land und's Meer zu sehn.
Und der Horizont so leer;
Nirgends Strand.

— Dort gab Grossbritannia
Ihren Zepter einer Phryne.
Und es sind zwei Pfaffen da
Und sechs Rathsherrn, feiger Miene!
Die das Strandgut consumiren —
Schurkenstreiche frech vollführen.
Et le Roi — — le Gouverneur
Ist bekannt durch Verstand
Weit und breit! — o! gar sehr! —
Jeder Esel wird genannt:
So stupid as the Governor!
Können wir denn was davor?

Dieses Eiland hatte sich erkoren,
Als Asyl, ein Flüchtling, ein Verbannter.
An des Festlands nahem Strand geboren,
Lebt er einsam dort, als wohlbekannter
Freiheitsänger, der seit zwanzig Jahren
Kämpfend in der Welt umher gefahren
Und auf dessen Haupt ein Preis,
Wie's ein jedes Kind dort weiss.
Still! — Ich seh' den Plan geschmiedet,

Ihn als Strandgut zu vertrödeln,
Seh', wie sie die Schlingen fädeln.
Wer für ihn das Meiste bietet,
Soll ihn haben; — sei's der Czar,
Sei's der Schach, — sei's der Dey,
Sei's der Pabst mit grauem Haar,
Sei's ein Fürst — ein Schinder gar
Wer gut zahlt, — einerlei;
Wer's auch sei.

Denn — es wird dort Schändlichkeit getrieben
Durch Behörden und Gericht;
Und die feilen Richter lieben
Freilich solchen Zeugen nicht.

Und es wird nun ein Prozess gewoben;
Ein Prozess der regen Polizei.
's wird ein dummer Junge vorgeschoben,
Der, ob kläglich zwar, der Kläger sei.

Welcher Art die Klage je gewesen,
Hab' ich noch bis heute nicht erfahren.
Wer wird jedes Rathsherrnräthsel lösen?
'Wollen uns der Lösung Mühe sparen.

Der Bericht vom Magistrat'
Fängt mit der Beschuld'gung an:
«Dass der Hund des Flüchtlings dort
Einen Hund gebissen hat.»
Und so gehts dann weiter fort;
Jenes Wichtigste voran. —

Und ein Pfaffe bringt dem Sänger Ordre:
In drei Tagen soll er scheiden,
Soll das Eiland plötzlich meiden,
Weil's der Magistrat so fordre,
Weil's der Gouverneur so will —
Es gescheh' in aller Still'!
Es sei ein Boot für ihn bereit,
Ihn an's Festland auszusetzen,
Ohne Niederträchtigkeit;
Ohn' Asylrecht zu verletzen.

Der Verbannte will nicht fort.
Er beging dort kein Verbrechen.
Eine feile Köchin, dort
Mit den Pfaffen einverstanden,
Darf doch wohl kein Urtheil sprechen?
Doch, das Recht ward längst zu Schanden,

Unter Grossbritannia's Flagge.
Nein! — dass ich die Wahrheit sage; —
Flagge? — Flagge dort, der Britten? —
Das hat nie der Geiz gelitten,
Der Exc'llenc' am Feuerheerd,
Sah' auf dieser Insel Höh'n,
Nie Britannia's Flagge wehn.
— 's ist Ersparniss, aus Calcul.
Aber weiter nun, zum Ziel.

Der Verrath wird allbekannt.
Jeder Insulaner weiss es;
Weil seit Monden schon ein leises
Murmeln solchen Plan's entstand.

Der Verbannte sträubt sich dem Verrath
Bleibt im Hause eingeschlossen
Mit — mit seinem Leidsgenossen,
Der ihm Treu' erwiesen hat;
's ist ein prachtvoll edles Thier,
Seiner Race Stolz und Zier;
Liebling aller lieben Kinder,
Schrecken aller armen Sünder;
't is a fine Newfoundland Dog —
'Hören von ihm später noch.

Niemand wagt, das Urtheil zu vollführen;
Niemand kommt, die Ordre zu vollziehn.
Einer sollte dort den Kopf verlieren;
's war der Rath, der ohne Kopf erschien. —
Wochen schwinden, und zwei Monde streichen;
Eingeschlossen sitzt der Sänger da —;
Opfer solcher Willkür sonder Gleichen.
Wasche dich; den Flecken auszustreichen —
Brauche Windsorseif' — Brittannia!

Was ist das? — eine Brigg.
's ist ein stattlich Orlogschiff,
'Salutirt gar feierlich,
Ankernd dort am Felsenriff.
's ist ein englisch'; — 'klar am Tage!
Denn es führt sogar 'ne Flagge.

Was das zu bedeuten hat? —
Gegen räub'rische Piraten
Ward die Brigg in Eil' beordert,
Von dem Gouverneur gefordert,
Auf Bericht vom Magistrat.

Gibt's Piraten dort am Strand?
'Wollen sehn. — Der Magistrat
Hat dort manches Schiff geplündert,
Ganz im Stillen, ungehindert;
Und — die Schuld aufs Volk gewandt.
Wo kein Mensch von Recht darf sprechen,
Ist es leicht — Gesetz zu brechen. —
«Ein'ge Fischer und Piloten
Hätten sich die Hand geboten,
Eine *Piracy* vollzogen —»
So war im Bericht gelogen;
Während dort ein jedes Kind
Weiss: *wer* die *Piraten* sind!

Gut. — Das Kriegsschiff lässt sich brauchen,
Den Verbannten fortzusenden,
Oder: — Stahl in Söldlingshänden
In des Menschen Blut zu tauchen.
Längst beschlossen war der Mord;
Plötzlich ist nun auch Gewalt
In der Köchinherrschaft Händen. —
Eilig muss der Kerl nun fort!
Ist der Schurken Losungswort.

Und der Kommandeur der Brigg
Meldet bei der Köchin sich,
Fragt: «Wo sind denn die Corsaren,
Gegen die wir hergefahren?
Ist ihr Chef so furchtbar kühn?» —
Und die Köchin — zeigt auf ihn,
Auf den *fremden Vagabund* —
Auf den Kerl mit seinem Hund'. —
«Wollt Ihr Euer Leben retten,
Müsst Ihr seinen Hund erst tödten,
Mächtig hoch, gar sechs Fuss lang, —
Der macht Hund' und Menschen bang!»
So die Köchin unsers Britten,
Halb befehlend, halb mit Bitten,
Zu dem tapfern Kommandeur.
Zu Britannia's Ruhm und Ehr'; —
Als ob er — — ein Schinder wär'?

Das Asyl wird nun umgeben.
Bayonette vor der Thür.
Und die Insulaner beben;
Einen Mord gilt es hier.

Kaum vernimmt der Hund die Schritte,
Solcher Menge fremde Tritte;
Und er wüthet wie gewöhnlich,
Unheil witternd — unversöhnlich;
Lässt er schallen seine Stimme
Kampfbereit, in wildem Grimme —;
Wie wenn Mörder ihn bedrohten.
Rasch auf's Fenster mit den Pfoten,
Rascher noch zum Freund zurück,
Fragend starrend, — Blick in Blick.

's ist ein Britte vor der Thür —
Gar ein brittischer Officier.

Der wird wohl mit Ehren kommen;
Der sei in Empfang genommen,
Wie des Nordens Gastrecht lehrt,
Welch' ein Amt auch ihn beschwert.

Also denkt der Sänger nun
Und besänftigt seinen Hund,
Lässt ihn abgeschieden ruhn.

Gastlich öffnet er die Thür'.
Zwei Gendarmen treten ein,
Bettelvögte nur, mit Stöcken, —
Suchen zart sich auszudrücken:
«'Möchten so gefällig sein — —
'Folgen diesem Officier; — —
'Möchten sich zur Reis' anschicken.»

Da muss Missverständniss walten,
(Denkt der Scald',) ganz offenbar!
Erst werd' hier Gericht gehalten.
'Möchte doch zuvor erst wissen,
Was hier mein Verbrechen war?
'Werde so nicht scheiden müssen!

— «Eilt geschwind zum Arzt, Ihr beiden!
Mög't ihn rasch hieher bescheiden;
Bin bekanntlich krank seit Wochen.
Ruft den Arzt als Zeugen her.
Wenn ich hier mich ausgesprochen
Im gerichtlichen Verhör',
Wird sich dann das Weitre finden.«

Beide Büttel zittern sehr,
Danken höflichst und — verschwinden.

Gastlich ladet er den Britten
In sein friedlich Haus nun ein.
Doch der *stolze Britte* schreitet
Auf und ab mit langen Schritten ;
Hat die riesigen Soldaten
Schon im Stillen vorbereitet. —

Unsrer tapfre Kommandeur
Lässt sich so nicht gastlich laden;
Laden liess er die Gewehr' —
Wagt nicht, in das Haus zu treten — —
Fürchtend, seiner Haut zu schaden —
Zittert sehr,
Wie die beiden andern Büttel. —
Stolz auf seinen Rang und Titel
Flucht und schimpfet er nun um so mehr.

«Das ist offenbar Verrath!
Nein! — das kann kein Britte sein!
's ist ein mordgewohnter Russ',
Der sich umgekleidet hat. —
Eh' ich nach Sibirien muss,
Will ich selbst dem Tod' mich weihn.»

— So bedränget vom Geschick,
Fasst der Scalde nun Entschluss,
Geht in sein Gemach zurück,
Nimmt zur Hand nun die Pistol'
Und nimmt Abschied so vom Leben,
Von der Welt, an Schmach so voll. —
Seinem Gott und Herrn ergeben,
Legt das Rohr er an die Schläfe,
Dass er rasch und sicher träfe,
Und wirft einen Scheideblick
Gen Nordost auf's Meer zurück — —

— *Vaterland!!* durchblitzt ihn ein Gedanke —
Scandinavia Vaterland!! —
Und das Herz, das blutende, das kranke
Wird, durchbebt, zu neuer Kraft ermannt.
«*Vaterland!* — Dir — dir gehört mein Leben!
Scandinavia! dein ist ja mein Blut!
Hab' mich dir zum Opfer hingegeben;
Will dir leben noch — mit Scaldenmuth!

— Und wenn ich, ermordet etwa, sterbe,
Sei mein Glaub' und meine Lieb' dein Erbe;
Und mein Geist durchglüh' das Herz der Jugend,
Stark in Freiheit und in Kraft der Tugend!

— Geist des Urborns! — Dir bin ich geweiht;
Richte mich! — ich bin zum Tod' bereit!»

So, vor Gott, sich seiner selbst bewusst,
Steckt er die Pistol' an seine Brust,
Wirft getrost sich in ein Canapé,
Unbekümmert was auch nun gescheh'.

Vier Mann stürzen rasch in's Zimmer,
Werfen Theegeschirr in Trümmer —
Brittische Marin'soldaten;
Häscher, Sbirren, und Gendarmen
Heissen sie in andern Staaten. —

Vorgestreckt die Bayonette,
Schussbereit, den Hahn gespannt,
Wird soldatisch eingerannt
Auf den Feind — im Ruhebette.
Krieg'risch wild, mit Kampfeslust,
Bayonett' ihm auf die Brust.
Und der Corporal gebietet:
Aufzustehn und mitzugehn!

Während unten auf der Gasse,
Vor der bangen Volkesmasse,
Unser Held, der Kommandeur,
Seine zwei Soldaten hütet
Und sich, ängstlich, nebenbei
Wohlweislich bewachen lässt
Von den Bütteln, — ihrer zwei
Von des Landes Polizei. —

Aufzustehn und mitzugehn,
Ohne *Warrant* [30] und Mandat?
Krank die Medecin verlassen,
Die ein heldenmüth'ger Britte
Eben umgestossen hat?
Wer kann solch' Begehren fassen?

— Und gleich Henkersknechten fallen
Nun der Köchin Reichsvasallen
Ueber den Gefang'nen her.
Während zwei das Bayonett
Tapfer auf die Brust ihm drücken,
Suchen rasch die andern Beiden,
Mit barbarischem Entzücken,
Sich als Britten zu beweisen,
Seinen Rock ihm zu zerreissen,
Als gält' es, ihn auszukleiden. —
Wüthend zerren sie an ihm,
Mit den Zähnen knirschend, fluchend,
Irgend eine Waffe suchend,
Mit unbänd'gem Ungestüm,
Bis sie die Pistole finden
Und ihm nun die Hände binden. —
Fest gebunden auf dem Rücken
Sind die Händ'. Ein seiden Tuch
Kann so gut als Stricke drücken.
Ein *God damn..!* und noch ein Fluch

Krönt die stillen Heldenthaten
Der Victoriasoldaten. —

Ein Barret, am Boden liegend,
Wirft der Corporal auf's Haupt
Des gefesselten Verbannten,
Der sich, in sein Loos sich fügend,
In Kosackenhänden glaubt.

So gebunden, fortgerissen,
Wird der leidende Verbannte
Nun die Trepp' hinabgeschmissen
Vor die Thür'. —
Schimpfend wie ein Gassenjunge,
Mit gewandter groben Zunge,
Muthig nun, empfängt ihn hier
Der Officier;
Flucht und schwöret,
Dass die bleiche Meng' es höret:
«Wisset Ihr, vor wem Ihr steht?
Ich bin brittischer Officier!
Diener Ihrer Majestät!»
(Bravo! dass er's hergeschnaubt;
Niemand hätt' es sonst geglaubt. —)

Ein Soldat legt an sogar,
Den Gefangnen zu erschiessen.
Doch, der Britte calculirt,
Einen Flintenschuss zu sparen —
Während seine Flüche fliessen;
Und gibt Wink, es nicht zu thun.

Des Gefang'nen Blicke ruhn
Auf dem Bilde rings umher;
Auf des Volkes bleiche Menge.
Weiber, Kinder im Gedränge,

Aller Ausdruck kummerschwer,
Fast kein Auge thränenleer.
Aller Miene tief betrübt.
Aller Herz von Schmerz zerrissen;
Denn der Scalde war beliebt
Dort im Volk', er durft' es wissen. —

Was sein blutend Herz empfand,
Als er dort, so schnöd' gebunden,
Vor dem edlen Volke stand,
Das hat noch kein Wort gefunden.

Doch, wir wollen eilig scheiden
Von so scandalöser Scene,
Die dort *im Geheimen* spielt.
'Wollen die Beschreibung meiden.

— Rasch an Bord, wo Albions Söhne
Das Befremdende gefühlt
Dessen, was sich zugetragen
Edle Menschenherzen schlagen
In der Brust der Officiere,
Grossentheils in Kraft der Jugend,
Brittischgross, erfüllt mit Achtung
Gegen Geist und Männertugend.

Sie versinken in Betrachtung
Ueber Alles, was sie hören. —
Und am nächsten Morgen ehren
Sie *den fremden Vagabund* —
Diesen *Kerl mit seinem Hund*,
Als willkomm'nen Gast am Bord.
Bieten ihm ihr brittisch Wort,
Machen sich mit ihm bekannt,
Nach und nach mit ihm vertraut,
Drücken herzlich ihm die Hand,
Als sie in sein Herz geschaut —

Als sie seine Leiden ahnen;
Als sie hören, welchen Fahnen
Er von Jugend an gedient;
Welcher Bahn er sich erkühnt.

Also der Verbannte dort
Als Gefang'ner nun am Bord.

Siehst du dort das Abendroth
Sich als Morgenröthe dehnen
Ueber'm Meer' am Horizont?
Nächt'ge Stille, Ruh' und Tod. —
In der Brust ein mächtig Sehnen,
Starrt der Scald' in's Nordenroth.
Dort hat er als Kind gewohnt —
Dort sind seiner Aeltern Grüfte.
Und die nächtlich leisen Lüfte
Bringen Grüss' ihm heil'ger Bande —
Vom geliebten Vaterlande;
Tief geheimnissvolle Grüsse
Aus der Kindheit Paradiese. —
Denn die mitternächt'gen Lüfte
Ueberwehn dort Todesklüfte; —
Jeder Lufthauch ist der Kuss
Eines abgeschiednen Geistes.
Und des Scalden Haupt umkreis't es,
Als der Liebe Genius. —

Seiner Kindheit stillen Flur
Nun so nah' nach langen Leiden,
Soll er als Gefang'ner scheiden,
Ohne früh'rer Liebe Spur?
Scheiden soll er als Verbannter,
Gramvoll, in sich selbst zerknickt,
Ohne dass ein Anverwandter,
Ohne dass nur ein Bekannter
Herzlich ihm die Hand gedrückt? —

— Siehst du dort das Kriegsschiff schaukeln?
Siehst du wie die Woge spielt?
Aber du siehst nicht die Bilder,
Die des Sängers Seel' umgaukeln,
Ahnst nicht, was sein Herz dort fühlt;
Nicht den Schmerz, der wild und wilder
Seine wunde Seele fasst!
Zornentflammte Furien walten,
Deren Wuth ihn dort umras't,
Ihn bedrohend mit Erkalten
Seiner heiligsten Empfindung, —
In des Schmerzes Ueberwindung.

Schwer verletzt, an Liebe leer,
Hofft der Sänger nun nicht mehr
Auf das Wiedersehn der Lieben,
Zweifelt an der Liebe Band
Im geliebten Vaterland,
Fühlt, dass er dort fremd geblieben. —

Was ist das? — Ein Fischerboot!
Und —? und Reisende darin?
Raschen Fluges, leicht beweglich
Steuert es im Abendroth
Auf die Felseninsel hin.

Wie, — wenn es Verwandte wären
Des Gefang'nen auf der Brigg?
Die, der Liebe so zu Ehren,
Eilig, rasch entschlossen, sich
Einem Nachen anvertrauten;
Dem Verbannten noch zu nah'n;
Ihn zum Abschied zu umfahn?

Ja, — sie sind's. Es sind Verwandte
Des Gefangnen. Bald verbreitet
Auf der Insel sich die Kunde.
Und der Scald' wird vorbereitet;

Früh' am andern Morgen fährt
Ein Vertrauter zum Verbannten,
Der durchbebt die Nachricht hört —
Hört's und schweigt, — versinkt in Thränen
Bei so wundermilden Tönen. —

Todesstille herrscht am Bord — —
Siehst du ihn im Arm' der Lieben,
Im Momente der Begrüssung? —
Blicke reden dort als Wort;
Blickstrahl ist der Seel' Ergiessung. —
Nein! er ist nicht fremd geworden,
Ob auch siebzehn Jahr' getrennt. —
Mächtig starke Liebe brennt
Unterm Eise dort im Norden!

Unaussprechlich an Empfindung
Schlägt sein Herz in Weh' und Wonnen;
Aller Gram ist nun zerronnen,
Der des Sängers Seele trübte.
Eines neuen Sein's Begründung
Feiert nun der Hochgeliebte.
Seiner Leiden Perlen prangen
Auf vertrauter Schwestern Wangen,
Seiner Kindheit Leidgenossen
Halten sprachlos ihn umschlossen —
Alles was er je gelitten,
Schwindet nun im Wiedersehn.

Und die sturmgewohnten Britten
Rings umher in Thränen stehn. —

— Welch ein Engel dort in Zähren?
Einer nord'schen Jungfrau Bild;
Zarten Herzens, nordisch mild. —
Wer kann sich der Andacht wehren,
Wo so reine Zähre quillt! — —

— In der Traumwelt seiner Dichtung
Anstaunend des Geistes Richtung,
Ward das kindliche Gemüth
Von Verehrung tief durchglüht
Für den Sänger — den Verwandten,
Den geächteten Verbannten,
Den sie dort nun leiden sieht. —

— Und die Insulaner feiern
Des Verbannten Freudentage,
Unter ihrer Volkesflagge.
Und sogar die Britten feuern
Dem Gefangenen zu Ehren,
Dessen Lieder sie dort hören,
Heil'ger Lieb' zum Vaterland,
Oft gesungen, wohl bekannt.

Und die Schwestern und Verwandten
Nehmen feiernd Abschied nun
Vom gemarterten Verbannten;
Unterm Schutze des Neptun.
Und der Wehmuth Thränen fliessen —
Und das Herz der Lieben bricht. —

Hudson Lowe der zweite spricht:
«Ihr sollt enger ihn verschliessen;
Die Besuche leid' ich nicht!
Niemand soll sich unterstehn,
Ihn zu sprechen, ihn zu sehn!

Eine Wach' auf dem Verdecke,
Die die Kommenden erschrecke!
Beim geringsten Widerstand'
Werde scharf d'rauf losgebrannt!
Also will es meine Lady —
Also wollen es die Helden

Meines wüthenden Senats —
Also wollen es die Pfaffen —,
Wegen Sicherheit des Staats!
Ihr, als Kommandeur der Brigg,
Werdet die Vollziehung schaffen.
Dieses hab' ich Euch zu melden,
Amtsgemäss und feierlich;
Ich, der Lieut'nant-Governor.»

Und *Belerophon der Zweite*,
Wird durch Schande so geziert;
Jede Willkür findet heute,
Wo 'ne Köchin kommandirt. —

— Welche Ahnung fasst nun ihn,
Dessen Geist so stark und kühn,
Dessen Herz nun all' die Wunden
Der Vergangenheit empfunden?
Er, der nichts als *sein* umfängt,
Sieht sich in der Zukunft Loos
Bitt'rer noch als je bedrängt; —
Reisst vom letzten Freund' sich los.

Was auch über ihn verhängt:
Er allein nur will es dulden,
Will nicht durch der Leiden Theilung
Sich an seinem Hund verschulden.

Ahnungsvoll, dass diese Tage
Seiner Zukunft nächsten Zeit
Selbst ein Hund wohl kaum ertrage,
Fühlt er die Nothwendigkeit,
Von dem letzten *Freund* zu scheiden;
Seinen treuen Hund zu meiden. —

Einer lieben Schwesterseele,
Die daheim in Kummer weint,
Sandt' er *seinen schönen Freund*,
Dass ihm nimmer Pflege fehle;
Während Er ward ausgestossen
Abermals, ohn' Pfleg' und Liebe,
In die sternenleere, trübe
Lebensnacht der Heimathlosen. —

Horch! — es dröhnt der Abschiedsschuss,
Der Verbannung dumpfer Gruss. —
Und der Insulaner Menge
Auf den Klippen hier und dort,
Gleichet einem Grabgedränge,
Ohne Klag' und ohne Wort. —

Das Marin'kommando schallt;
Segel über Segel wallt.
Und die Wellen bäumen sich,
Und die Anker sind gelichtet.
Stattlich schwankt die stolze Brigg,
Und hinaus in's öde Meer,
Unter Wolken, wetterschwer,
Wird die stille Fahrt gerichtet. —

Und der Scalde stillt die Zähren;
Schaut mit ruhig ernstem Blick
Starr auf sein Asyl zurück,
Wo die Bessern ihn verehren. —
Und er trotzet dem Geschick.

— Und im Geist' sieht er ein Weib,
Eine Fahn' im Meere waschen,
Königlicher Zeitvertreib! —
Jeden Tropfen will sie haschen;

All' die Flecken wegzuwischen.
Und die Wasserschlangen zischen:
Rule Britannia!

— Und die Ahnung wurde wahr.
Mild'res Loos ward offenbar
In der Heimat seinem Hunde,
Als ihm selbst bis diese Stunde.

— Kennst du eines Briefes Werth?
Hast du je die Wonn' empfunden,
Wenn dein Herz, durch Leid beschwert,
In der Trennung bittern Stunden
Reger Liebe Trost erkannt,
Durch geschrieb'ne, flücht'ge Zeilen
Von geliebter treuer Hand?
Solch ein Brief ist eine Perle,
Die der herbe Schmerz gebiert;
Das Papier, der Muschel gleich,
Die nicht ahnet, was sie führt,
Die nicht weiss, dass sie so reich.

— Will dir ein'ge Stellen lesen
Eines Brief's, — da liegt er ja.
Eine dritte Schwester schreibt,
Die den Scalden dort nicht sah.
Während jener Fahrt der Lieben
War sie still daheim geblieben,
Schwesterlich das Haus zu hüten.
— Labe dich an Seelenblüthen!
's ist die Rede von dem Hund:

[31] — — «Tröster ward er mir im Gram, —
Dass mein Herz dir's nicht verhehle,»
Also schreibt die Schwesterseele —
«Kindlich weint' ich, als er kam,

Als mein Bruder mir ihn brachte,
Als ich trostlos, einsam irrend,
Deiner Leiden nur gedachte,
Mich in Angst und Furcht verwirrend
Ueber deiner Zukunft Loos! —
Ach! als nun dein edles Thier
Mich so freundlich mild begrüsste,
War's mir, als ob Balsam floss
In des Herzens tiefe Wunden.
So getrennt, entfernt von Dir,
War's, als ob dein Hund es wüsste,
Was ich litt um deinetwillen! —
— Könnt' ich meine Thränen stillen,
Jetzt, an deinem Bruderherzen!
Könnt' ich dir mein ganzes Leid,
Meiner Seele bitt're Schmerzen
Aug' in Auge nun enthüllen! —
Könnt' ich nur auf kurze Zeit
Bei dir sein, — die Stirn dir küssen;
Diese zitternd arme Hand
Tröstend auf dein Herz dir legen —;
Während du nun, ach! verbannt,
Auf des Kummers düstern Wegen,
Durch Gewalt hinweggerissen
Wirst in unwirthbares Land! — —
— — — — — —»

— Zehnfach ward die Ahnung wahr. —
In so zarter Schwestern Pflege
Weilt der Hund nun, des Verbannten,
Während Er, stets in Gefahr,
Auf der Freiheit Märtyr'wege,
All die Leiden der verkannten
Söhne seiner Zeit empfindet;
Ausgestossen, ausgeschlossen,
Längst, aus der Gesellschaft Reih'n;

Missverstanden von Genossen —
Einsam, mit sich selbst allein,
Seufzend, dass sein Herz, sein wundes,
Dennoch nicht im Tode bricht: —
Wohl mag zu beneiden sein
Jenes Schicksal seines Hundes; —[32]
Denn — ein Hund ertrüg' es nicht. —

Der Fremde schweigt und starrt mich wieder an,
Als woll' er fragen: Kennst du die Geschichte? —
Sein Geist wird abermals von Nacht umfahn;
Er stiert, — als ob er seinen Blick nun richte
Auf jenes Unglücksel'gen künft'ge Bahn.
Der Frieden seines Innern scheint zu nichte;
Er kämpft' mit sich; — er scheint noch unentschlossen —
Nun fühl' ich plötzlich mich von ihm zurückgestossen.

Er steht nun vor mir und betrachtet mich
Mit Falkenblick vom Haupthaar bis zur Zehe.
Sein Ausdruck wird so wild, so fürchterlich;
Den Odem raubt mir plötzlich seine Nähe.
Es ist, als ob sein Genius von ihm wich;
Als wiss' er selber nicht, was ihm geschehe —
Es ist die nordische *Berserkerwuth* — —[33]
Er greift zum Dolch —; es dürstet ihn nach Blut.

«Schurke du! — du willst mich gar belügen?
Hast zur Täuschung nur den Ring versteckt!
Willst durch Schein des Elends mich betrügen,
Der dir Bruderarm' entgegenstreckt?
Wähnst vielleicht, ich kenne nicht die Deinen?
Manches lässt sich mit Natur vereinen; —
Aber das nicht, was ich glauben soll!
Das nicht, dass es so weit sei gekommen; — —
Dass die Halbheit, reg' von Pol zu Pol,
Deiner Schwestern Herzen eingenommen;

Dass sie zögerten, zur That zu schreiten —
Zögerten, den Bruder rasch zu retten!
Ob getrennt durch öde Meeresweiten:
Liebe bricht auch der Verzweiflung Ketten!

Eines Bruders Hohn —, bei Odins Grösse!
Würde mich zum wilden Wahnsinn führen!
Doch kein weiblich Herz gibt solche Blösse:
Mitleid selbst empfinden die Walkyren!

— — Wie? Du hättest ihnen dich verhehlt?
Hättest deine Noth nicht blicken lassen?
Und sie wüssten dort nicht, was dir fehlt?
Schwiegst aus Zartgefühl? — Wer kann das fassen?

Unsinn das! — *die* Mährchen sollt' ich glauben?
Lügner! willst du mir durch solchen Trug
Mein Vertrau'n zu nord'schen Herzen *rauben?*
Willst mich reizen zu des Wahnsinn's Fluch?

Fürchtest etwa gar, ich sei erschienen
Deiner nord'schen Gastfreundschaft zur Last?
Hast den Ring versteckt; mit falschen Mienen
So die Thüre zeigend deinem Gast!

Niederträcht'ger! 'bist nicht werth des Lebens!
Nicht des Scandinavers Namen werth!
Such' Entschuldigung! — Es ist vergebens! —
Stirb! — Du hast mein Herz in Wuth empört!»

Mein Gott! nun zuckt er seinen Dolch auf mich.
«Halt' ein! — Halt' ein! — Unschuldig sind die Meinen!
Erwäge doch! — ich schwör' dir; ich verschwieg
Mein Loos den Lieben dort, die mich beweinen.
Des Mannes Selbstbewusstsein weigert sich,
Vor Frau'n in solchem Mangel zu erscheinen.
Wohl leichter würd' es mir, den Tod zu wählen,
Als Jenen meine Leiden zu erzählen.

Ich zweifle nicht an meiner Schwestern Liebe ;
Obwohl mein eig'ner Bruder mich verlassen ! — —
Ich aber wünschte, dass verborgen bliebe
Den Schwestern, wie die Furien hier mich fassen,
Dass nicht mein Loos so zartes Herz betrübe.
Halt ein ! — soll ich durch deinen Mord erblassen ?
Gib mir den Dolch ; — ich werde selbst mich tödten !
Du sollst als Mörder deinen Dolch nicht röthen !

Starr' nicht mich an mit also bitterm Hohn !
Halt' ein ! — Erwäge doch ! lass dich belehren !
Gib mir den Dolch ! — du ! Scandinaviens Sohn !
Sollst nicht durch Mord dein reines Herz beschweren !
Gib her ! — ich bin ja vorbereitet schon —
Hinweg ! — du sollst mich nicht im Selbstmord stören !»
Er ist zu stark ! — Nun stösst er zu — und lacht — —
Es war nur Alles Traum. —
Ich bin erwacht.



XIII.

— 15—16. *August. Nachts.*

Polarstern.

— Und es treten zu mir die Walkyren,
Grüssen mich und schütteln mir die Hand;
Die drei Schwestern, welche Speere führen,
Deren Schilde heil'ge Runen zieren,
Deren Herz dem Scaldengeist verwandt.

Und sie wenden ihren Blick nach Oben,
Dreimal deutend mit der Hand auf's Herz.
Ihre Schilde halten sie gehoben,
Mit den Speeren ein Symbol gewoben,
Senken sie den Blick nun erdenwärts.

Und die Speere senken sie zur Erde.
Und sie starren nun mich fragend an,
Mahnen mich mit tröstender Geberde,
Dass ich nicht der Furien Opfer werde
Und erheben ihre Stimme dann:

«Scandinavia's Sohn in fremdem Lande,
Scalde, den der Väter Geist beseelt!
Unzerstörbar sind des Herzens Bande
Treuer Lieb' zum theuren Vaterlande,
Ward die Lieb' mit Kummer auch vermählt. —

Wie die Nornen deine Tage spannen,
Trage sie, des Nordens starker Sohn!
Männlich ist's, im Leide sich ermannen;
Kühn, zum Trotz den Drängern und Tyrannen,
Jedem Feinde, jeder Schmach zum Hohn.

Männlich ist's, ein grosses Leid zu tragen;
Ist die Quelle: Lieb' zum Vaterland!
Männlich ist's, im Leide nicht verzagen,
Männlicher, noch Kampf auf Kampf zu wagen,
Wenn auch Loke's [54] Tücke dich umwand! —

Glänzend ist's im Morgenroth zu leben,
Einer angebroch'nen Zeitperiode;
Glänzend, mit den Strebenden zu streben,
Auf den Schwingen And'rer sich zu heben; —
Glänzend ist das Loos im Siegestode.

Glänzend ist's, als Scald' zur Telyn singen,
Wenn der Geist der Freiheit aufersteht;
Glänzend ist's, sich dann zum Opfer bringen,
Wenn die Schilde rasseln, Schwerter klingen —
Wenn ein ganzes Volk zum Kampfe geht.

Aber männlich ist es, auszuharren
In der Unterjochung finstern Nacht;
Seh'n wie Frevler, Heuchler, Henker, Narren
Gruft und Grab der Zeitepoche scharren,
Die sich selbst ein kläglich Ende macht.

Männlich ist's, im Heiligthum zu wachen,
Wenn der Tempel auch in Trümmer sank!
Männlich ist es, dem gewalt'gen Drachen
Speere schleudern in den gift'gen Rachen,
Der das Blut bedrängter Völker trank!

Männlich ist's, zu wachen, wenn die Feigen
Rings umher in Sclavenschlummer ruhn;
Männlich ist's, getrost in's Grab zu steigen —
Kraft und Muth im Tode noch zu zeigen:
Sterbend noch des Scalden Pflicht zu thun!

Deine Väter sind in's Grab geritten,
Wohlbewaffnet, stark, mit Schild und Schwert,
Wenn dem Volke sie vorangeschritten —
Wenn sie, männlich kühn, genug gestritten!
Wenn das Leben ihnen That gewährt.

Männlich ist's, in voller Kraft zu sterben;
Aber männlicher das Leben noch,
Wenn die reinsten Hoffnungen verderben —
Wenn die Schwachen feig' um Gnade werben;
Stolz noch leben unter'm Kettenjoch!

Männlich ist's, den Geist noch frei bewahren,
Wenn die Freiheit auch verhöhnt erlag; —
Eine *Götterdämm'rung* offenbaren
Allem Königthum und seinen Schaaren,
Während noch des Thrones Götzen wach.

Und wie *Rownaroka*[35] war besprochen
Lang' zuvor, eh' Odins Reich zerfiel;
Also ward auch längst der Stab gebrochen
Ueber die, so Völker unterjochen — —
Und die Willkür ist nicht fern dem Ziel! —

Rownaroka dämmerte voll Grauen —
Und erfüllt ward unsrer Scalden Spruch.
Also wird die Welt das End' auch schauen
Dieser Götzen, denen Narren trauen,
Irrgeführt durch feiler Pfaffen Lug. —

«Odins Reich wird endlich untergehen;
Nur Allfadur's Macht bleibt ewig gross!» —
Wie der Spruch, ist das Gericht geschehen;
Neue Götzen sah'n wir auferstehen —
Und *Allfadur*[36] lenkt der Menscheit Loos. —

«Wer will wider Thor und Odin streiten!»
Hiess es damals, — «wer stürzt ihre Macht?
Wer will Odins Glanz' das Grab bereiten?
Wer stürzt aller Götter Herrlichkeiten
Siegend jemals gar in *Niflheims*[37] Nacht?» —

Was unglaublich war; — es ward vollzogen. —
Es erstand ein Geist in Nazareth — —
Und das Wort ward Fleisch, das unerlogen
Gott verkündigte, der nie betrogen
Den, der ihn: *Allfadur!* angefleht. — —

Also wird derselbe Geist auch stürzen
All' die Börsengötzen deiner Zeit!
Mag die Selbstsucht sich mit Frechheit schürzen;
Der Verrath wird seine Laufbahn kürzen
Durch sich selbst; — ob jetzt die Knute dräu't!

«Königthum und Mammons Reich wird enden;
Doch des Lebens Urgeist endet nicht!»
Tyrannei wird ihre Kraft verschwenden, —
Wird gleich Odin sich zu Grabe wenden,
Wenn *Allfadur* schreitet zum Gericht.

Glänzend ist's, als Jüngling dann zu kämpfen,
Wenn *die zweite Rownaroka* graut;
Wenn die Tyrannei in Todeskrämpfen
Heulend suchen wird den Geist zu dämpfen,
Der *Allfadurs* neuen Tempel baut!

Glänzend ist's, als Streiter dann zu siegen
In der *Götterdämm'rung* Abendroth,
Wenn die Schmach vom Thron herabgestiegen —
Wenn die Kronen rings zertreten liegen
In der Völkerdränger Todesnoth!

Aber männlich ist's, von Schmerz zerrissen,
Treu und fest im Kampfe zu bestehn!
In der Knechtschaft öden Finsternissen
Aufrecht, stark, die Knute nicht zu küssen,
Ob die Stürme der Verfolgung wehn. —

Also sehn wir dich bedrängt, in Nöthen,
Leidend durch Verrath, verhöhnt — verkannt,
Ruhmlos unter deiner Zeit *Poeten*, —
Sehn an dir das Schicksal der *Propheten* —;
Fremd und ohne Werth im Vaterland!

Also sind wir tröstend dir erschienen,
Die Walkyren einer Heldenwelt,
Tröstend, dich mit deinem Loos zu sühnen,
Schützend, ferner dir im Kampf zu dienen;
Weil die Nornen uns dir zugesellt.

Ist auch unser Name längst verschwunden;
Unser Wesen blieb in heil'ger Kraft. —
Sprich! hast du nicht unsern Schutz empfunden?
Ob auch *tödtlich* hiessen deine Wunden;
Unsre Sorg' um dich war nicht erschlafft.

Wisse, dich beschirmen die Walkyren,
Weil in dir den Scalden wir erkannt,
Nordisch stark, die Telyn noch zu führen,
Wenn die Schwächlinge den Muth verlieren,
Die der Selbstsucht schleichend Gift entmannt. —

Ohne Schwert ist jede Telyn nichtig;
Ohne That ist nichtig Wort und Sang.
Nur die Thatkraft macht den Sänger tüchtig;
Dein bewegtes Scaldenleben spricht dich
Frei, ob Gram und Missmuth dich umschlang.

Gar melodisch singen Modesänger
Hier und dort um eitel Gold und Ruhm,
Zitternd vor dem Zorn' so mächt'ger Dränger;
Der Gemeinheit feile Doppelgänger —
Fremdlinge in Braga's [58] Heiligthum.

Wenig ist's, als Sänger Phrasen schmieden
In des Sclaventhums Behaglichkeit;
In des Lebens vielgepries'nem Frieden,
Von *der Welt Bewegung* abgeschieden,
Tändelnd spielen mit *dem Geist der Zeit!*

Wenig wahrlich ist es, sich zu brüsten
Mit der *Freiheit* falschem Diadem;
Sängerruhm und Sanges Sold erlisten,
Weichlich sich in *Glück und Ruh'* zu nisten;
Wenig ist's, und — gar nicht unbequem.

Aber schwer ist's, Wort durch That zu krönen;
Sänger sein, und Mann und Mensch auch sein;
Aller Lebensfreud' sich früh' entwöhnen —
Scalde sein in Thaten und in Tönen:
Sich, entsagend, ganz der Menschheit weihn. —

Vierzig Jahre sanken in die Tiefen
Deiner zeugenden Vergangenheit;
Kämpfe tobten, deine Kraft zu prüfen,
Deiner Sinnwelt Hoffnungen entschliefen,
Seit du dich dem Bardenthum geweiht. —

Lebe, dulde — singe noch und — — scheide
Wenn *Allfadur* dich von hinnen ruft. —
Schwert und Telyn waren dein Geschmeide. —
Such' auf Erden keine Lebensfreude.
Und dein Nam' — versink' in deine Gruft. —«

— Also traten zu mir die Walkyren
Grüssten mich und drückten mir die Hand;
Die drei Schwestern, welche Speere führen,
Deren Schilde heil'ge Runen zieren,
Deren Herz dem Scaldengeist verwandt.

XIV.

— 17. *August. Morgens, etc.*

Dictamen.

1. Wie schmachvoll wird ein Wort gar oft missbrauchet,
Zumal die heil'gen Worte: *Freiheit*, — *Liebe*.
In Unsinnsmeer wird der Begriff getauchet;
Und Lieb' und Freiheit — sind gemeine Triebe.
Mir aber hat die Gottheit eingehauchet,
So Lieb' als Freiheit, dass ich treu ihr bliebe, —
Drum will ich von erhab'nen heil'gen Dingen
Ein hohes Lied in bitterm Kummer singen. —

2. Die *Freiheit* ist das Element auf Erden,
In dem der Mensch im Stand' ist, jede Kraft
Wohl auszubilden, vollkommner zu werden,
Dass er als Mensch der Menschheit Nutzen schafft.
Beschränkung durch Bedrückung und Beschwerden
Von Aussen, dass die Thätigkeit erschlafft,
Ist Frevel an der Menschheit, Hochverrath; —
Verübt durch Einzelne, durch *Kirche* oder *Staat*. —

3. Der Freiheit ewig lichte Flamme brennt
Als heiligste Bedingung alles Lebens.
Die Freiheit ist der Liebe Element;
Das Wesen aller Wirkung, alles Strebens;
Des Geistes Ford'rung, die nicht Schranken kennt,
Und dessen mächt'gem Walten sich vergebens
Das Ird'sche, die Materie, widersetzet,
Ob Druck und Zwang die Form auch oft verletzet.

4. Jedwede Kraft will Freiheit der Entfaltung.
Die *Kraft* ist ewig *psychischer* Natur. —
In der Materie All', der Welt Gestaltung,
Herrscht *Eine* Kraft, — *die Kraft des Geistes*, nur.
Erkennbar in geheimnissvoller Waltung,
Als *Weltseele* erscheint uns ihre Spur
Als ew'ge Wirksamkeit des Schöpfungsgeistes —
Und dieses *All der Urkraft : Gottheit* heisst es.

5. *Materie* an sich selbst ist ohne Kraft. —
Physische Kraft — ist irrige Bedeutung.
Die Kraft, die jeder Pflanze Blüthe schafft,
Ist psychisch —; und ihr Wesen will Erweitung.
Der Blüthenstengel sinkt verdorrt, erschlafft,
Wird er getrennt von seines Stoffs Bereitung —
Der Stein erstirbt, vom Felsen losgeschlagen;
Am Baum, als Balken, sehn wir Würmer nagen. —

6. Materie ist nur äussre Form der Seele,
Des Daseyns wohl nothwendige Bedingung,
Dass sich die Kraft an der Materie stähle. —
Kraft, Leben und Bewegung ist Verschlingung
Des Wesens: *Geist*,[39] — dem nimmer Freiheit fehle
Zur Selbstausbildung, seines Zwecks Vollbringung;
Mithin bleibt *Freiheit* ewig ungetrennt
Von Geist: Bewegung, Kraft —, des Lebens Element.

7. *Des Menschen Freiheit* aber ist sein Wille,
Das Kraftbewusstsein seiner regen Seele.
Der Drang, dass er hier höhre Pflicht erfülle,
Der Selbstveredlung, und die Mittel wähle,
So die Vernunft als heilig ihm enthülle,
Bedingt ihn, dass er nicht durch Halbheit fehle,
Noch eines Andern Freiheit jemals störe;
Dass er als freier Mensch: die *Gleichheit* ehre.

8. Durch Geisteskraft ist hier der Mensch nur frei.
Die Selbstbeherrschung ist erhab'ne Würde.
Der rohen Leidenschaften Tyrannei
Erliegt der Mensch, — unter des Lasters Bürde.
Das Sclaventhum ist nicht die Sclaverei.
Die Freiheit ist des Menschen höchste Zierde, —
Das *Sclaventhum:* des Willens Unterdrückung
Durch Vorurtheil und geistige Berückung.

9. Das Sclaventhum ist Tödtung, oder Lähmung
Der Willenskraft, des Menschen niedre Schmach;
Es ist des Menschen thierische Bequemung
In fremden Willen, der sein Wesen brach;
Es ist der göttlichen Natur Beschämung
Im Menschen, durch Verderbtheit matt und schwach;
Die *Sclaverei* ist jeder äussre Zwang;
Der Freiheit Druck, Beschränkung — Untergang.

10. Dem Menschen ist es hier anheimgestellt,
In Freiheit, oder Sclaventhum zu leben;
Die Wahl selbst ist dem *Willen* nicht vergellt;
Der Tugend sich, — dem Laster zu ergeben.
Der Drang, der hier die Brust des Menschen schwellt,
Nach höherer Vervollkommnung zu streben;
Erfüllung aller Pflichten hier aus Liebe:
Ist *Tugend* — die der Mensch in Freiheit übe.

11. Die Tugend ruht in unsrer Willenskraft —
Im Selbstbewusstsein unsrer freien Seele!
Es ist der *Kampf*, der die Entwicklung schafft;
Damit die Kraft zur freien That sich stähle
Und nicht ermattet in sich selbst erschlafft. —
Auf dass es ihr an *Gegensatz* nicht fehle
Und nimmer sich der Drang der Seele stille:
Umgibt uns der Materie Körperhülle. —

12. *Materie* an sich selbst, ist ewig todt;
Es ist des Geistes Hauch, der sie belebt, —
Jemehr sie *Widerstand* dem Streben bot,
Um desto höher sich die Kraft erhebt. —
Der *Geist* in uns ist von Gefahr bedroht;
Da die Materie ihn zu fesseln strebt. —
In diesem heft'gen Kampf' erblüht die Tugend;
Des Geistes Selbstaufschwung, — die Freiheit suchend.

13. Dem Born des Lichts entstammt, — daheim dort Oben,
Strebt ewig *aufwärts* hier des Menschen Geist,
Von der Materie Erdenstaub umwoben,
Der wieder ihn zur Erde *nieder*reisst. —
In dieses ew'gen Zwiespalts wirrem Toben
Besteht das Band, das *Leidenschaft* hier heisst:
Der Sinne Band, das ewig *Leiden schafft*,
Zu höhrer Ausbildung der Seelenkraft.

14. Das Erdband der Materie ist: *das Böse*, —
Das Gute: aller höhern Pflicht Erfüllung.
Die Tugend will, dass sich die Seele löse
Aus ird'schem Zwang: der Leidenschaften Stillung.
Und dieser Sieg umfasst des Menschen Grösse,
In seiner göttlichen Natur Enthüllung:
Des Geistes Freiheit ist die höchste Stufe —
Der *Menschenwürd'* im göttlichen Berufe.

15. Der Seelenkraft — des Geistes Unterliegen,
(Vom Drucke der Materie überwunden,
Indem wir uns der Erde Satzung fügen,
Durch Leidenschaft hier an den Staub gebunden;)
Ist Sclaventhum; 's ist der Materie Siegen.
Der Geist ist todt; — die Freiheit ist verschwunden;
Das Leben ward: Befried'gung niedrer Triebe —
Die Seele fremd dem Element der Liebe. —

16. — Was ist die *Lieb'?* Der Seele Actraction
Zur Seel'; — der Drang nach Einheit, die Verein'gung
Der Seelen in des Geistes Region,
Bedingt in Läut'rung und erhab'ner Rein'gung!
Die *Lieb'* ist jenes Urgeists Sphärenton,
Geheimnissvoll erklingend zur Beschleun'gung
Des Seelenaufschwungs. — 's ist des Urborns Licht,
Das der Materie Dämmerung durchbricht.

17. Der Seele Attraction zu dem Verwandten,
Der Seele Drang, im Sein sich auszudehnen,
Als Theil emporstrebend zum unbekannten
Urwesen, dessen Pläne sie umtönen;
Der Seele Band zu dem als *gleich* Erkannten,
Der Seele namenloses reges Sehnen
Nach *Einswerdung* mit Andern, auf der Höh'
Des Daseins, auf den Schwingen der Idee: —

18. Das ist die *Lieb'*; — des Lebens Element,
Des Seelenlebens ewige Bedingung,
Mithin vom Geist der Freiheit ungetrennt. —
Durch Freiheit nur gelingt ihr die Verschlingung
Der Wesenheit; jemehr ihr die vergönnt;
Um desto glänzender des Siegs Erringung. —
Die Liebe will ihr eignes Sein auflösen,
Sich selbst aufopfernd, in verwandtes Wesen.

19. Somit ist *Lieb'* auch aller Selbstsucht fremd!
Sie hofft, sie leidet und sie duldet Alles,
Ob die Materie schroff sich ihr entgegenstemmt.
Ihr Wesen ist verwandt mit dem des Schalles, —
Mit dem des Lichts, das keine Schranke hemmt;
Es ist die heil'ge Glut des Opfermahles
Auf dem Altar des Herzens, Gott geweiht;
Ihr Dasein: Ewigkeit, — Unendlichkeit.

20. Der Selbstsucht fern, lebt sie in Anderm nur,
Für Andre nur — und an sich selbst kaum denkend,
Sie gleicht dem Thau auf dürrer Blumenflur,
Sein Wesen opfernd, fremdes Leben tränkend. —
Sie ist das Element der Allnatur,
Durch Attraction das Universum lenkend:
Das Licht, das in uns die *Idee* umflutet;
Und die Idee für die der Christ am Kreuz geblutet! —

21. Die Seele, — einer Weltseel' einzeln' Theil, —
Strebt ewig, sich dem Ganzen zu vereinen;
Und durch Verein'gung blüht der Seele Heil,
In welcher Form sie jemals mag erscheinen.
Ihr Streben, dass das Bündniss sie ereil',
Erfordert *That*, im Grossen wie im Kleinen.
In welcher Form die Lieb' auf Erden waltet:
's ist *That der Aufopf'rung*, in der sie sich gestaltet.

22. Und somit: *Ohne Liebe keine That.*
Und *ohne That auch nirgends, niemals Liebe!*
— «Was hilft es, dass der Mensch den Glauben hat,
Wenn thatlos, ohne Werk, sein Glaube bliebe?»
Und wenn das Herz die Liebe nicht umfaht;
Undenkbar bleibt es, dass es Tugend übe.
Denn Tugend ist: Erfüllung aller Pflicht
Aus Liebe; — ohne Lieb' blüht Tugend — nicht. —

23. Der Gottverwandtschaft Ahnung ist der *Glaube*:
Bewusstsein unsrer göttlichen Natur;
Das Band des Jenseits, das uns aus dem Staube
Emporhebt: unsrer Liebe stummer Schwur. —
Das Selbstbewusstsein, das kein Fluch uns raube,
Bezeichnet oft das Wörtchen *Ehre* nur. —
Und so sind Liebe, Tugend, Glaub' und Ehre:
Verschlung'ne Harmonie verschied'ner Chöre.

24. Jemehr die Seel' in Liebe sich erweitet,
Jemehr der Mensch in Freiheit Tugend übt;
Um desto höh're Wonn' ihn auch begleitet,
Die das Bewusstsein der Vollbringung gibt.
Wenn That der Seelen Einigung bereitet,
Der Wesen Zahl sich mehrt, die unsre Seele liebt;
Gelangen wir hier zur: *Glückseligkeit*,
Die Lieb' allein nur schafft und die die That nur beut.

25. Jemehr die Selbstsucht unser Wesen enget,
In der Materie niederm Element,
Je wen'ger Lieb' zur freien That uns dränget;
Je weiter stehn wir von dem Licht getrennt,
Des Urborns, — dessen Funken eingezwänget
In uns, umnachtet von Materie, brennt. —
Je wen'ger wir, in Lieb für Andre walten,
Um desto sündiger der Menschenbrust Erkalten.

26. Die *Selbstsucht* ist das Wesen aller Sünde.
Sie trennt uns von der Menschheit und von Gott. —
Dass sie der Mensch durch Thatkraft überwinde,
Ward Freiheit ihm — und Lieb' ward sein Gebot.
Dass er als Mensch in Aufopf'rung verschwinde,
Was immer als Gefahr auch ihn bedroht;
Dass er der Menschheit sich als Opfer bringe:
Ist *der Bestimmung Ziel*, das er aus Lieb' erringe. —

27. Jemehr der Mensch für sich allein nur schafft;
Je weiter er vom Ziele sich entfernt. —
Der *Menschheit* nur gehört des Menschen Kraft;
Und Pflicht ist's, dass er sie gebrauchen lernt. —
Gemein wird er, wenn er in Lieb' erschlafft,
Ob der geringsten Aufopf'rung erzürnt,
Verächtlich, wenn er so zum Thier sich neigte,
Nur die Geschöpfe liebt, — die er hier selbst erzeugte.

28. Das ist der Selbstsucht klägliche Verschanzung
In sogenannter *stillen Häuslichkeit;*
Der Sprachmaschine thierische Fortpflanzung
In willenloser Abgestorbenheit.
Entfernt der Lieb' und ihres Lichts Umglanzung,
Lebt so der Mensch sich selbst, indem er schreit
Von *Menschenlieb'*, von *Glaub' und Religion* —
Dem Geist, von dem er schwätzet, so zum Hohn.

29. Der niedern Sinnlichkeit gemeine Stillung,
Nennt so der Mensch gar: höhre Pflicht des Lebens.
Erzeugung scheint ihm: des Berufs Erfüllung,
Der Jungen Fütt'rung: schönstes Ziel des Strebens. —
Das Sclaventhum ist seines Seins Umhüllung.
Erzeugt er viel; — so lebt er nicht vergebens. —
Er schafft dem Staat' ein Häuflein armer Sünder;
Wähnt sich unsterblich: — in den Steuern seiner Kinder.

30. Das ist der Menschheit schnöde Missgestaltung;
Der Menschheit traurige Erniedrigung!
Das ist die vielgepriesene Veraltung: —
Der Selbstsucht alte Selbstverherrlichung!
's ist der Materie vorherrschende Waltung;
Des Geistes Tod — der Seele Fesselung
In der Gemeinheit thierischen Natur:
Anstatt des Lebens: — *Vegetiren* nur. —

31. Das ist der unterdrückten Menschheit Loos;
In Staatenform solch Dasein nur zu fristen,
In *Friedens* Arm und in der *Ruhe* Schoos
Sich fortpflanzend, in *stillem Glück* zu nisten;
Indess das Herz sich jedem Licht verschloss. —
Verbrechen ward's, in Liebe sich zu rüsten,
Der Menschheit Bahn und Ziel nur anzudeuten!
Empörung: — wider die Materie streiten. —

32. Die Liebe ward : — gemeine Sinnlichkeit,
Der Glaube : — Staatsform, Pfaffenpolizei,
Die Freiheit : — Schlaf und Trank zu rechter Zeit, —
Das Tabakrauchen auf der Strasse frei, —
Das Leben : — schläfrige Alltäglichkeit;
Und, dass *Veredlung* auch befördert sei,
Erglänzt ein Preis in aufgeklärtem Staat',
Dem Sclaven, — der das beste Rindvieh hat.

XV.

— 18. *August.*

1.

Was um uns her als *Staat* besteht — ist schlecht.
Die *Kirch* ist überall : ein *Staat im Staat'*;
Im Gegensatz zum heil'gen Menschenrecht,
Theilnehmerin am schnöden Hochverrath'
Der Selbstsucht an dem menschlichen Geschlecht.
Geachtet ist: wer viel gestohlen hat.
Ein Narr ist: wer nur irgend denkt und fühlt —
Vernünftig : wer als Thier im Kothe wühlt.

Auf Erden *Mensch* sein, ist ein harter Fluch;
Wer hier ihn trägt, gehört *à la Canaille.*
Für *Kirch und Staat* gilt ein Empfehlungsspruch :
Je suis Cochon; — donnez-moi de la paille! —

— 18—19. *August. Nachts.*

2.

Was ist der Teufel? — Satanas? — das Böse? —
's ist die Materie nur mit ihren Banden,
Dass sich von ihr der Geist, der freie, löse,
Dass unsre Kraft an ihr nie werd' zu Schanden :

Darin allein besteht die Seelengrösse,
Verkannt, verfolgt hier, wenn sie je vorhanden,
Indem die Tugend ward zur Hypothese —
Und unter ihr das Laster wird verstanden.

— Was ist die Tugend? Magst die *Kirche* fragen,
Die Facultät, die Polizei, den *Staat,*
Einstimmig wird man dir die Antwort sagen.

Verkauf' dich als Spion — zum Mord der Jugend,
Begeh' an Mensch und Menschheit Hochverrath:
Dann gibt dir *Kirch und Staat* das Lob der Tugend.

3.

— Was ist das Wesen aller Pietisten?
Es ist der Kampf der Seele mit dem Staube;
Im Gegensatz' zu *regungslosen Christen,*
In denen todt der Geist, und todt der Glaube.

Es ist das Zeugniss, dass der Mensch hienieden
Ein *Etwas* sucht, das ihn zum Jenseits leite;
Dass Seele und Materie schroff geschieden, —
Dass hier der *Satan* mit dem Fleische streite.

Die Form der *Kirche* führt den Pietismus
Zurück zum Abgrund, den er will vermeiden;
Zum Erdpfuhl des gemeinen Egoismus,
Wo Vorurtheile sich in Andacht kleiden. —

Absond'rung, — Trennung, ist Triumph des Bösen,
Unduldsamkeit ist feiger Selbstsucht Stempel.
Die Liebe will: *Verein'gung aller Wesen!*
Dem Geist' nur öffnet sich der Wahrheit Tempel.

4.

Verdamme nicht den höhern Mysticismus!
Der Geist ist's, am Altare der *Mysterie*;
Der Geist im Forschen, fern dem Egoismus,
Aufstrebend trotz der lähmenden Materie.

Kannst du Geheimniss je, *Mysterie*, läugnen
In deinem Wesen, in des Weltalls Leitung?
Die Seele sucht, den Geist sich anzueignen,
In jenes Worts allheiligster Bedeutung.

Kannst du *Mysterie* läugnend hier verkennen
Im Mondenstrahl — im Wesen des Magnet? — —
Magst du das Forschen: Mysticismus nennen:
Des Geistes Fahn' ist's, die auf Erden weht. —

Verwechsle nicht den Geist mit Form und Schranken,
Mit jenem Unsinn nicht, der Pietisten,
Die Sünden nennen: forschende Gedanken,
Die geistlos sich mit Glaubenseinfalt brüsten.

Sei gern' ein Gräu'l den *sogenannten* Christen,
Ein Spott den rechnenden Materialisten;
Sei gern' ein Abscheu auch den Pietisten.
Ertrag' das Anathem' der Egoisten.

Such' geistig strebend, kühn den Geist zu fassen,
Der in dir lebt, — in dem du lebst und bist;
Ob Priester dich und Pharisäer hassen. —
Wiss', auch die Juden hassten Jesus Christ.

Erkenn' und hass' den Inbegriff der Sünde:
Die *Selbstsucht* ist's, die wuchernde, die feige;
Das ist der Satanas im Menschenkinde,
In welcher Mask' er auch sich thätig zeige!

Erhebe dich als Geist zu geist'ger Klarheit —
Als Mensch in Lieb'; — und deine Lieb' sei That!
Bet' an als Christ, *im Geist und in der Wahrheit* —
Ob auch verfolgt, verflucht von *Kirch und Staat.* —

XVI.

— *am 25. August. Morgens, etc.*

Dona Miseria — Timida.

1. «Du hast wohl neulich andre Brief' erhalten?
Es sieht bei dir nun wieder vornehm aus!
Und deine Stirn' —? fürwahr; weit wen'ger Falten!
Es riecht sogar nach Brod in deinem Haus'!
Du meinst, nun ferner ohne mich zu schalten?
Du wähnst, es sei nun mit uns Beiden aus?
Hast meinen Ring sogar vom *Onkel* wieder! —
Und schreibst wohl nun im Stillen Jubellieder?

2. Ei! ei! und deine Uhr —? ist auch gerettet,
Auf die ein Anglikaner speculirte?
Hast deine Weste wieder schwer umkettet,
Die dich seither am wenigsten genirte. —
Und Tasso's Bild —; Carneol, in Gold gebettet:
Die Busennadel, die ich dir entführte,
Ist wieder da? — Das ist ja ganz charmant.
Und Alles das durch Brief von Schwesterhand?

3. Das ist ja schön! — Ich habe nichts dagegen.
'Wünsch' Glück! — von Herzen! 'nehm' viel Antheil d'ran. —
Wo zarte Schwestern sich zum Werke regen,
Da ist es mit der *Noth* bald abgethan.
Doch wiss', — *die liebe Noth* ist sehr verwegen!
Ich dränge dennoch mich zu dir heran!
Das Bischen Gold da? — das wird bald verschwinden:
Du wirst den *Onkel* schon noch wiederfinden!

4. Ich will's dir nun ganz unverhohlen sagen:
Ich hab' gethan seither was möglich war.
Die Nachrichten, vor etwa vierzehn Tagen,
Die waren halb erdichtet, offenbar!
Ich rieth dort deinem *Freund* sich zu beklagen,
Ich schreckt' ihn durch politische Gefahr;
Es war nicht schwer —; ich kam gar leicht zum Ziele,
Ich hab' ihn eingeschüchtert, wie so Viele!

5. Du weisst, die Polizei der Gegenwart
Bedient sich unsers weiblichen Geschlechts;
Gar manche Phryne, jugendlich und zart,
Ist Dienerin des *absoluten Rechts*. —
An Zahlung wird im Stillen nichts gespart,
Zum Wohlbehagen des verkauften Knechts.
Wir, Weiber der geheimen Polizei,
Befinden uns nicht minder wohl dabei.

6. So ward nun ich besonders auserkoren,
Als Hauptagentin feiler Spionage.
Ich fühle mich für solch' ein Amt geboren,
Denn ich befürcht' am wenigsten Blamage.
Wenn sich ein Häuflein hie und da verschworen,
Nehm' ich den Allerlumpigsten in Gage;
Verfahre schlau mit ihm, und — ohne Lügen:
Ich wusste jeden Lumpen zu besiegen!

7. So gab ich Acht, seit vielen, vielen Jahren,
Wenn's hiess: «der da, das ist ein Patriot! —
Vor dem mag Gott der Herr den Thron bewahren!
Der macht allein die Monarchie schon todt!» —
Ich liess ihm ein'ge Leiden widerfahren;
Ich macht' ihn vor der ganzen Welt zum Spott —
Und schien's, als woll' er mich sogar verachten;
Da liess' ich ihn recht lang' im Kerker schmachten.

8. Bei tausend Andern hatt' ich wen'ger Müh';
Ich zeigte mich nur ganz von Ungefähr
Dem Helden voller Freiheitsympathie —
Ich zauberte nur ihm den Beutel leer;
Lieh' ihm ein Buch verbot'ner Poesie:
Ein Buch von dir — und was dergleichen mehr
Und raunt' ihm dann in's Ohr: «'s ist Hochverrath!!
Nimm dich in Acht vor Sünd' an Kirch' und Staat!!»

9. Und sieh! wer dann nicht Augenblicks erschreckte,
Den denoncirt ich bei der Polizei;
Und wenn denn die nicht sein Gewissen weckte,
Dann macht' ich mit Berechnung mich herbei,
Bis ich mit Dürftigkeit ihn ganz bedeckte.
Dann fragt' er nicht erst, ob's Verbrechen sei,
Zu widerrufen was er einst geschworen?
Er hatte nichts als — seine Ehr' verloren. —

10. Sieh, Freund! — wär' ich nicht wach, die Patrioten
In ganz Europa hätten längst gesiegt;
Sie hätten längst der Willkür Trotz geboten,
Anstatt *der lieben Noth* sich jeder fügt. —
Wenn aber meine Leiden sie bedrohten,
Dann sahn wir, *wo der Haas' im Pfeffer liegt:*
Dann wurde Dieser flau, und Jener lässig,
Und Einer ward dem Andern gar gehässig!

11. Zumal bin ich beauftragt von den Thronen,
Als Hauptagentin für die Emigranten —
Für Euch, ihr Flüchtlinge aus allen Zonen;
Ihr saubern, weltberüchtigten Verbannten!
Für Euch, Verfechter leidender Nationen,
Die wir seither *Republikaner* nannten;
Nur ich allein hab' Euch die Händ' gebunden, —
Wär' ich nicht, — wär' das Königthum verschwunden.

12. Ich aber wusst' Euch überall zu trennen;
Ich war die Feindin jeglicher Verein'gung.
Euch Rast und Ruh' und Mittel zu vergönnen,
Wär' offenbar des grossen Werks Beschleun'gung. —
Ich liess Euch gradenwegs *ins Elend rennen*,
Ersann von Woch' zu Woche neue Pein'gung
Und liess Euch, unter Kummer und Beschwerden,
Euch selbst zur Last und Menschen feindlich werden.

13. Du kennst das Europäische System
Der Polizei; Alt-England nur allein
Verwarf bis jetzt, dass es d'ran Antheil nehm'.
Britannia meidet wenigstens den Schein,
Als sei auch ihr die Spionag' bequem.
Indessen herrscht in London der Verein
Recht wachsam spionirender Gesandten,
Zumal auf Euch gerichtet; — die Verbannten.

14. Ein ganzes Heer der Continentspione
Bewacht Euch emsig dort auf allen Wegen,
Besoldet in verhältnissmäss'gem Lohne;
Anständig fashionable sich zu regen.
In allen Masken und von jedem Throne
Tritt Euch ein schurkischer Agent entgegen;
Zumal mit patriotisch edlen Mienen,
Wenn ich Euch sehr beläst'ge, — gern' zu dienen. —

15. Der Hintertreibung jeglicher Verschwörung
Biet' ich besonders wirksam dort die Hand.
Gar manches Herz denkt wenig an *Empörung*,
Ward's erst in Leiden dort mit mir bekannt. —
Der Geist, beschäftigt mit des Körpers Zehrung,
Erschlafft gar bald dort an der Themse Strand;
Der Britten Thür bleibt gastfeindlich verschlossen. —
Bei mir allein verkehren die Genossen.

16. Du siehst; die Despotie bleibt consequent.
Nach England seid Ihr Alle so verwiesen;
Weil — weil Europa's Polizei mich kennt;
Weil ich bereit bin, Menschen zu begrüssen,
Die sie verbannt vom ganzen Continent.
Gesteh', hab' ich nicht thätig mich bewiesen?
Hab' ich Euch dort nicht — ein Asyl gegeben
Und — Eintritt bei den *Pawnbrokers* daneben?

17. Hab' ich Euch dort nicht herrlich *hoch erhoben* —
In Attics [40] — und in *attisch* reine Sphäre?
Habt Ihr nicht Ursach, Alle, mich zu loben?
Gesteht: *der lieben Noth* gebührt die Ehre,
Dass Ihr vertraut nun seid mit *Babels Toben.*
Bereichert seid Ihr an Erfahrungslehre,
Durch Eure *liebe Noth*, mit jeder Stunde
Ward reicher Euer Herz, an bittrer Wunde!

18. Gesteht: in welchem Land in aller Welt
Habt Ihr das Hungern je zuvor gelernt?
Wo hat's Euch jemals an Tabak gefehlt?
Wo habt Ihr Euch so weit vom Schlaf' entfernt,
Im Arm' der Noth, das Herz von Gift geschwellt,
Des Nachts, ob Gott und Eurem Loos erzürnt?
Wo seid Ihr jemals Philosoph gewesen
Wie dort, im Denken ungestört durch — Essen?

19. «Vier Fälle giebts, in die der Fremde kömmt
In London-Babylon durch längre Zeit:
Er wird: *schlecht*, *dumm*, *verrückt*, als Mensch verstimmt;
Ganz *Menschenfeind* durch Abgeschiedenheit. —
Der Fremde, wenn er irgend Antheil nimmt
Am Wucher: wird er *schlecht*; — dort eingeweiht
In aller *Fashion*[41] Unsinn: wird er *dumm*.
Wo nicht: *verrückt*, — und *menschenfeindlich stumm*.»

20. So schreibt ein Autor, der das Letztre ward
Durch meine Führung dort in ein'gen Jahren.
Für einen Menschen ist das Loos wohl hart.
Jedoch *verrückt*, — ganz offenbar zum Narren
Zu werden; das ist noch weit wen'ger zart; —
Vor *Schlechtigkeit* und *Dummheit* sich bewahren,
In *Business*[42] oder *Fashion* fast unmöglich. —
Doch, Beides ist sehr *practisch*,[43] dort: einträglich.

21. Du siehst wohl, Freund! in jedem dieser Fälle
Ist dort der Emigrant nun ausser'm Spiel'
Der Politik. — Wie dort sein Loos ihn stelle;
Entrückt ist seinem Blick des Strebens Ziel.
Ward er ein lebenslustiger Gesell —
Versank er in sein nagendes Gefühl; —
Gleichviel; unschädlich ist er den Tyrannen,
Und schwer wird's ihm, in Kraft sich zu ermannen.

22. Ich sage *schwer*, nur für den letzten Fall;
Unmöglich wird es in den andern dreien. —
Schlecht oder dumm; — verdorben ist total
Der *Mensch*, — unfähig sich dem Volk zu weihen.
Die Selbstsucht lässt ihm nunmehr keine Wahl;
Sieht er *sein eignes Glück* nur recht gedeihen.
Der Menschenfeind, der nicht die Menschheit hasst,
Ist noch der Einz'ge, der für eine Zukunft passt.

23. Was ist aus deinen Freunden nun geworden
In meinem *theuren* London-Babylon?
Verbannt dahin aus Süden oder Norden,
Sie sind dort ihrem Loose nicht entflohn.
Ihr Leben fasst von diesen vier Accorden
Ganz zuverlässig immer Einen Ton.
In jedem Fall stehn sie von dir geschieden —
Und du willst noch im Wirken nicht ermüden?

24. Du hast nun hieher dich zurückgezogen,
Bereits befallen von Mysanthropie;
Von aller Welt verrathen und betrogen,
Entfremdet aller Menschensympathie, —
Verkannt, gehasst sogar von Demagogen,
Ob *deiner faden Lebenspoesie;*
Verhöhnt als Mensch von Dummen und von Schlechten,
Verfolgt von Drängern und von ihren Knechten.

25. Ich kenn' bereits den edlen Brief von gestern,
Der mehr dich, als der Wechsel d'rin, erfreut.
Du weisst, ich hasse deine lieben Schwestern,
In ihrer zarten Herzensinnigkeit; —
Belächelnd, dass dich deine Feinde lästern,
Seh' ich sie alle drei zur That bereit.
Ich weiss es wohl, was sie dir da geschrieben,
Hat Freudenthränen dir in's Aug' getrieben!

26. Jedoch, du willst mir wohl am End' verhehlen,
Dass du noch andre Brief' empfangen hast?
Was schreiben dir die starken Männerseelen? —
Da liegt der Brief ja, der mir eben passt!
Ich will ihn lesen; dich ein wenig quälen;
Erschein' ich auch als unwillkomm'ner Gast.
Hör' zu! der *Freund*, der dir erst jüngst geschrieben,
Ist nicht einmal sich consequent geblieben:

27.[44] «Mein lieber Freund. — Ich will dich nicht belügen;
Ich lese deine Briefe gar nicht gern,
Und, gradezu gesagt, nie mit Vergnügen;
Weil ich dich immer besser kennen lern'.
Du trotzest, dich der Gegenwart zu fügen,
Und stehst der Welt so ganz entsetzlich fern —
Gestehst uns gar, du wirst seither bedroht
Im Elend dort, mit Wahnsinn oder Tod?

28. So haben wir kein Geld dir senden wollen,
Befürchtend, es sei leider schon zu spät. —
Wir sehn dich wider unsre Freundschaft grollen,
Und wissen nicht, was dir den Kopf verdreht?
Du schreibst uns in so ganz verworren, tollen
Und dunkeln Ausdrücken; — und uns vergeht
Am Ende die Geduld, solch' Zeug zu lesen;
Du schreibst, als seist du schon verrückt gewesen.

29. Nein, guter Freund, du treibst das Ding zu arg.
Du schreibst uns grad', als ob du phantasirtest.
Wenn ich seitdem mein Urtheil dir verbarg,
Geschah's, weil du mich weniger genirtest. —
Du nennest unsre Freundschaft kalt und karg,
Weil du nicht augenblicklich Hülfe spürtest?
Mein Freund, du darfst uns von gar vielen Dingen,
Nur nicht von Wechsel und dergleichen singen!

30. Man lacht dich aus — und du fährst fort zu schreiben,
Mich so zu martern, ist das Freundschaft, das?
Ein jeder hat hier sein Geschäft zu treiben;
Wir schaffen hier auch eben nicht zum Spass. —
Ich muss oft wochenlang von Hause bleiben;
Nicht eben dass ich deine Sach' vergass; — —
Ich red' nicht gern von dir mit den Cousinen. —
Ich konnte dir seither durchaus nicht dienen.

31. Vier Wochen zwar hab' ich schon Geld in Händen,
Mir anvertraut von Einer der Cousinen,
Es eilig dir durch Wechsel zuzusenden;
Als ob das ihnen so gar leicht erschienen! —
An ein Banquier-Haus wollt' ich mich grad' nicht wenden —
Und andre Leute machten fremde Mienen;
Da sollt' ich also, Gott weiss wohin, laufen —
Um einen Wechsel gar für dich zu kaufen?

32. Im Ganzen möcht' ich dich nun endlich bitten,
Von deinem wirren Leben umzukehren.
Du hast genug für Freiheit nun gestritten,
Wie zur Genüge deine Schriften lehren.
Du bist nun weit genug voran geschritten,
Und siehst doch wohl: die Welt will dir nicht hören!
Du siehst, dein Schimpfen gegen Pfaff und König
Nützt dir am wenigsten und Andern wenig.»

33. Wie *schimpfen?* unterbrach die Furie *Noth*
Im Lesen sich, *wann schimpfest* du als Dichter?
Der Brief gereicht dem *Freunde* selbst zum Spott. —
Fürwahr, das ist ein unbestoch'ner Richter!
Doch weiter:
— — «Was dein Leben dir auch bot,
Die Zukunft wird dir wahrlich nimmer lichter,
Bevor du nicht dem Rath der Freundschaft hörst,
Und in dein Vaterland ganz still zurücke kehrst.

34. Du wirst doch hoffentlich nun selber sehen,
Dass du dir keine Lorbern je erringst!
Was hilft es, gegen Wind und Strom zu gehen,
Indem du nur dich selbst zum Opfer bringst?
Drum, Lieber! was geschehn ist, ist geschehen —
Gesteh', dass du zu schroff zu Werke gingst;
Kehr' um, bekümmre dich nicht um die Welt.
Komm' heim, auch dir blüht immer dein Stück Feld!«

35. Erröthend warf die Furie nun den Brief
Bei Seit' und stand durchaus verlegen da.
Ich sah's, sogar die Furie fühlte tief
Die Schmach der Zumuthung, die mir geschah. —
Und wenn ich nicht Papier und Siegel prüf',
Ist mir's, als ob ein Traum nur mich umfah',
Als ob kein *Freund* im theuern Vaterlande
Theilhaftig wäre solchen Briefes Schande.

36. Allein, die Furie las das Schlimmste nicht;
Und ich will keineswegs es hier enthüllen.
Auch gegen Mörder fühl' ich Menschenpflicht — —
Ich will sie gegen diesen *Freund* erfüllen
Und ob mein Herz durchbohrt, vergiftet bricht,
Ich weiss als Mann auch diesen Schmerz zu stillen.
Mag *Freund* auf *Freund* der Lieb' Altar entweihen;
Kann ich's vergessen nicht, — werd' ich's verzeihen. —

37. — *Kehr' heim! — Auch dir blüht immer dein Stück Feld!*
Das Wort versteh' ich nicht. Was soll das heissen?
Es scheint dass es dem *Freund* am Hirne fehlt. —
Will er die Wege des Verraths mir weisen?
Ist nicht ein Preis auf meinen Kopf gestellt?
Kann ausser England ich zwei Meilen reisen,
Dass nicht Gefahr mir droht, Logis zu finden
In Kerkernacht und — in Sibirien zu verschwinden?

38. Zumuthen mög' ein *Freund* mir, was auch immer,
Nur nicht Verrath, Entehrung, Schelmerei;
Zumuthen mög' er mir die Halbheit nimmer. —
Ich bin verlassen, elend, — aber frei! —
Ich schau' herab auf meines Lebens Trümmer
Als Mann, voll Kraft, zum Hohn der Tyrannei;
Den Tod nicht scheuend, noch des Grams Umnachtung —
Mit Selbstbewusstseyn und mit Weltverachtung.

39. Ich hab' entsagt; ich kann fortan entbehren.
Und dass den Furien nicht mein Geist erlag,
Das mag der Telyn dumpfer Klang bewähren,
Die selbst der letzte Sturm mir nicht zerbrach.
Dies Buch soll einst den edlern Enkeln lehren,
Dass ich getrotzt dem schwersten Ungemach.
Wer ich auch sei, der dieses Lied gesungen:
Ich war hier Mensch, und hab' als Mann gerungen.

40. — Und könnt' ein irdisch Paradies mir blühen,
In Schwesterarm, an meiner Väter Heerd,
Würd' ich wie Freyr[45] in Liebe noch erglühen,
Gleich ihm verpfänden irgendwo mein *Schwerdt*,
Geschändet wär' mein zwanzigjähr'ges Mühen:
Ich wäre nicht des nord'schen Blutes werth,
Das mich durchwallt; — nicht werth, dass am Schafot
Mein Name steht: Für Freiheit und für Gott! —

41. Wird so mein Herz durchbohrt durch *Freundes* Dolche?
Die Feinde haben besser mich erkannt. —
Die Fürsten-Füchse und die Pfaffen-Molche
Durchschau'n wohl tiefer, was mein Herz entbrannt.
Weit lieber sind die Feinde mir als solche
Unwürd'ge *Freunde* dort im Vaterland. —
So mög' mein Nam' im Tode denn verhallen,
Und *solchen* Freunden nicht zur Schand erschallen.

42. Verhallen mag des Scalden Nam' im Grabe,
Der hier im Ocean die *Furien* sang,
Wenn meiner Telyn letzte Opfergabe
Nach Island, Schweden und nach Finnland drang.
Doch, was ich hier als Mensch empfunden habe,
Und was des Scalden Geist zum Lied' entschwang,
Was hier als Scandinavier ich gesungen,
Es wird noch blüh'n wenn mich die Gruft umschlungen!

XVII.

— 26. *August. Nachts.*

1.

Gaviota.

1. *Am vierten*[46] war mein Brief dort angekommen? —
   Am vierten flossen dort der Schwestern Zähren,
   Als ich der Möwe Klaggeschrei vernommen? —
   Soll ich denn wirklich *Aberglauben* nähren?
   Ward jenem Reich der Elfen und der Gnomen
   Ein Geist entsandt, das Bündniss zu bewähren,
   Der Seelen, die der Erde Staub hier lähmt? —
   's ist Glaube, dessen sich der Denker schämt. —

2. Ob ich im Denken nicht ganz unerfahren?
   Ob sich mein Geist zum Aberglauben neigt?
   Das mög' dies Furien-Buch Euch offenbaren,
   Das Euch enthüllt mein ganzes Wesen zeigt.
   Wenn dunkel Euch wohl manche Bilder waren —
   Wenn über Manches meine Telyn schweigt:
   Mein Innres hab' ich frei Euch aufgeschlossen;
   Als Mensch den Menschen mich im Lied ergossen. —

3. 's ist Thatsach' aber, — die wir *Zufall* nennen;
   Und einer Möwe Schrei schuf dieses Buch. —
   Könnt Ihr die Möw' von meinen *Furien* trennen?
   Was war's das mich in's Reich des Sanges trug?
   Ihr solltet logisch mir erklären können:
   Wie just mein Geist erwacht' zu solchem Flug,
   Der nun drei Wochen lang ununterbrochen
   Zum Wort gestaltete des Herzens Pochen?

4. Wähnt Ihr mein Schlummer hier sei Schlaf gewesen?
Ich habe keinen Schlaf seither gekannt. —
Allein mein Geist war aus dem Leid' genesen,
Und hatte sich in eig'ner Kraft ermannt. —
Wollt Ihr der Auferstehung Räthsel lösen?
Das Räthsel selbst habt Ihr in Eurer Hand. —
Erklärt mir wie mein Geist seit Monden schlief;
Und wie er auffuhr, als die Möwe rief? —

5. Erklärt es mir, warum ich singen muss,
Nachdem oft Jahre lang mein Lied nicht tönte?
Die Möwe war's, — es war der Furie Kuss,
Die mit Iduna's Gatten mich versöhnte.
Wer aber singt im bittersten Verdruss?
Wer singt, wenn sich das wunde Herz entwöhnte
Der Lieb', des Trostes und der letzten Freuden?
Wer singt, bereits im Gram' dahinzuscheiden?

6. Auf Dornen der verwelkten Lebens-Rose —
Auf Distelkränzen der Vergangenheit,
Den Blick gerichtet auf das hoffnungslose
Gebiet der Zukunft meiner Einsamkeit;
Gebeugt daliegen in *Miseria's* Schoosse,
Umfangen von *Suicidia's* Innigkeit, —
Entstieg mein Geist in's Reich der Poesie —
Als — einsam klagend eine Möwe schrie.

7. Was Ihr nun liest — es ist improvisirt;
Des Sanges Geist ist nicht von mir gewichen.
Kein Reim, kein Versbau hat mich je genirt —
Und wenig nur ist ändernd ausgestrichen.
Nun aber fühl' ich dass mir Ruh gebührt.
Nur eine Mahnung noch sei ausgeglichen;
Noch einmal möcht' ich in die Telyn greifen —
In unbetret'ne Sanges-Welten schweifen.

8 Ob ich's vermag, kann ich so wenig wissen,
Als ich's gewusst Minuten nur bevor
Die Möwe schrie, dass ich hab' singen müssen.
Aus Laune rief ich keinen Ton hervor. —
Vielleicht wird mir die Telyn rasch entrissen?
Und plötzlich fühl' ich's, dass ich sie verlor.
Verschlossen ist mir dann das Reich der Lieder —
Und nimmer *such'* ich dann die Telyn wieder.

2.

Alma.

1. — Weh' dem, dess Geist, in der Materie Banden,
Ein ähnlich Leben wie das meine trägt! —
Dem auf des Denkens Meer die Küsten schwanden,
Indem des Irrthums Brandung ihn umschlägt;
Indess die Blicke Einen Stern hier fanden —
Den nun der Erde Wolkennacht umhegt;
Weh' dem, dem nichts hier blieb, als seiner Ahnung Steuer,
Sein Glaub', sein Schwert und — die zerriss'ne Leier.

2. Weh' dem, der, in der Wüste der Empfindung,
Vergebens sich nach einer Oasis sehnt,
Und sich, zu der Entsagung Ueberwindung,
Ermattet an — ein riesig Standbild lehnt!
Der endlich, zu der Herzensruh' Begründung,
Ein reichgeschmücktes Land zu schauen wähnt,
Das reizend sich in ferner Weite zeigt — —
Und wenn er nah't, — ihm als ein Luftbild weicht! [47]

3. **Weh' aber dem, der keine Oasis mehr**
Auf Erden sucht, in der Empfindung Wüste!
Weh' dem, dess' Herz an aller Sehnsucht leer; —
Der keiner Hoffnung Ziel zu nennen wüsste,
Als : *hier im Staube nicht zu leben mehr!* **—**
Nur wünschend, dass der Tod im Kampf' ihn grüsste,
Im Kampf' für das Palladium, das er trägt,
Und fühlen muss, — dass stets sein Herz noch schlägt!

XVIII.

— 27. *August.*

Anathema.

1. **Wollt Ihr, im Vaterland', mein Leben richten,**
Mit der Materie Maasstab nur mich messen?
In meines Geistes Trachten, Thun und Dichten
Mich messen nach bestimmten Zahlen-Grössen?
Zu niedriger Berechnung mich verpflichten?
Ahnt ihr, welch eine Last mein Loos gewesen?
Ahnt Ihr die Leiden einer einz'gen Stunde —
Den Schmerz in mir, nur Einer Seelenwunde?

2. **Ahnt Ihr des Worts durchbohrende Bedeutung:**
Auf Erden unter Masken — *Mensch* **zu sein?**
In des Gefühls zerstörenden Erweitung,
Aus heil'ger Pflicht der Menschheit sich zu weihn?
Kennt Ihr das Leben hier als Vorbereitung
Des Jenseits — und den Gram als Prüfungs-Stein?
Könnt Ihr ein unselbstsüchtig Wesen fassen,
Das rein sich auflöst in der Menschheit Massen?

3. Habt Ihr versucht der Fordrung zu entsagen,
Mit der Euch täglich die Materie stört?
Habt Ihr aus Menschenliebe Leid getragen,
Euch schroff getrennt von Allem was Euch werth,
Der geistigen Bestimmung nachzujagen,
Weil Ihr, als Mensch, der Menschheit angehört —
Und weil es Frevel ist, in *Glück* zu leben,
Indess im Elend eure Brüder beben?

4. Habt Ihr versucht, Genuss, Besitz und Habe
Dahinzuwerfen auf der Lieb' Altar;
Dem Volk' zu dienen, das am offnen Grabe,
Von Tyrannei bedrängt, umrungen war?
Verhöhnt Ihr mich, dass ich des Lebens Gabe
Geopfert in der Brüder Sühnung-Schaar?
Ich habe nichts gethan als Menschenpflicht.
Ihr richtet mich, — und Ihr versteht mich nicht.

5. Ich habe nichts zu thun vermocht auf Erden,
Das eines Dankes jemals würdig sei. —
Ich hab' gestrebt, vollkomm'ner hier zu werden;
Ward meiner selber mir bewusst; — ward frei.
Getrotzt hab' ich im Kampfe den Beschwerden. —
Und Ihr erhebt nun Euer Lärmgeschrei,
Dass ich, um aller Menschheit Güter willen,
Vergass, — wie Ihr, den Beutel mir zu füllen?

6. Wollt Ihr mich richten nun mit Alltags-Sätzen?
Als ob der Einzelne hier nichts vermöchte?
Wie wollt ein Ganzes Ihr zusammensetzen,
Wenn nicht der Einzelne sich streng verpflichte?
Nur Einzelne befördern und verletzen
Das Ganze, das vereinte Kraft errichte.
Hab' ich gebaut für Gleichheit, Freiheit, Wahrheit; —
Erkennt Euch selbst — in Eurer Selbstsucht Narrheit.

7. Wenn jeder Einzelne vollzogen hätte
Nach Kräften, was als Pflicht ich hier vollzog;
Gebrochen wäre längst der Knechtschaft Kette,
Wohl längst hinweg gewälzt das Sclavenjoch. —
Wer wähnt, dass er allein die Menschheit rette?
Ein Thor nur stellt sich über Andre hoch.
Ein Narr nur glaubt, dass er mit eig'nen Händen
Im Stande sei, der Völker Loos zu wenden!

8. Der Mensch, in seines höhern Strebens Richtung,
Lebt, wirkt und strebt für seine Brüder nur.
Aufopf'rung seiner selbst ward ihm *Verpflichtung*,
Durch ewig heil'ge Bande der Natur. —
Gemeine Selbstsucht ist der Lieb' Vernichtung. —
Das Selbstbewusstsein ist der Liebe Schwur:
Wer sich als Mensch erkannt — muss auch die Menschheit lieben;
Und Tugend ist: aus Liebe Pflichten üben. —

XIX.

— 28. *August. Morgens.*

Quarantaine.

1. So bin ich in der That heut' vierzig Jahr'?
Ein wicht'ger Tag, — verhängnissvolles Alter!
Ich kann's nicht glauben; dennoch ist es wahr.
Soll ich nun danken unserm Welterhalter? — —
Dass er mein *Leben* schützet in Gefahr?
Geheimnissvoll und unverkennbar wallt er
Einher, mich leitend auf so dunkeln Wegen,
Von Jahr zu Jahr — dem lichtern Ziel entgegen. —

2. Wohl ewig fremd ist meinem Wesen *Lüge;*
Und so gesteh' ich's dass ich ungern lebe.
Dies Buch enthüllt das Sehnen zur Genüge,
Dass eine andre Hülle mich umgäbe!
Dass andre Form mein geistig Wesen trüge!
Dass die Materie mich nicht mehr umklebe!
Dass ich auf irgend einem andern Stern
Der Pflichterfüllung leb', im Dienst des Herrn!

3. Das ist mein still' Gebet. Ich bet' es heute
Noch inniger, inbrünstiger als je. —
Die Furien wurden meiner Tag' Geleite,
Ich zittre nicht, was immer auch gescheh'.
Jedoch, *dass nichts geschieht* in leerer Weite
Der Gegenwart, das eben thut mir weh!
Die Menschheit schläft der Knechtschaft Todesschlummer.
Und wer da wacht — wacht nur in Gram und Kummer.

4. Aus dem befleckten Buch der Gegenwart
Ward ausgelöscht durch Blut längst : die Idee. —
Der Geist, das inn're Leben liegt erstarrt,
Herabgeschmettert von des Geistes Höh'.
Die Selbstsucht waltet, mit Verrath gepaart,
Verhindernd dass die Menschheit auferstch'.
— 's ist eine Zeit, wie keine war auf Erden;
Sie muss durchlebt, — sie muss durchlitten werden.

5. Heut' vierzig Jahr gelebt! — Ein dumpfes Wort!
Und doch empfind' ich wie vor zwanzig Jahren;
Die Blüthe des Gefühls ist nicht verdorrt
In mir, und meine Geisteskräfte waren
Nie stärker. — Meine Telyn tönt noch fort,
Trotz aller Noth, trotz jeglichen Gefahren.
Hat heut' mein Körper vierzig Jahr' erreicht :
Mein Geist weiss nicht, dass ihm die Zeit entfleucht.

6. *Iduna's* Apfel ward den nord'schen Göttern
Der ew'gen Jugend Mittel; — Poesie.
So konnte *Thor* mit seinem Hammer wettern,
Freyr lieben, — *Frigga's* Zähr' der Elegie
Um *Oddr* rinnen; — so *Gefiona* den Verräthern
Der Unschuld trotzen; *Lorna's* Sympathie
Der Lieb' auf Erden ungehindert blühn;
So *Tyr* zur Schlacht, — *Odin* zum Gastmahl zieh'n. —

7. *Iduna's* goldner Apfel: Poesie,
Ward mir verliehn; mein Geist hält ihn umschlossen.
Es ist der Seelenkräfte Harmonie,
Die durch mein ganzes Leben sich ergossen.
Verläugnet hab' ich diese Kräfte nie;
Des Apfels Wirkung hab' ich wohl genossen.
Was kümmert mich der Jahre rascher Flug?
Wenn er den Geist nur nicht darniederschlug!

8. Mein Geist hat mit Materie nichts gemein;
Und somit nichts gemein mit Raum und Zeit. —
Begriff des Alterns ist dem Geist nur Schein.
Ist nicht des Geistes Wesen: Ewigkeit?
Statt Raum ist die Unendlichkeit ja sein;
Die *ew'ge Jugend ist:* Unsterblichkeit. —
Gestalt und Form, die Hülle — mag zerfallen:
Mein Geist wird frei von Welt zu Welten wallen.

9. Ob vierzig Jahr'? — Was kümmern mich die Tage,
Wenn nur mein Geist sich unverändert fühlt?
Wenn ich das Heiligthum im Busen trage?
Wenn rastlos, unermattet, ungestillt,
Ich einem lichtern Ziel entgegen jage?
Wenn nicht die Zeit des Herzens Gluth gekühlt?
Ein Schwächling seufzt, dass ihm die Jahre fliehn;
Ein kräft'ger Geist ist noch am Grabe kühn!

10. Ob vierzig Jahr'? — Was kümmern mich die Stunden,
Wenn ich mir selbst getreu blieb immerdar?
Wenn ich in mir den Haltpunkt nur gefunden;
Wenn nur mein Geist sich in sich selber klar;
Wenn ich des Geistes Kraft nur stets empfunden,
Von Halbheit niemals, nie befangen war;
Wenn ich zur That bereit bin, heut' wie je?
Es komme was da komm', geschehe was gescheh'!

11. Ob vierzig Jahr? — Wenn nur durch Seelennahrung
Die Lieb' zur Menschheit wird in mir genährt!
Wenn nur nach Jahren schmachvoller Erfahrung
Sich Eine Stund' in Liebesglanz verklärt!
Wenn der verwandten Seelen Offenbarung
Minuten nur des Trostes mir bescheert!
Wenn ich in andern Wesen das nur finde,
Woran ich glaub' und was ich laut verkünde!

12. Ob vierzig Jahr'? — Wenn nur mein Herz empfindet,
Dass ich nicht ganz vergebens hier gelebt!
Dass ich der Wahrheit heilig Wort verkündet,
Dass ich für Gleichheit, Freiheit hier gestrebt!
Dass noch mein Lied der Menschheit Kränze windet,
Das einst des Jünglings glüh'ndes Herz durchbebt!
Wenn ich erkenn' nur in der Brust der Jugend
Die Lieb' zur Freiheit und den Drang zur Tugend!

13. Und diese Lieb' hab' ich in allen Landen —
Den Drang in jeglicher Nation erkannt;
Wenn auch die Völker sich nicht selbst verstanden.
Die Jugend jedes Volks sah' ich entbrannt
Für Freiheit, trotzend aller Knechtschaft Banden.
Ich sah' sie, jenem Geist der Zeit verwandt,
Der, ob er auch gefangen liegt in Ketten,
Ersteh'n wird einst, die Völker zu erretten!

14. Und dies Bewusstsein ist das Angebinde,
Das festliche Geschenk, das unsre Zeit
Mir darbringt, ihrem vielgehassten Kinde!
Des Glaubens und der Hoffnung Freudigkeit!
Dass ich in aller Jugend wiederfinde
Den Geist der Freiheit, dem ich mich geweiht;
Dass das, wofür ich kräftig hier gelebt,
In Jugendbrust sich zu entfalten strebt!

15. Sind um mich her auch Männer abgewichen, —
Hat tiefer Schmerz mein Innres oft betrübt:
Der Schmerz ist leicht in Wonnen ausgeglichen.
Ich weiss dass es noch kräft'ge Jugend gibt,
In der die Gluth der Freiheit nicht verblichen,
Die Gott und Vaterland und Freiheit liebt!
Beweis' hab' ich aus Süden und aus Norden:
Unmöglich blieb's, der Freiheit Geist zu morden!

16. Wohlan denn nun! noch ein Decennium weiter!
Die Monarchie liegt krank am Knochenfrass'.
Der Zukunft Horizont wird klar und heiter;
Die Willkür zapft bereits am letzten Fass:
Vor Krieg erschrecken jetzt sogar die Streiter
Der Tyrannei. — *Fried'! — Fried'! ohn' Unterlass!*
Fried'! — Fried! um jeden Preis! rief Casimir,
Dass nicht der Krieg den Wucher ruinir'. —

17. Die Uhr der Zeit auf *Fried'* zurückzustellen,
Als sie so donnernd: *Kampf für Freiheit!* schlug, —
Das war das Werk berechnender Gesellen,
Zumal des Judas, der den Beutel trug. —
Jedoch, die Zukunft mag ein Urtheil fällen,
Ob nicht am Ende solchen Friedens Fluch
Weit besser war, als in des Kampfes Hitze
Dergleichen Schach'rer an der Völker Spitze.

18. Schon zwei Epochen sah' ins Grab ich sinken;
Den Geist der Freiheit zweimal schon verrathen. —
Wird mir zum drittenmal das Schwert noch blinken?
Ich seh' die *Götterdämmernng* der Staaten; —
Die Monarchie an ihrer Krücke hinken. —
Seh' ich die Aernte nicht so blut'ger Saaten:
Was kümmert's mich, ob Jahr auf Jahr entfliegt —
Wenn meine Hand nur treu am Schwerte liegt!

19. Ob vierzig Jahr? — Ich kann das Schwert noch führen.
Mein Körper trotzt: so trotz' denn auch mein Geist!
Mag Dolch auf Dolch mein wundes Herz berühren, —
Wenn nur mein Geist noch ungefesselt kreist!
Ob vierzig Jahr? — Wer wollt' den Muth verlieren,
Wenn auch Verrath der Brüder Band zerreisst?
Die Telyn blieb mir noch; — mir blieb mein Schwert!
Die Lieb' zur Menschheit blüht noch unversehrt!

XX.

— 28. *August. Abends.*

Scandinavia! Scandinavia!

Scandinavia! Vaterland der Finnen!
Sei gegrüsst in deiner Völker Kraft!
Hoch auf deiner Felsen Adler-Zinnen
Thront der Heldengeist — noch unerschlafft!

Scandinavia! Vaterland der Schweden!
Sei gegrüsst in deiner Zukunft Glanz!
Wirst die Willkür fremder Macht befehden; —
Unverwelkt ist deines Ruhmes Kranz!

Scandinavia! der Normannen Wonne!
Sei gegrüsst in deiner alten Pracht!
Nordlichtschein umstrahlt die Bürgerkrone! —
Freiheitsgluth durchstrahlt die Winternacht!

Scandinavia! Stolz der Islands Söhne!
Schlummern konnte wohl der Scalden Geist:
Aber sterben konnte nicht das Schöne, —
Das die Zukunft einst dem Grab' entreisst!

Scandinavia! Vaterland der Dänen!
Deine Runen-Schrift wird einst enthüllt:
Schrift des Herzens, dessen Freiheits-Sehnen
Nur Verein'gung deiner Stämme stillt. —

Scandinavia! Freude der Nordfriesen!
Wirst erstehn in Volkes-Herrlichkeit!
Hat doch einzeln jeder Stamm bewiesen
Muth und Kraft dem heil'gen Kampf geweiht!

Scandinavia! Klang der reinsten Klänge,
Freya's Hauch, der durch die Telyn streift!
Wonniger Accord der Volksgesänge: —
Töne, wenn zur Frucht die Blüthe reift!

* * *

(Besondere Melodie.)

Scandinavia! Lösung aller Freien,
Wenn der Sturm der Telyn Saiten rührt!
Wirst im Schwerterklang die Herzen weihen,
Die dein heil'ger Laut zum Siege führt!

Deine Söhne werden stolz dich hören, —
Deine Töchter liebend dich verstehn,
Wenn du wirst die Deinen laut beschwören, —
Wenn dereinst die Völker-Fahnen wehn!

Greise werden ihre Enkel lehren :
Scandinavia schlief und ist erwacht!
Und der Enkel Herz wird Liebe nähren —
Lieb' zum Vaterland' : des Volkes Macht.

Heimisch wird der Scalden Geist dort wallen.
Scandinavia! wird als Schlachtgesang
Aus dem Herzen Scandinaviens schallen,
Unter Schwertgeklirr und Sensenklang!

Kinder werden *Scandinavia!* singen;
Lieder, die der Scalden Geist hier schuf —
Wenn dem Vater sie die Waffen bringen,
Der sich rüstet auf der Freiheit Ruf.

Scandinavia! wird ermahnend klingen
An der Völker Auferstehungstag.
Männer singen's, wenn das Schwert sie schwingen,
Jungfrau'n singen's dem Geliebten nach!

Scandinavia! wird mit Blut geschrieben;
Scandinavia! dröhnt der Mörder Schlund. —
Würdig ist's ein Vaterland zu lieben,
Also mächtig in der Völker Bund! —

Scandinavia! ruft dein Sohn dort scheidend,
Dessen Tod die Freiheit dir erwirbt, —
Blutend sich an deinem Glanze weidend;
Jubelt *Scandinavia!* noch — und stirbt.

* * *
* * *
* *

Zweite Fackel.

Alma-Vida.

My slumber, if J slumber, are not sleep, etc.

BYRON. *(Manfred.)*

XXI.

— 28—29. *August. Nachts.*

1.

Gieb Schlaf mir! Schlaf! — geheimnissvolle Macht!
Was hilft es mir, dass ich die Augenlieder schliesse,
Indess mein Geist, mein Herz, — die Seele wacht,
Verhindernd, dass ich Ruh' und Schlaf geniesse?
Ach! dass ich nie gefühlt und nie gedacht — — !
Dass der Gedanke nicht, als geist'ger Riese,
In mir ein rastlos Leben angefacht —
Zu mächtig, dass ich je ihn von mir stiesse!

Mein Auge schliesst sich nur, hineinzuschauen
In meines Innern bodenlose Tiefe,
Fortsinnend ob des Lebens Hieroglyphe —
An des Gedankens Tempel fortzubauen,
Dess' Grundstein das Geheimniss meiner Seele. —
Gieb Schlaf mir, dass der Schlummer mich nicht quäle!

2.

Gieb Schlaf mir! oder gieb mir ferner Kraft
Des Ausdrucks, gieb das Wort mir! — gieb mir Lieder!
Gieb Form dem Geist, der ewig in mir schafft!
Erstarke der Begeist'rung licht' Gefieder!
Entreiss' die Seele dieses Körpers Haft;
Dem Staube gieb die willenlosen Glieder:
Dass nicht gestört mein Leben hier erschlafft!
Erstick' im Tode der Empfindung Hyder!

Wo nicht? gieb Schlaf mir! — gieb mir *Seelen*-Träume! —
Ach, unterbrich das martervolle Sein
Der Sinnwelt hier! — erschliess' die lichten Räume
Des Seelen-Daseins mir auf kurze Stunden!
Verscheuch' die Furien! Gott! — lass mich allein!
Gieb Schlaf mir: — Balsam meinen Seelenwunden!

XXII.

— 29. *August. Abends.*

1.

Ach! dass ich nie gedacht und nie gefühlt!
Dass ich gerechnet hätte nur, — gezählet;
Dass ich gescheit *ein bess'res Loos erwählet;* —
Im Kothe der Materie nur gewühlt!

Wie leicht wär' die Bestimmung dann erzielt!
Hätt' ich mit Unsinn Vorurtheil vermählet,
Nur um Procente täglich mich gequälet, —
Des Herzens Gluth in Sinnlichkeit gekühlt:

Wär ich gemein nur unter den Gemeinen, —
Mein höchstes Ziel nur : thierisch zu geniessen, —
Dann würd' der Schlaf auch meine Augen schliessen. —.

Nun aber muss ich — Fremdling hier erscheinen;
Des Tag's nur heimisch hier im Reich' des Kummers;
Des Nachts ein Fremdling gar im Arm des Schlummers!

2.

Dürft' ich auf ein'ge Stunden nur nicht denken, —
Dürft ich nicht fühlen nur auf ein'ge Stunden!
Liess sich mein Geist gleich einem Rosse lenken:
Von Zeit zu Zeit hätt' ich ihn angebunden.

Liess' meine Seele sich in Schlaf versenken, —
Und wär' im Traum' ihr Wesen nur verschwunden:
Die Nacht würd' mir, gleich Andern Labung schenken,
Der Schlummer wär' dann Balsam meinen Wunden.

Nun aber ist mein Schlummer — Furien-Leben,
Fortsetzung nur des Denkens, der Empfindung,
Des Geistes Aufschwung und erhöhtes Streben.

Was Andern Schlaf — ist mir ein geistig Schaffen.
Der Körperwelt gewöhnliche Verschwindung
Lässt weder Seel' noch Geist in mir erschlaffen.

3.

— Und solch' ein Sein sollt' ich zu schildern wagen,
Für ein Gebiet, wo Klang und Ton verschwindet?
Sollt' ich der Lieder Wort zusammentragen,
Das Bilder nur im Reich der Sinne findet?

Entwickeln sollt' ich, was seit frühern Tagen
Die Seel' in mir dem Erdenstaub' entwindet?
Das Buch des Geistes ward mir aufgeschlagen;
Das *Buch der Seel'* ward in mir selbst begründet.

Dass ich's nicht singen kann, wie ich's ersehne[48],
Dass mir, trotz meines innern Anschau'ns Klarheit,
Die Seelensprache fehlt im Reich' der Töne:
Das ist es, was des Lebens Bürd' erschweret.
Erkenntnissreich und licht durchflammt von Wahrheit,
Empfind' ich tief auch — was das Herz mir wehret. —

4.

Und fänd' ich Wort': ich würde dennoch schweigen
Von dem was ich *erlitten* und *erlebte*. —
Mit Furien-Fackeln sollt' ich niedersteigen
In jene Schattenwelt, die mich durchbebte?

Enthüllt sollt' ich geliebte Leichen zeigen —
Der Mörder Dolch', an dem das Blut noch klebte,
Des Mord's, der weder Richter fand noch Zeugen, —
Der Willkür, die des Todes Grau'n umschwebte? —

Mein *Buch der Seel'* ist auch mein Buch der Tage.
Was d'rin steht — braucht die Neugier nicht zu wissen.
Es ist genug — dass ich mein Leben trage.

Dem Menschen möcht' ich wohl mein Herz ergiessen;
Die Menschen aber haben's Band zerrissen,
Dass mich umschlang. — Mein Herz muss sich verschliessen.

XXIII.

— 29—30. *August. Nachts.*

Das aber will ich freudig Euch enthüllen :
Ein Sein giebt's ausser dieser Erdenwelt,
Aus dem die Ströme der Erkenntniss quillen,
Die spärlich hier den Geist im Staub' erhellt.

Ein Sein giebt's, schroff vom ird'schen Sein getrennet,
In welchem unsre Seel', der Hülle fern,
Als Seel' empfindet und als Seel' erkennet,
Und sich unheimlich fühlt auf diesem Stern. —

Dort ist das Schau'n, was der Gedank' hienieden; —
Erkenntniss, was auf Erden Vorgefühl.
Dort ist die Seel' durch keinen Raum geschieden.
Von ihres Anschau'ns noch so fernem Ziel.

Der sechste Sinn, die Nervenflüssigkeit, —
Magnetisch' Fluidum, — ist der Seel' Organ;
Das Wesen der Substanz : Ausdehnbarkeit,
Und *strahlenförmig* bricht es sich die Bahn.

Des Menschen *Blick* ist unsichtbarer Strahl,
Begegnung unser's Blicks : der Seele Grüssen.
Die Seel' in uns'rer Hüll' ist überall
Wo Nerven *Lebensfluidum* umschliessen.

* *
*

Catheder-Weisen lehren hochgelahrt:
«Das Nerven-Fluidum selbst sei unsre Seele;
Und sie verflieg' am End' der Lebensfahrt,
Wie Spiritus, dem's an Behälter fehle.» —

Verworren ist der Weisen feile Lehre
Von Nervenschwäch' und Seelen-Kränklichkeit:
Als ob ein Wesen schwach und kränklich wäre
Auf höh'rer Stufe der Vollkommenheit. —

Ausbildung und Entwicklung unsrer Seele
Bedingt des Nervenlebens Reizbarkeit;
Dass ihrer Kraft nicht die Bewegung fehle
Dass sie beherrsch' der Hülle Nichtigkeit.

Die Seel', als unsers Wesens Haupt-Begründung,
Ermattet, wenn Materie sie besiegt;
Entfaltet sich zu glühender Empfindung,
Indem ihr die Materie unterliegt.

Was Kränklichkeit genannt wird, ist oft Kraft
Der Seel' vorherrschend in der Staubeshülle.
Ob sterbend unser Körper auch erschlafft:
Am Grabe noch bleibt frei und stark der Wille.

In schweren, irdischen Naturen schwindet
Die Seel', gelähmt in ihrer Wirkung, schwach;
Die Fülle der Materie überwindet
Die Seele, der's an Regsamkeit gebrach.

Vernachlässigt und in sich eingeschrumpfet
Erscheint sie, matt und unempfänglich, träge; —
Der sechste Sinn ist gänzlich abgestumpfet,
Zu sehr umhüllt, als dass er je sich rege.

Die Erd-Natur erdrückt das Seelenleben;
Der armen Seele wird es bitter schwer,
Aus der Materie Mass' emporzustreben, —
Und bald versucht sie solchen Flug nicht mehr.

Der Seel' Entwicklung hindert unsre Hülle,
Als materielle Masse sich zu dehnen:
So finden wir des Seelenlebens Fülle
Gar oft in zarter Form des sinnlich Schönen.

Vorherrschend ist das rein're Seelenleben
Im weiblichen, veredelten Geschlecht;
Es ist die Psych' in ihrem Aufwärtsstreben,
Behauptend ihres heil'gen Daseins Recht.

Was ist es das des Menschen Aug' umschwebt?
Was macht des Blickes Ausdruck *seelenvoll?*
Das *Fluidum* ist's, das uns als Strahl durchbebt.
Die Sprache schweigt, wenn sie's bezeichnen soll. —

Und wie der Blick der Seel' Organ im Staube,
Ist *Schau'n* und *Anschau'n* in der höhern Welt
Das Mittel, das als Ahnung und als Glaube
Die Seel' erhebt, die Brust des Menschen schwellt. —

* *
*

Des Auges Blick ist Strahl des *Seelenlichts*,
Das wir nur sehn, wenn unser Aug' nicht sieht; —
Ein Strahl der *Clairvoyance*, — des *Seel-Gesichts*,
Der unsichtbar hier Seel' und Seel' durchglüht.

Der Blickstrahl ist die Kraft der *Attraction.*
Wer ward durch *Blick'* nicht auch *zurückgestossen?*
Ward nicht durch einen einz'gen Blick oft schon
Des Menschen Innerstes uns aufgeschlossen? —

An Macht des Ausdrucks übersteigt der Blick
Des Wortes Ton, — der Töne Harmonie;
Ein Blickstrahl fesselt uns, und stösst zurück;
Der Blick ist das Organ der Sympathie.

Wodurch? — wodurch ist denn der Blick so mächtig?
Es ist der Seel' strahlförmige Bewegung;
Erscheint sie als *verwandt* uns, — als *verdächtig:*
Ihr Strahl bewirkt in uns Empfindung, — Regung.

Der *Clairvoyance* erscheint der Strahl als Licht,
Dem Aug' entströmend und den Fingerspitzen;
Des Menschen irdisch Aug' erblickt es nicht;
Erfahrung aber mag die Wahrheit stützen. —

Die *Weltseel'* lebt in Pflanze, Thier und Stein; —
Den Tiger lähmt des Blickes Strahl der Schlangen;
Hält nicht des Jägers starrer Blick allein
Das arme Vöglein auf dem Baum befangen?

Der Maure kennt des Menschen *bösen Blick,*
Der auf den Reiner'n wirkt wie Dolch und Gift;
Des Mauren Weib, an ihrer Wieg' erschrickt,
Wenn solch ein *böser Blick* den Säugling trifft. —

— — —
— —

XXIV.

— 13. *September. Abends.*

Von allem Wissen, dess' der Mensch sich brüstet,
Steht hier die Heilkund' auf gar nied'rer Stufe.
Der Heilung Pfuscher haben mehr verwüstet,
In ihres *Brodfach's* kläglichem Berufe,
Als Pestilenz und Sturm, als Flamm' und Schwert:
In dem die Wissenschaft die Seele läugnet,
Den Organismus des Cadavers lehrt,
Des Menschen *Wesen* aber nicht bezeichnet.

Wann war im Tempel Aesculaps die Rede,
Dass eine *Seel'* im Menschen existirt?
Auf den Cadaver nur beschränkt sich jede
Belehrung, die den Schüler irre führt. —

Dem Arzt' erscheint der Mensch Materie-Masse,
Das *Seelenleben* bleibt ihm ein Phantom.
Ob er scalpirend auch die Nerven fasse,
Die Seel' ist: *ein verfliegendes Atom.* — —

Bestandtheile des Bluts weiss er zu nennen.
Wozu das Eisen aber dient im Blut',
Das scheint die Wissenschaft noch nicht zu kennen.
's ist wirklich Eisen da — und damit gut. —

Aus höherm Born des Wissens möcht' ich lehren,
Bestärkt im geist'gen Anschau'n der Natur.
Wer psychisch mir verwandt' ist, der mag hören,
Und weiter schreiten auf der Forschung Spur.

XXV.

— 13—14. *September.* *Nachts.*

Wozu das Eisen hängend am Magnet? —
Damit die Kraft stets in Bewegung bleibe,
Die ohn' Bewegung nicht als Kraft besteht,
Die durch des Eisens *Gegensatz* sich treibe,
Bewegt in ihres Wesens Urbedingung.
Denn Gegensatz verlangt die Kraftanstrengung.
Fehlt Gegensatz : erfolgt der Kraft Verringung, —
Der Kraft Absterben, in der Form Einengung. —

Das *Eisen*, Gegensatz magnet'scher Kraft
Im Menschenblut, vertritt des Eisens Stelle,
Das am Magnet der Kraft Bewegung schafft;
Denn Geist und Kraft entspringt aus Einer Quelle.

Des Eisens viel im Blut : — viel Sinnlichkeit;
Viel Nervenfluidum : viel Seelenleben.
Auf dieses Satzes Unumstösslichkeit
Mag des Systems Gebäude sich erheben.

* *
*

Blut-Eisen, — *Nervenleben*: Gegensätze. —
Ohn' Eisen in uns, nicht magnet'sche Kraft.
's ist Irrthum, dass das Eisen sie *verletze*;
Es gleicht dem Schwamm nur, der sie *in sich rafft*. —

Das Eisen an sich selbst ist nicht magnetisch,
Am wenigsten von allen Erdendingen.
Das Eisen sucht empfänglich, sympathetisch,
Das, was ihm fehlt, rasch in sich zu verschlingen.

Hier liegt der Attraction und Repulsion
Geheimniss! — das Geheimniss der Bewegung;
Der Wissenschaft, der läugnenden, zum Hohn,
So feil bereits mit klügelnder Auslegung.

* *
*

Der Mensch trägt Stoff in sich aus allen Reichen
Der irdischen Natur; des Menschen Wesen
Ist einer Welt im Kleinen zu vergleichen;
Des *Lebens* Räthsel aber schwer zu lösen.

Der Geist des Lebens, der das Ganze ziert,
Ist fern und fremd dem Erd-Materialismus.
Der hohlen Weisheit kaltes Läugnen führt
In's fäulnissreiche Grab des Scepticismus.

* *
*

— Wär unser Menschen-Blut ohn' alles Eisen,
Erstorben läg' dann die magnet'sche Kraft.
Wohl schwer ist's, widerstreitend nachzuweisen,
Ob Eisen nicht des Blut's Bewegung schafft? —

Bewegung der Materie geht in *Kreisen;* —
Die geistige Bewegung ist *der Strahl.*
Wer will den Schleier vom Geheimniss reissen,
Der Sternwelt Zeugen sonder Maass und Zahl?

Kreisförmig : die Bewegung aller Welten.
Des Blutes Umlauf gleicht der Erdenbahn;
Im Gegensatz zum in sich selbst erhellten
Lichtstrahl, durch den sich Seel' und Seele nah'n. —

* *
*

Wie ohn' Bewegung nirgends *Leben* wäre,
Und wie *Bewegung* Gegensatz bedingt :
So steht genüber der magnet'schen Sphäre :
Das Eisen, das die Kraft in Umschwung bringt.

Die Thier-Natur in uns umschliesst das Blut;
Das Nervenfluidum umfasst die Seele.
Das innre Leben gleicht der Ebb' und Flut,
Durch Attraction zum Licht, ob matt, ob helle.

Der Urbegriff *Bewegung* fasset : Leben,
Kampf, Widerstand, Vervollkommnung, Zerstörung.
Wo nicht Bewegung, — kein fortschreitend Streben.
Natur und Menschheit bieten die Belehrung. —

Auf *Gegensatz* und auf *Bewegung* ruht
Das *Seel-System*, dem wir Betrachtung zollen. —
Das Nervenfluidum in uns und das Blut
Ist Gegensatz, zur tiefgeheimnissvollen
Bewegung, die wir *Seelenleben* nennen;
Die Basis unsrer zwiefachen Natur,
Die wir begabt, vervollkomm'net erkennen,
Hervorragend vor aller Creatur.

In jedem Thier ist Seel'; ob sie der Weise
Verwerfend, hochmüthig *Instinct* nur heisst.
Das Thier zeigt oft in seinem stillen Gleise
Mehr Seel' als mancher Mensch; — und manches Thier
zeigt Geist. [49]

* *
*

Millionen Menschen stehn tief unterm Thier :
Maschinen der Fortpflanzung, der Verdauung.
In tausend Fällen unterdrückt — — das Bier
Des Geistes Aufschwung und der Seel' Erbauung. [50]

Es giebt ein Volk, bekannt durch Egoismus;
Es trinkt viel Bier und hasset Geisteskraft.
In diesem Volk' blieb fremd der Magnetismus:
Das Eisen überwiegt; — die Seele liegt erschlafft.

Anschwellung unsers Bluts stört offenbar
Die Geistesthätigkeit, das Seelenleben.
— — —
— —
Warum *die Schlang'* Hygäens Sinnbild war? —
Der Blick ist Strahl. — Wer wagt's den Schleier aufzu-
heben? —

XXVI.

— 13—14. *September. Nachts.*

So wie die Geistes-Zahl erkannt als *Drei*,
Ist *Vier* die deutungsvolle Zahl der Erde,
Die Zahl der Elemente und der Winde,
Der Tageszeiten und der Jahreszeiten,
Die Zahl der Temp'ramente, der Gestaltung
Des Innern unterm Einfluss der Natur.
— — —
— —

* *
*

Wollt Ihr der Zahlen Deutung weiter führen? —
Gar hoher Sinn liegt oft in kind'schem Spiel! —
— — —
Die *Zahl*, an sich, ist Gegensatz des *Worts.*
Das *Wort*: des Geistes Form. Die *Zahl*: Materie-Maasstab;

Nur geistig, wenn das Wort damit verbunden;
Gemein in niedrig wuchernder Berechnung,
Als Instrument des Erz-Materialismus,
Worin die Menschheit um uns her versank. —
— — — — —

Das ist der Zahlen Sinn und geist'ge Deutung:
Die *Eins:* die Zahl der ew'gen Gottheit Einheit.
Die *Zwei:* des Menschen zwiefache Natur.
Die *Fünf:* die Zahl der Drei und Zwei vereint;
Der Geist als Mensch in dieser Sinnwelt Schranken,
Die Seele leidend in der Staubeshülle; —
Die Zahl der Strahlen lichten Fluidums,
Des Griechen tiefbedeutungsvolles *Penta.* —
Der Grieche bebt, hört er dies Wort als Fluch,
Die Finger ausgestreckt auf ihn gerichtet. —

Die *Sechs:* des höhern Sinnes dunkle Zahl,
Die Zwei, des Menschen zwiefache Natur,
Erhoben durch die Drei der Geisteskraft. —
— — —
Die *Sieben* ist des Unheils wirre Zahl,
Die geist'ge Drei durch Vier hier überwältigt,
Des Geistes Unterjochung durch Materie, —
Des Bösen Sieg, Triumpf der Erd-Natur. —
Die *Acht* — profan durchaus, die Erdnatur verdoppelt.
Die *Neun:* das deutungsvolle *Dreimal Drei*,
Die Drei des Geistes zur Potenz erhoben,
Bekannt als weitverbreitetes Symbol. —
Die *Zehn* ist: Eins und ein ovaler Kreis.
Der Kreis Symbol: *Ohn' Anfang und ohn' Ende.*
Die Gottheit ist's und die Unendlichkeit; —
Beschränkter Maasstab aller Himmelsweiten,
Ausdehnbar zu Myriaden der Milliarden,
Symbol der ew'gen Unermesslichkeit. —

* * *

Des Menschen zwiefach irdische Natur
Berührt die *Clairvoyance* des Magnetismus,
Als feuer-, wasser-, luft- und erdmagnetisch.[51]
Die Elemente sind's, als Temp'ramente,
Des Menschen Wesenheit; die Temp'ratur
Des Seelenlebens in der Staubeshülle.

Die wasser- und die erdmagnetischen
Naturen sind der Wirkung unempfänglich
Magnet'scher Kraft; in ihrem Wesen siegte
Die Erdenschwere lähmender Materie;
Die Seel' erlag: *Thierleben* ward das Seyn,
In dieses Worts betrübender Bedeutung! —
Denn auch manch' Thier ist feu'r- und luftmagnetisch,
Und mancher Baum bewährt magnet'sche Kraft. —
— Die Wirkung dieser beiden Erdnaturen
Auf feu'r- und luftmagnetische Geschöpfe,
Ist *Repulsion,* — die sich in tausend Fällen
Der Weltberührung um uns her bewährt.
Es ist der Widerwill': *Antipathie,*
Die unwillkürlich gegen den sich regt,
Den wir, wie's heisst, *durchaus nicht ausstehn können,*
Ohn' uns der Ursach' klar bewusst zu seyn. —

Was Manchem dunkel ist, ward mir wohl klar,
Durch Forschung der verschied'nen Wesenheit,
Durch Anschau'n, Studium, Prüfung und Erfahrung
Im seltsamen Gebiet der *Repulsion,*
Gelichtet durch der *Attraction Bewährung,*
Der feu'r- und luft-magnetischen Naturen:
Der *Sympathie* des tiefen Seelenlebens.

Den Schlüssel des Geheimniss' fand ich nur
Im Reich' der Psyche. — Was die Traumwelt mir
Der *Clairvoyance* enthüllt, ich sucht's im Leben,
Und fand Bestät'gung immer, überall. —

Oft *auf den ersten Blick war mir vertraut*
Der Mensch, den nimmer ich zuvor gesehn;
Und es ergab sich *was* die Seelen einte. —
Zurückgestossen fühlt' ich mich von Menschen —
Und zog mich nicht zurück, die Repulsion
Zu prüfen, — und mit tiefer Seelenwunde
Erkannt' ich dann, dass ich mich nicht getäuscht. —

* *
*

Die *Repulsion*, — als Krampf und Convulsion,
Ergiebt sich bei Annäh'rung jener Wesen
Zum Menschen im magnet'schen Schlaf begriffen;
So wie, im Gegentheil, die feu'r- und luft-
Magnetischen Naturen mehr und minder
Wohlthätig wirken auf den Schlafenden,
(Das heisst, auf den magnetisch Wachenden),
Jemehr die Psych', im leichtern Element'
Der Erdnatur, der Licht-Bewegung fähig. —
Erleichtert ist der innige *Rapport*
Der Luft- und Feuer-Wesen unter sich,
Durch Füll' und Ausdehnung des Fluidums,
Nach ewigem Gesetz der Attraction.

Magnetischer Rapport und Lieb' ist Eins,
In dieses Worts allheiligsten Bedeutung;
Und beider Wesenheit ist Attraction. —
Materie, als des Geistes Gegensatz,
Verhält zur Liebe sich — wie Blut zur Psyche.
Die Lieb' entfaltet sich im Widerstand
Der lähmenden Materie; wie die Psyche
An Kraft gewinnt im Kampfe mit dem Blut'
Der thierischen Natur Symbol im Menschen.
— — —
— —

*
* *

— Geist, Kraft und Licht und Lieb' und Macht ist Eins;
Verschied'ne Strahlen, Einem Born entflossen.
Das Leben: Ueberwindung der Materie
(Des Geistes Form) durch Kampf im Gegensatz.
Bewegung: Die Bedingung alles Seyns;
Und so der Tod: *der Genius des Lebens,*
Des Fortschritts, der Veredlung, — der Vollendung.

XXVII.

1. Es giebt ein Reich, — ich hab' das Reich betreten, —
Wo unumschränkt die Psyche nur regiert:
Der Tempel ist's, in dem die Seelen beten,
Durch geist'ge Macht dem Erdenstaub' entführt.
Dort glänzt die Majestät der Majestäten,
Die Gottheit, deren Lichtstrahl uns berührt,
Als Strahl der Clairvoyance, — als Seelenlicht.
Ich kenn' das Reich, — doch Worte kenn' ich nicht.

2. Jedoch ich hab ein neu'res Werk geschrieben,
So klar ich es vermocht', aus jener Sphäre.
Es ist bis heut' noch Maculatur geblieben,[52]
Dem Fatum, das mich hart bedrängt, zur Ehre.
So war ich denn aus jenem Reich' vertrieben,
Gelähmt im Ausdruck meiner Seelenlehre;
Es ist die Zeit anjetzt — der Eisenbahnen!
Und thöricht wär's, — an Seelenkraft zu mahnen.

3. **Der Scherz wird Ernst. — *Der Wahnsinn hat Methode.*[53]**
Gar mächtig spreitz't sich der Materialismus.
Sind nicht die Eisenbahnen *à la mode?*
Wie speculirt nicht jetzt der Egoismus!
Der Menschheit Seele starrt im eis'gen Tode.
Gepflegt wird Mysticismus, Pietismus, —
Als Kränklichkeit, im Dienst' der Tyrannei,
Als hochprivilegirte Frömmelei.

4. **Wem also sollt' ich meine Kraft nun weih'n,**
Bewegt und waltend in der Seele Sphären?
Als Sänger würd' ich längst entmuthigt sein,
Vermöcht' ich nicht, des Glaubens Trost zu nähren,
Dass einst in einer Zukunft werd' gedeih'n,
Was wir, verfolgt, als Menschenthum verehren;
Dass sich der Geist den Fesseln wird entreissen,
Vielfach beschränkt, umfangen jetzt — durch *Eisen.*

5. **Von Eisenbahnen und von Kerkerketten**
Umfangen, liegt gelähmt *der Geist der Zeit*,
Gezwungen in Materie sich zu betten, —
Des Egoismus Glanz und Herrlichkeit. —
Nur Kampf wird des Jahrhunderts Geist erretten;
Durch Kampf und Blut nur wird er einst befreit!
Durch Blut: — Das *Eisen* wird im *Blut* einst fliessen:
Der Geist bricht nur sich Bahn — durch Blutvergiessen.

6, **Wer's läugnen will, der frag' die Welt-Annalen.**
Durch blut'gen Kampf brach stets der Geist sich Bahn.
Wir sehn den Geist der Zeiten Nacht durchstrahlen,
Ob Eisen auch und Kerker ihn umfah'n! —
Erzwung'ner *Stillstand* schuf die Marterqualen
Der Opfer in der Zeiten Ocean.
Durch geist'gen Stillstand wird kein Volk auf Erden
Befreit, selbstständig, ausgebildet werden.

7. Und *Stillstand!* — *Friede!* lautet der Befehl,
Das Machtgebot selbstsüchtiger Despoten.
Bewegung aber fordert Geist und Seel';
Fried'? — Fried' herrscht nicht einmal im Reich' der Todten!
Wer dieses läugnen will, geh' hin und zähl'
Die Würmer, die des *ew'gen Friedens* spotten
Am faulenden Cadaver des Tyrannen, —
Indess die Seelen sich zu neuem Kampf ermannen.

8. In mächt'ger Kampfbewegung wird erwachen
Der *Geist*, den die Materie jetzt verhöhnt;
Am Blut, — am *Eisen* wird er stark sich machen;
Das Eisen ist's, am *Schwert*, das ihn versöhnt
Mit aller Menschheit. — Wenn die Donner krachen
Aus Eisenrohr, — dann wird die Kerkerketten
Der Geist zerreissen — und die Menschheit retten! —

XXVIII.

— 14—15. *September. Nachts.*

Ist zwiefach das Gesetz nun der Bewegung:
Als *Kreislauf* in dem Umschwung der Materie,
Strahlförmig im Gebiet des Lichts, — des Geistes;
Und zeigt sich Attraction und Repulsion
Als Grund-Bedingung jeglicher Bewegung:
Wer läugnet, wer verneint, dass nicht in dieser
Zwiefachen Weltbewegung das Geheimniss
Des lichtdurchstrahlten Universums liege;
Dass *Strahl* und *Kreis* nicht etwa, gar begreiflich,
Die Mittel sind der Welten-Attraction? —

Dass, wenn's nur Eine (Kreis-) Bewegung gäbe,
Kein Erdball sich im Raum erhalten könnte,
Der nun nach ewigen Gesetzen kreiset,
Getragen durch des Lichtes Attraction,
Das strahlenförmig jeden Kreis durchschiesset? —
— — — —
— —

— Erscheint die *Einheit aller Kraft* uns klar,
Des Geistes, der als *Einheit* wohl erkannt ist:
So ist die Kraft des irdischen Magnets
Dieselbe Kraft, die Seel' und Seele bindet;
Und Beider Grundbedingung: Attraction.
— — —

— Die Nacht ist das Gebiet des Seelenlebens; —
Dem Tag' ist die Materie zugethan,
Erläutert durch *tellurisches System*. —
Gen Mitternacht zeigt deutend der Magnet,
Dem Pol' des Seelenlebens zugewendet.
Ob störend auch die Sonn' am Himmel steht,
Und Licht und Leben der Materie sendet.
Was ist das Sonnenlicht in jenem All
Der Sternwelt, — im Verhältniss zu der Kraft
Gesammtheit, der Myriaden Sternen-Sonnen?
Ein Funken nur im Ocean des Lichts,
Hinlänglich, dass sich eine Blum' erschliesse; — —
Ein leuchtendes Johanniswürmlein ist
Die Sonn' im All der Sonnen. —
Der Magnet
Umschliesst der Urkraft Theil, der tausendfach,
Millionenfältig ihn mit andern Sternen,
Mit andern Sonnen in Verbindung stellte;
Und die geheimnissvoll in jene Richtung deutet,
Der Mitternacht, — der Nacht, in deren Schoos
Der Geist erwacht, die Seele sich erweitet,
Die sich des Tags — im Sonnenlicht verschloss. —
— — —

— Hält nicht ein Strahl vielleicht, und noch ein Strahl
Den Erdball durch die Kraft der Attraction,
Im angedeuteten *Gesetz des Strahls*,
Dem mächtigen Organ der *Welten-Seele?* —
Beruht nicht deutlich das *Gesetz der Schwere*
Auf Attraction? — Und kann ein Körper fallen,
Wenn eines ew'gen Urlichts gleiche Strahlen
Ihn an sich ziehn, Kraft geist'ger Attraction? — —
— Lässt irgend Kraft sich denken ohne Geist?
Lässt sich Bewegung denken ohne Leben?
Dieselbe Kraft, die Sclavenketten reisst,
Lässt unsern Erdball unter Sternen schweben.
Ein Universum ohne Seel' und Geist
Bleibt undenkbar wohl immer, — wie *das Nichts*.
Was über uns als Welt-Materie kreist,
Wär nimmer, ohne Strahl des ew'gen Lichts.
— — —
—

* *
*

Wer möchte mit Materialisten streiten
Um eines Geistes *Nichtvorhanden-Seyn?* —
Ungern befass' ich mich mit Kleinigkeiten;
Und der Materie Helden sind gar klein.
Welch' eine Kraft ist es durch die sie denken?
Wenn anders ihr System von *Denken* zeugt;
Muss nicht das Denken auf den Geist sie lenken,
Von dem ihr läugnend Klügeln vornehm schweigt? —
Welch eine Kraft ist es durch die sie reden?
Hat die Materie an sich selber Kraft? —
Wer möchte wohl den Unsinn je befehden,
Der in sich selber schon sich Lügen straft?

XXIX.

— 16. *September. Abends.*

— Wär *Nervenflüssigkeit der Seele Wesen*,
So könnten Körperleiden sie zerstören.
Die Seel' kann nicht erkranken, noch genesen,
So viel wir auch von *Seelenkrankheit* hören.

Die Seele leidet, — leidet durch Empfindung,
Durch Widerspruch zum irdisch äussern Sein.
Sie soll in des Gemeinen Ueberwindung,
Vielfach gestört, sich der Veredlung weih'n.

Dies wird ihr schwer; — das ist der Leiden Quelle.
Ob auch die Hüll' erkranket und erschlafft;
Die Seel' bleibt Seel' — ihr Element bleibt helle;
Nur wo *kein* Kampf, erhebt sich keine Kraft. —

Ward früh' die Seel' zur Kraft-Entwicklung rege,
So fördern äussre Leiden die Entfaltung.
Ob Jahre lang die Hüll' darniederläge: —
Die Seele schafft in ihrer höhern Waltung.

Soll' ich an mir ein zeugend Beispiel nennen
Der Körperleiden und der Seel' Bestrebung?
Jedoch, mein ei'gnes Wesen möcht' ich trennen
Von diesen Klängen geistiger Erhebung.

Nur soviel: In den ersten vierzehn Jahren
Kannt' ich Gesundheit nicht dem Namen nach.
Schmerz, Leid und Gram und herber Kummer waren
Als Reisgefährten meiner Jugend wach.

Gelähmt stand ich am Sarge meiner Lieben;[54]
Auf räthselhafte Weis' ward ich geheilt. — — —
Verarmt, aus früherm Wohlstand schnöd' vertrieben,
Ward kaum die nöth'ge Bildung mir ertheilt.

Allein in mir erhob sich stark die Seele,
Durch Widerstand noch um so mehr erweitert:
Beweis, dass schwerer Kampf die Kraft nur stähle.
An mir ist Blutsturz, Gram, Lähmung und Pest gescheitert.[55]

Wär' Nervenfluidum unsrer Seele *Wesen*,
Es würde leiden, wenn die Nerven leiden;
Der Tod vermöcht' es endlich aufzulösen;
Und mit dem Leben würd' das Dasein scheiden.

XXX.

Das Sonnenlicht ist *materielles Licht*,
Und wirkt zerstörend auf das Seelenleben,
Das in der Pflanze dann die Knospe bricht,
Als Blüthe, trotzend, sich emporzuheben. — —

Die Mohnblum' wendet sich der Sonne zu
Und spricht: »Du willst mich tödten, und ich lebe!
Du hassest mich, weil ich dem Menschen Ruh,
Weil ich ihm Schlaf, — weil ich ihm Träume gebe!«

— Ach könnt' ich einen Traum der Tulpe träumen,
Die, wenn die Sonne sinkt, den Kelch verschliesst!
Wer weiss ob sie, in ihres Daseins Keimen,
Nicht Ahnung künft'ger Menschwerdung geniesst? —

Kennst du das Blatt, das sich zusammenzieht,
Wenn leise nur dein Finger es berührt?[56]
Die Pflanz' in der so reiches Leben blüht, —
Wer weiss, ob sie nicht Freud' und Kummer spürt?

Wie schnell verschliesst das Muschelthier sein Schloss,
Wenn du's berührst! — Es ahn't ein nah' Verderben.
Das Leben, dessen Leid' die Perl' entfloss[57] — —
Vielleicht wird es dereinst ein Dichter erben! —

Kennst du der Schlange Zauberglockenton,[58]
Der Liebe Sehnen — wenn die Sonne schwand?
Und wovon zeugt der Selbstmord des Scorpion'
Wenn aus dem Gluthenkreis' er keinen Ausweg fand?[59]

Träumt lebhaft nicht in tiefem Schlaf' der Hund?
Sein äuss'res Leben ruh't, — sein innres nicht.
Er jammert, seufzt, — als wär' sein Herz so wund!
Ist nicht vielleicht sein Traum ein rührendes Gedicht?[60]

Ach, könnt' ich einen Traum der Aloe einst träumen,
Die nächtig, — Einmal nur in hundert Jahren blüht!
Es muss ein reicher Kelch der Wonne schäumen
In so geheimnissvoll verschlossenem Gemüth! —

XXXI.

— 16—17. *September. Nachts.*

1.

— Die Seel' ist unsichtbar, und die Substanz
Des Nervenfluidums ist nur *ihr Organ!* —
Magnetisch sehn wir es als Licht und Glanz,
Dem Erdlicht fremd, das unsre Hüll' umfah'n.

Das *Bindungsmittel* nur ist die Substanz,
Der lichten Seel' und ihrer Staubeshülle.
Der Erde hellstes Licht verschwindet ganz,
Als Dämm'rung, vor des innern Lichtes Fülle.

Das Element der Seel' ist jenes Licht.
Das Schau'n geschieht in namenloser Schnelle;
Denn Zeit und Raum beschränkt die Seele nicht;[64]
Ihr Flug ist *Nu* — und ihre Bahn ist helle.

Der *Traum* ist Leben in der Seelenwelt.
Die Seele kennt nicht Schlaf, noch Ruh', noch Rast;
Bewegung ist ihr Sein, von Licht umhellt;
Sie schafft, ob unsre Hüll' der Schlummer fasst.

* *

*

Das *Element des Traums* ist zweierlei:
Ein Traum durch Nervendruck ist ohn' Bedeutung;
Im wahren *Traum* ist unsre Seele frei
Vom Erdenstaub' in ihres Lichts Erweitung.

Des *Traums* sind wir uns selten nur bewusst,
Wenn nicht ein ungewöhnlich Seelenleben
Sich gross entfaltete in unsrer Brust;
Alsdann wird unser Traum *bewusstes Streben*
Der Seel'; die Traumwelt — unser höh'res Sein,
Wohin, bedrängt, die Seele gern sich flüchtet. —
Das Element des wahren Traums ist rein
Von äusserm Einfluss, — in sich selbst gelichtet.

2.

Die wahre Traumwelt schliesst sich uns im Nu,
Beim Rücktritt in das äussre Sinnen-Leben. — —
Gar starke Seelenkraft gehört dazu,
Das Wachsein mit der Traumwelt zu verweben.

Wir finden Menschen, so die Kraft verliehn,
Den Traum, ob unterbrochen, fortzuträumen,
Des Bildes sich bewusst, das dort erschien,
Auf's neu' zu leben in denselben Räumen.

Die Bilder der Art sind bedeutungsvoll;
Die Seele trotzt den Banden der Materie;
Der Geisteswelt lichtklarer Born erquoll
Dem Anschau'n, nah' den Hallen der Mysterie. —

Weh' aber dem, der also psychisch lebt,
Dem solcher Traum: *Fortsetzung der Gedanken!*
Die Seel' ist's, die sich loszuwinden strebt,
Gewaltsam, aus der Erdnacht engen Schranken.

Wie Vollblut oft wohl Schlagfluss mit sich bringt,
Kann auch des Seelenlebens Ueberfülle
Bewirken dass die Nervenkette springt — —
Und in Zerrüttuug bebt die Staubeshülle. —

Jedoch, ob fern' auch ähnlicher Gefahr,
Ist hier der *sechste Sinn* kein Glück auf Erden! —
Der Seele Thätigkeit kann offenbar
Hienieden nimmermehr befriedigt werden. — —.

Der also regen Seel' ward öd' und fremd
Die Erdenwelt mit allen Sinnen-Freuden,
Die nur sich lähmend ihr entgegenstemmt;
Und was ihr feindlich ist, sucht sie zu meiden. —

Ihr ward die Welt des Sonnenlichts verhasst,
In der die Erdnatur ihr Leben findet;
Erst wenn des Tag's so widrig' Licht erblasst,
Und wenn in Nacht die Sinnenwelt verschwindet,

Fühlt sich die Seel' durch Attraction erfasst
Der Geisteswelt, in der ihr Sein begründet;
Im Mondenstrahl und unter'm Sternenglanz
Trägt sie des Daseins Immortellenkranz. — —

3.

Gedenke nicht des Traums, der dich umfangen,
Wenn's schwer dir wird, ihn klar zurückzurufen.
Ist *wie ein Traum* das Bild erlöscht, zergangen:
Flieh' rasch hinweg von jenes Tempels Stufen!

Versuche nicht, der Seele tief'res Sein
Mit dieser Erde Trugwelt zu verbinden.
Rück' nichts an dem geheimnissvollen Stein
Der Traumgruft, jenes Chaos zu ergründen!

Nichts schwindet leichter, flücht'ger als ein Traum —
Und nichts wird leichter hier uns zu vergessen.
Denn eine Kluft trennt beider Dasein Raum,
Den, wie das Weltall, keine Zahlen messen. —

Verlass den Traum, wenn dich der Traum verlässt,
Wenn nicht ein Bild etwa dich hier begleitet,
Ein Wesen, dass dich an sein Herz gepresst,
Und das in Liebe dir die Brust erweitet.

Verlass den Traum, — wenn sich sein Tempel schliesst.
Was dann noch, unwillkürlich, dich umwaltet,
Ist eine Blüthe, die dem Keim entspriesst,
Aus dem dein innres Leben sich entfaltet. —

War dir's nicht schon in ird'scher Wirklichkeit,
Als säh'st du, was du je zuvor gesehn? —
Erinn'rung wird dir Unbegreiflichkeit
Der Dinge, die leibhaftig vor dir stehn. —

Mir ist, als war ich schon im Traum' einst hier!
Wer durfte nicht sich dieses Wort schon sagen?
Freund! wenn du schläfst, lebt deine Seel' in dir,
Auf Schwingen der Unendlichkeit getragen!

Du fliegst im Traum — und fliegst auf Erden nicht. —
Vielleicht wirst auf dem Syrius einst du fliegen! —
Dein Sein ist ein dramatisches Gedicht: —
Der *Tod* wird Scen' und Scen' zusammenfügen. —

4.

Was ihr gewöhnlich *Traum* und *Traumwelt* nennt,
Ist nur des Zufalls ganz beschränkte Sphäre,
In der die Seel' sich nicht vom Staube trennt.
Bedeutung solcher Träume wär' Chimäre.

Bedeutungslos ist was die Seele schaut,
Wenn schwere Körperlast ihr Leben störet.
Indem der Körper thierisch nur verdaut,
Ist *Wiederkäu'n* auch was die Seele nähret. —

Die Seele träumt auch dann; — denn ohne Traum
Kein Schlaf, — kein Seelenleben ohn' Bewegung.
Verschlossen aber bleibt der geist'ge Raum
Dem innern Anschau'n, durch gemeine Regung.

So kennt die wahre Traumwelt nimmer der,
Der sich zur Ruh' begibt mit vollem Magen.
Das thier'sche Leben drückt die Seele schwer,
Und keinen Flug vermag sie frei zu wagen.

Der Schlaf und Schlummer wird Verdauungsfieber;
Der Traum entsteht im Reich der Sinnlichkeit;
Das Schau'n *des sechsten Sinn's* ward trüb und trüber;
Das Traumbild wird Grimassen-Nichtigkeit.

* *
*

— So scheidet sich das Leben, Nacht und Tag,
Der Psychischen und der Materialisten.
In jenen ist die Seele thätig wach: —
In diesen starrt sie in der Sinnwelt Wüsten.

In jenen lebt der *Mensch*, — lebt auch im Traum,
Im Reich' der Anschauung und der Gedanken.
In diesen lebt das Thier, — und regt sich kaum
Als Seel', in der Gemeinheit engen Schranken.

Geschieden ist des Daseins Element:
Des *Menschen* — (unsrer Seel' in Staubeshülle),
Und jenes *Thiers*, das nicht vom Staub' sich trennt
Durch Selbstbewusstsein, Regsamkeit und Wille.

Der Wille, des Bewusstseins Regsamkeit,
Ist unsers höhern Seelendaseins Stempel;
Der Traumwelt ewige Unendlichkeit:
Der geist'gen Anschauung durchstrahlter Tempel.

Auf dieses lichten Tempels Altar flammt
Das Urlicht der Erkenntniss: die Idee.
Des Menschen Wissen, Ahnen, Glauben stammt
Aus einer Traumwelt überird'schen Höh'.

Ein Schlüssel ward uns zu des Tempels Pforte;
Es ist das Anschau'n in magnet'scher Sphäre.
Und fänd' ich ferner auch des Sanges Worte,
Wo fänd' ich Anklang solcher Seelen-Lehre? —

XXXII.

—. —.

1.

— «Es liebt die Welt das Strahlende zu schwärzen
Und das Erhab'ne in den Staub zu ziehn.»[62]
Das Heiligthum im tiefverschloss'nen Herzen
Bewacht geheimnissvoll ein Seraphim. —

Es hasst die Macht der Willkür und der Lüge
Den Geist des Lichts, wo immer er sich zeigt;
Auf dass die Psych' im Staub' hier unterliege. —
Verwüstet — ist das Herz, dem Sclaventhum geneigt.

Als *Trug und Täuschung* läugnen Lügenpriester
Des Geistes Kraft, im Sold' des Despotismus.
Gestrichen aus dem Facultäts-Register
Ist Seelenlehr' im Geist des Magnetismus,

Der Willkür Fluch, — der Willkür Furcht beweist
Noch um so mehr, was sie zu läugnen sucht. —
Als Gräu'l geächtet ward des Menschen Geist,
Und auch des Menschen Seele — sei verflucht. —

2.

Wer schaute nicht zum Firmament empor,
Und sehnte sich, auf einen Stern zu reisen,
Den unser Wunsch als Lieblingsstern erkor,
Herabschimmernd aus Myriaden Kreisen?

Ich möchte sein, wo meine Brüder sind!
War meines wunden Herzens erst' Verlangen.
Die Brüder todt; — und ich, ein leidend Kind,
Sah sehnsuchtsvoll die goldnen Sternen prangen.

Des Nordens Himmelszelt zur Winternacht — —
Wer's nie geschaut, vermag sich's nicht zu mahlen.
Im dunkeln Blau der Sternmilliarden Pracht:
Ein Meer des Lichts — und eine Welt der Strahlen.

So war mein erst' Erwachen Ahnung hier,
Vertrautheit mit der Sternwelt höhern Räumen;
Und die von Gram bedrängte Seel' in mir
Begann gar früh' zu denken und zu träumen.

Mit *tollen Fragen* überhäuft' ich dann
Voll Forschungsdrang, nach Knabenart, den Lehrer;
Er störte nicht den Geist auf freier Bahn, —
Und manche Antwort ward ihm schwer und schwerer.

— Wer sehnte je sich auf dem Mond zu sein?
Obwohl der Mond die Seel' im Staub' erkräftigt,
Und uns so wohl wird hier im Mondenschein? —
Die Frag' hat mich als Knab' gar oft beschäftigt.

Wir sehnen nach dem Mond' uns nicht zurück; —
Zurück? — Sind wir schon einmal dort gewesen?
Vervollkommnung ist unser Seelenglück;
Und Stufenfolg' herrscht in den Weltengrössen.

«Es ist der Erde Mittelmässigkeit,
(Verhältniss zu den übrigen Planeten)
Die Ursach' ird'scher Unvollkommenheit.»
Wir werden höh're Stufen einst betreten.

Wer hier als Mensch nach höher'm Ziele strebt,
Wird jenseits auch durch Attraction erhoben,
Der Lieb', die uns von Welt zu Welten hebt;
Bewegung, — ew'ger Fortschritt herrscht dort oben.

In unsrer Seele liegt der Zukunft Loos:
Wer hier nicht kämpft, — wird dort auch schwerlich siegen.
Wer hier dem Strahl des Lichts sein Herz verschloss,
Wird dort wohl — der Gerechtigkeit sich fügen.

Wer hier den Geist verhöhnt, den stärkt er nicht;
Dem wird der Tod ein schauriges Erwachen!
Wer nicht gelebt der höher'n Menschenpflicht,
Dem werden — des Gerichtes Donner krachen.

Wer hier den Geist der Wahrheit unterdrückt,
Als Helfershelfer, oder als Tyrann,
Gedanken mordet und Gefühl' erstickt:
Die Menschheit klagt ihn als Verräther an. —

Was ist denn wohl die *Sünd' am heil'gen Geist*,
Durch Unsinn seit Jahrhunderten besprochen?
Der Sclave, der als Mensch die Ketten reisst,
Der weiss auch — wo *die Sünder* sich verkrochen.

Wer hier *am heil'gen Geist sich frech versündigt*,
Im Dienst' der Lüg' als Herrscher oder Knecht,
Dem ward statt Leben — ew'ger Tod verkündigt:
Der Lohn des Hochverraths am menschlichen Geschlecht.

Wer so Verrath durch That und Wort begangen —
Und ob er Diadem und Krone trug,
Dess' Seele wird, von Kerkernacht umfangen,
Erbeben — vor *des heil'gen Geistes* Fluch!

XXXIII.

— 17—18. *September. Nachts.*

— Es ward nichts Heil'ges auf der Welt erkannt
Dass die Gemeinheit nicht es profanirte.
Aus unsrer Zeit ist *die Idee* verbannt,
Die sonst Jahrhundert' lang die Herrschaft führte.

Idee nenn' ich : *die Crystallisation*
Der Anschauung, — den Lichtpunkt der Gedanken. —
Jahrhunderte war sie : die Religion,
Der Geist des Glaubens, trotz der Kirche Schranken.

Die *Kirche* blieb ; — der Geist des Glaubens schwand.
Es blieb *die Form*, — erstickt ward *die Idee*,
Vernichtet durch der *Kirche* Trug und Tand, —
Herabgerissen von der Geisteshöh'.

Die Kirch' befass' sich nicht mit ird'schen Dingen!
So heisst es. Was treibt *denn* die Pfaffenwelt?
Der *Christenheit* die Steuern abzudringen,
Scheint als Beruf ihr nur anheimgestellt. —

Was ward die Kirch'? — Gemeine Polizei;
Ihr Katechismus : Speis- und Tanz-Mandate;
Ihr Zweck : Gewinn durch niedre Prellerei —
Millionen-Frass des mächt'gen *Staats im Staate.*

Seelsorger nennen sich die feisten Herr'n,
Gemästet, thierisch, durch der Kirche Pfründe,
Im Fleische lebend — und dem Geiste fern,
Vertraut mit *dieser Welt* und — ihrer Sünde.

Es ist der Kirche schnöde Tyrannei,
Die seit Jahrhunderten die Menschheit drücket.
Von welcher Art des Geistes Aufschwung sei, —
Es wird durch Pfaffenthum im Keim ersticket.

Verlohnt es sich der Müh' in unsern Tagen,
Mit der Beschränktheit Priestern noch zu streiten?
Was *Seelenleben* sei, noch erst zu fragen,
Wo *Seelsorger* — der Seele Tod bereiten?

Verlohnts, das Evangelium aufzuschlagen,
Das Wort im Geist der Wahrheit auszulegen;
Wo feiste Pfaffen die Gemeinden plagen
Mit ihrer Dummheit wohlbezahltem Segen?

Ein Pfaff muss Dummkopf oder Schurke sein:
Ein Dummkopf, wenn er den Betrug nicht merkt;
Ein Schurk', absichtlich sich der Lüg' zu weih'n,
Die nur das Volk im Unsinn noch bestärkt. —

* *
*

Gefährlich, freilich! war das Christenthum
Dem blut'gen Thron der herrschenden Tyrannen.
Es ward verfolgt, — erlag im Marterthum, —
Und es versucht seitdem, sich zu ermannen.

Ausrottung war unmöglich: es war klug,
Statt Christenthum ein Pfaffenthum zu gründen,
Mit dem die Tyrannei die Völker schlug,
Die Lüge pred'gend aus Kanonenschlünden.

Das Pfaffenthum in der Gewalt'gen Hand,
Hat seit Jahrhunderten mehr Blut vergossen,
Als unter Nero floss im Römerland. — —
— Mehr Kerker hatten jetzt den Geist umschlossen.

Das Menschenthum wie damals — also jetzt,
Wird ewig schändlich in den Staub getreten;
Auf fünfzig blutbefleckten Thronen sitzt
Ein Henker nun, — für den die Pfaffen beten. —

XXXIV.

Was war die Kraft durch welche Jesus heilte,
Die von ihm gieng, als ihn ein Weib berührte?[63]
Die dort des Fürstendieners Sohn ereilte,[64]
Die Scheintodte zurück in's Leben führte?

Was war die Kraft die Lazarus erweckte,
Der Wittwe Sohn,[65], Jaïri's Töchterlein?
Ob des Geheimniss' Schleier sie bedeckte:
Dem *sechsten Sinn* wird sie kein Wunder sein.

Es giebt nur Einen Geist, nur Eine Kraft,
Nur Einen Urborn, nur Ein ewig Licht;
In welcher Form der Geist auch wirkt und schafft:
Der Geist ist's, der die Erdennacht durchbricht. —

Des Weltall's Urgeist ist nicht zweierlei.
Was heisst: *im Geist und in der Wahrheit beten?*
Ob Jesus eines *Menschen Sohn* auch sei:
In ihm ist Gott als Geist hier aufgetreten.

Was ist *der Glaub' an's Evangelium?*
Vergebens werdet ihr die *Kirche* fragen.
Sie will den Menschen seelenlos und dumm:
Er sei nur *Christ,* — um Steuern abzutragen.

Was Jesu *Reich des lichten Jenseits* war?
Der Glaube nur kann den Begriff erfassen,
Des Menschen, dessen Seelenleben klar
Sich aufschwang, trotzend der Materie Massen. —

Zeigt mir *das Testament* als Widerspruch
Zu dem, was ich als *Glauben* angedeutet;
Und meine Seele treff' des Himmels Fluch,
Dass sie der Pfaffen Satzung widerstreitet. —

XXXV.

— Was Andern *Glauben* ist, ward mir Erfahrung;
Ich hab' Beweise der allheil'gen Kraft.
Die Wirklichkeit ward mir zur Offenbarung
Des Geistes, der allmächtig wirkt und schafft.

Vermöcht Ihr etwa *Thatsach'* umzustossen,
Wie zehnfach sie mein Innerstes bewahrt?
Ist Euer Herz hier todt — und Euer Sinn verschlossen,
Hab' ich bereits zu viel Euch offenbart. —

* *
*

Was ich *erlebt* — hab' ich Euch nicht enthüllet;
Von dem, was ich erkannt, sang ich seither.
Allein des Wortes Drang blieb ungestillet;
Suicidia wirft den Dolch mir in die Quer'.

Miseria grinzt, zerknickt die Feder mir:
«Was schreibst du noch? für wen? für welche Zeit? —
Die besten Manuscripte stiehlt man dir
Durch priv'legirte Niederträchtigkeit.

»Die Frucht so vieler hundert bittrer Nächte,
Sie gieng verloren, — ward durch List geraubt;
Zu Tod verurtheilt, hast du keine Rechte;
Der Henker holt dein Werk; — er will dein Haupt. —

«Mit Wollust raubt man dir die Manuscripte,
An denen Jahre lang dein Geist gebaut.
Schau', wie sie lächeln, dass es dich betrübte! —
Wem hattest du dein Eigenthum vertraut?

«Ganz zuverläss'gen Leuten, Freunden, Brüdern
Und Patrioten! — Freilich! Das ist klar!
Soll Raub und Diebstahl dir erst jetzt zergliedern,
Dass Halbheit deiner Zeit Verderben war?

«Schreib' Briefe, — kaum wird man dir Antwort bieten:
««Wir sandten Ihre Koffer dem und dem.
Wie! sollen wir gar Ihre Koffer hüten?»»
— Nicht wahr, die Art zu stehlen ist bequem?

»Was schreibst du noch zu Trotze dem Bedrängniss?
Wem willst du dieses Werk nun anvertrau'n?
Du gehst vielleicht ins neunzehnte Gefängniss,
Um dort an einem neuen Werk' zu bau'n?

«Hör' auf! und lass dich länger nicht verhöhnen;
Schreib' nicht mehr Fidibus für Diplomaten.
Du musst, wie sie, an Schweigen dich gewöhnen.
Schweig'! sei gescheidt! lass dir durch Furien rathen!»

Dritte Fackel.

Misterio.

Et la patrie me fut montrée.
DE LA MENNAIS.

XXXVI.

— *4. October.*
(Mond in der Erdnæhe.)

Ob ich Monde hier verlebte,
Eine Möwe sah ich nur,
Deren Schrei mich tief durchbebte
Im Geheimniss der Natur.

Jene Möwe schrie so kläglich,
Flog so ängstlich zu mir her;
Und am Strande gieng ich täglich, —
Sah' und hörte keine mehr.

Was auch jener Schrei gewesen?
War nur Zufall jener Ruf;
Kannst du denn dies Räthsel lösen,
Dass der Schrei dies Büchlein schuf? —

XXXVII.

— 4. *October. Abends.*

Ich schweige. — Doch der Aeolsharfenklang
Des Seelenlebens in mir tönet fort.
Mein Geist blieb frei, trotz allem Erdenzwang :
Ward auch beschränkt, gefesselt hier mein Wort.

Ich schweige, bis mich einer Möwe Schrei,
Ein Ton, — ein Strahl vielleicht — mich wieder weckt.
Und meine Seele lebt, mein Geist ist frei; —
Wenn bald das Grab auch meine Hülle deckt.

XXXVIII.

— 5—6. *October. Nachts.*

In meines Lebens stärkender Erfahrung
Sind mir des Nordens Stämme theuer worden;
Verwandtschaft fand ich und fand Seelennahrung
Im Herzen meines vielgeliebten Norden.

Im Finnen, Schweden, Normann', im Nordfriesen,
In Islands ernstem Sohne und im Dänen
Sah ich des Seelenlebens Blüthe spriessen;
Das Herz ein Tempel des erhab'nen Schönen.

So bin ich dort im Geist' nicht fremd geblieben,
Berührt oft durch den Seelenstrahl der Blicke.
Und diese Hand, die dieses Buch geschrieben,
Sie war gestärkt durch inn'ge Händedrücke.

So grüss' ich Euch, und darf Euch, ach! nicht nennen,
Ihr Brüder, die wir uns in Lieb' umfangen!
Doch wisst, wer mich im Liede wird erkennen,
Dess Bild ist auch mit mir zur Gruft gegangen.

XXXIX.

—. —.

Es liegt ein alt' Gebäu allein am Meeresstrand',
Das Carl des Ersten Sohn als Flüchtling einst bewohnte,
Bevor die Knechtschaft *Carl den Zweiten* ihn genannt; —
Ein alt' Gebäu, das nicht der Zeiten Zahn verschonte.

Da sitzt am kalten Heerd' ein Bild aus alter Zeit,
Wenn auch nicht gradezu aus Cromwells grossen Tagen,
Ein Weib, das Bild der düstern Einsamkeit,
An dessen Hab' und Gut uralte Würmer nagen.

Derselbe Staub, den Carl einst hatte aufgerührt,
Liegt fingerdick umher auf Allem was du siehst;
Durch Schimmel sind die Wänd' phantastisch reich geziert;
Die Spinn' ist hier zu Haus, die still' Asyl geniesst.

Hier ward ein grosser Saal recht wohnlich hergestellt,
Mit weitem Himmelbett, mit Tisch und Stuhl versehn,
Sogar mit einem Schrank', dem eine Thüre fehlt.
Die bessre Einrichtung wird nächstens wohl geschehn.

Hier war's, wo mich die nord'sche Möwe traf; —
Hier war's, wo um mich her die Furien walteten,
Wo keine Ruh' mir ward des Nachts im lichten Schlaf, —
Wo meine Leiden sich in Wort' gestalteten;

Wo meine Telyn klang, wo meine Thräne floss, —
Wo wieder bluteten der Seele tiefe Wunden;
Wo ich des Lebens Qual, der Menschheit Schmach empfunden,
Wo ich aus lichtem Born auch Stärkung, Trost genoss.

Hier war's, wo ich den Kampf, den heftigsten bestand:
Dem Glauben an das Herz der Menschheit zu entsagen;
Hier war's, wo sich in Gott mein Geist zur Kraft ermannt:
Den Glauben und die Lieb' in mir noch fortzutragen.

— Leb' wohl du alt Gebäu! — Zwei Menschen lebten hier:
Der Lebens-Anschauung entferntesten Extreme. —
Der Eine sucht ein Volk — *car, tel est notre plaisir*,
Dass er des Volkes Gut und Blut und Leben nähme.

Der Andre sucht sein Volk, dass für das Volk er lebe;
Dass er dem Vaterland' Gut, Blut und Leben weih';
Dass er im Tode sich dem Volk' zum Opfer gebe;
Dass er im Sühnungstod' des Volkes würdig sei. —

XL.

— 16—17. *October. Nachts.*
(Mond in der Erdferne.)

Ich träumt' einst einen Traum, — ich war noch Knabe,
Am Ausgang meines achten Lebensjahrs, —
Und dreimal träumt' ich ihn, denselben Traum,
Desgleichen mir, an namenlosem Grauen,
Kein Bild bekannt im Reich der Phantasie,
Und der noch heut' erschütternd mich durchbebt,
Wenn ich mich ganz in ihn zurückversetze,
Was unwillkürlich oft seither geschah.

Vergebens sucht' ich Worte, jahrelang,
Den Traum zu schildern; ich vermocht' es nicht,
Und werd's auch gegenwärtig nicht vermögen:
Denn über jeden Ausdruck ird'scher Sprache
Erhaben, aber furchtbar, — unerhört
War der Gedanke, der als Knabe mich
Ergriff im nächtigen Gewand' des Traums,
Und der, mich dreimal marternd, wiederkehrte
In seiner Tiefe Unergründlichkeit;
Der aber jenem Geist' des schwachen Knaben
Vielleicht den Stempel aufdrang seines Wesens,
Den Abdruck des Gedankens im Gemüthe,
Den er hier trug, als Jüngling und als Mann;
Der die besondre Richtung ihm gegeben,
Verschieden von so mancher Menschen Bahn.

Beneidenswerth der Dichter hier auf Erden,
Der *den* Gedanken, die Idee des Traums
Vermöcht' als Elegie, als Psalm zu singen,
Der Tiefe und dem Umfang angemessen,
Der Grösse würdig, die der Traum umschloss.

Erzählen will ich's, — singen kann ich's nicht;
Ich will den Traum bezeichnen, möglichst klar.

Mir träumte damals also:
Gott sei todt;
Es gäbe keine Gottheit. Die Idee:
Geist, Leben und Bewegung
War ausgelöscht bis auf den letzten Funken,
Der noch in mir als Menschen-Dasein glomm',
Und zwar in aller Gluth des Selbstbewusstseins,
Als Seel' — empfindend, aber ohne Sprache,
Ohn' Ausdruck des Gefühls.

Das Universum war nicht mehr.
Verschwunden

War in der Gottheit Tod die Schöpfungskraft.
Das Band des Weltalls war zerrissen worden;
Und aufgelöst und in sich selbst zerfallen,
Gestürzt in sich zusammen lag das All
Der unermesslichen Milliarden Welten,
Als eine einz'ge, ungeheure Masse
Materie,
Grau, dunkel, dörr, nicht Felsen und nicht Erde.
Es schien die lichtlos öde Nacht
In Form gekleidet, aber dennoch formlos.
Verkörpert schien die ew'ge Finsterniss.
In dieser chaos-ähnlichen Materie
Und unter dieser namlos schweren Masse
Lag ich
Dahingestreckt auf einem feuchten *Etwas;*
Nicht Wasser und nicht Luft; denn ausgelöscht,
Mit der Idee der Gottheit und des Geistes,
War der Begriff der Erd', der Elemente.

Und unter jener Masse lag ich, lebend,
Des Daseins mir bewusst und meiner Unschuld,
Als Knab', als Mensch, als *ehmals Sterblicher,*
Mir klar bewusst;
Und mir bewusst des Glaubens und der Liebe,
Nun in sich selbst verhöhnet durch den Tod
Der Gottheit. —

Und der Gedank' an Rettung und Erlösung
Aus also qualvoll marterndem Erbangen
War ausgelöscht mit der Idee des Geistes,
Der Gottheit, deren Allmacht nur allein
Im Stande wär' gewesen, mich zu retten.
Ob sprachlos so, vermisst' ich nicht das Wort;
Denn welche Macht sollt' ich um Hülf' anrufen,
Da, mit der Gottheit jede, jede Macht gebrochen,
Verschwunden, ausgelöscht, vernichtet war? —

So liegend unter der Materie Masse,
Von Todesschweiss bedeckt, erzitternd, bebend,
Erdrückte sie mich dennoch nicht, indem
Das formlos feuchte *Etwas* unter mir
Dem Drucke nachgab der Materiemasse,
Das Athmen der beklemmten Brust vergönnend,
Obwohl das Blut in mir — kein Blut mehr war,
Und längst der Pulsschlag meines Herzens stockte. —

Wie der Gedank' an Rettung und Erlösung
Nicht Trost noch Lindrung also mir gewährte,
War das Bewusstsein der Unsterblichkeit
Mit jenem furchtbaren Gefühl verbunden,
Das ich als Dasein — Seelenleben, trug.

So lag ich über'm Abgrund eines Nichts,
Belastet und gedrückt, und dennoch nicht
Zerdrückt; denn ausgelöscht, wie die Idee
Der Gottheit, war in mir
Die Hoffnung ausgelöscht
Durch das Bewusstsein der Unmöglichkeit,
Jemals erdrückt zu werden, jemals, je
Zu enden! —

So lag ich ohne Zeit und ohne Raum —
(Doch stundenlang nach irdischer Berechnung),
Als Seel' in regungsloser Staubeshülle,
Nicht träumend (denn mein Traum war mehr als Traum!)
Als *ehmals Sterblicher* — unsterblich so,
In der Idee der Rettungslosigkeit,
In einer lichtlos düstern Dämmerung,
Den Fluch des Daseins: ein Bewusstsein tragend,
Für welches ich nicht Worte such' auf Erden.

— Und dreimal träumt' ich diesen Traum als Knabe;
Und dreimal fühlt' ich also:

Gott ist todt!

XLI.

—. —.

1.

Ich war im Traum' auf einem andern Stern'
Bevor ich dieses Furien-Buch versiegelt;
Und mich begleitete ein Sänger dort,
Ein Dichter, den ich nie auf Erden sah,
Von dem ich leider wenig jemals las;
Dess Geist sich aber in den höhern Sphären
Des Seelenlebens forschend längst bewegte,
Gleich mir mit Trug und Täuschung menschlich kämpfend,
Gleich mir im Drang nach Wahrheit oft gestört,
Durch Irrthum und durch Schein und Formenzwang.
Ich kenne nicht sein Werk der Seelenkunde,
Weil's meine Kerkermeister nicht besassen,
Und ich seit Jahren als Gefang'ner lebte;
Den Dichter aber kenn' ich : seine Seele
Ward mir vertraut durch Seelen-Attraction.

Das Firmament des Sterns, der dort uns trug,
War von der Erde Sternenzelt verschieden
Durch Grösse und durch Stellung der Gestirne,
Durch ihrer Formen lichtkrystall'ne Klarheit,
In Aetherblau gleich lichtem Amethyst,
Besonders dergestalt,
Dass eine Menge grosser Sternengruppen,
Lichtklare Himmels-Hieroglyphen bildend,
Der Weltenkörper *Einzelnheit* verdrängte,
Indem ein Sternkrystall zum Theil den andern
Bedeckte, seltsam wohlthuend dem Blick.
Die nächsten Sterne waren ungefähr
Dreimal so gross, als uns der Mond erscheint,

Die fernern Sterne kleiner, immer kleiner
Und wen'ger leuchtend in krystallnem Glanz;
Und jeder Stern war anders in sich selbst,
In seiner Ründuug minder lichten Stellen.

Und all' die Himmels-Hieroglyphen waren
In langsamer Bewegung. —

Selig stand ich
Versunken dort in Anschau'n und Betrachtung;
So dass der Stern auf dem ich mich befand,
Und alles was sich um mich her begab,
Mich nicht beschäftigend, mir unklar blieb.

Jedoch, der Anblick war mehr wonniger
Als neu mir; — ich war nicht zum erstenmal
Im Traum' auf einem andern Stern.

Und jener Seel'genosse neben mir
Trug dieses *Buch der Furien*, das am Ende
Noch ein'ge Seiten unbeschrieben fasste;
Und lächelnd reichte mir's der Sänger dar,
Es haltend, ohn' es mir zurückzugeben,
Und sprach: «Du bist nicht fremd in diesen Sphären;
So zeichne jenes Sternbild in dies Buch,
Und schreib' dann unten hin: *Es lebt ein Gott!*»

Und als ich zeichnen oder schreiben wollte,
Erwacht' ich, wundersam gestärkt und heiter,
In des Gefühls erhebendem Bewusstsein:
Es lebt ein Gott!

2.

Und abermals sah' ich im Traum' jüngst Sterne,
Doch nicht am Firmament; — an einer Fahne.
An einer himmelblauen Fahn' erblickt' ich
Hoch oben den Polarstern, unter ihm
In richtigem Verhältniss' das Gestirn
Des grossen Bärs — und einen neunten Stern.
Und der Polarstern war in Gold gewirkt;
Die andern acht theils silberweiss, theils golden.
Und oben an der Fahne, links, war Blut,
Ein Dreieck bildend, und die dunkle Farbe
Des Blutes war gebleicht als rosenroth. —

Denn diese Fahne war geweiht, geheiligt
Im Kampfe gegen einen Doppeladler,
Ein riesenhaft, zweiköpfig Ungeheuer,
In seiner linken Klaue Ketten tragend,
Und in der rechten eine blut'ge Knute. —

Und um die Fahne hört' ich Schwertgeklirr'
Und Sensenklang, und dumpfe Schüsse dröhnten.
Und Männerchöre sangen: *Scandinavia!*
Und neben mir floss rauchend Opferblut.

Und mir erschienen drei vertraute Finnen,
Drei Brüder, mir im Leben einst so theuer,
Und ewig theuer mir im Angedenken;
Und grüssten mich und drückten mir die Hand,
Und lächelten, und sprachen deutungsvoll:
Es lebt ein Gott!

Und nord'sche Jungfrau'n sangen: *Scandinavia!*
Und wanden Epheukränze den Gefall'nen,
Den Söhnen Scandinavia's, deren Blut
Die himmelblaue Sternenfahne zierte.

Und jene Brüder trugen Waffenschärpen,
Die prangten : himmelblau, goldgelb und weiss.

Und diese Scen' des Traumes wich zurück,
Als eines grössern Bildes Mittelgrund,
In dessen Fern' das Rosa-Nordenroth, —
Das sich vom Untergang' gen Aufgang dehnet.

Und vorn', am Meer' auf einem Felsen, stand
Die Majestät des Nordens : Scandinavia —
Als Jungfrau, zart und schlank, erhaben schön.
Ihr Antlitz : Ernst und Kraft und Stolz und Würde
Und Seelentief' vereint mit Geistesklarheit.
Und unter einem Epheukranz hervor
Umwallten blonde Locken ihre Wange.
Und ihr Gewand war nordisch himmelblau,
Von weiss' und gold'nen Sternen übersäet. —
Und ihre Hüft' umschlang ein Rosa-Gürtel.
Gestützet mit dem linken Oberarm
Auf einem Anker, stand sie sinnend da,
In ihrer rechten Hand ein blutig' Schwert,
Gesenkt des Schwertes Spitz' am Felsenboden,
Auf welchem Trümmer lagen morscher Kronen
Und fauler Wappen, und zerbroch'ner Ketten.

Und jenes Blut am Schwert war eingetrocknet,
Und war als Rost zur Runenschrift geworden.
Und eine Stimme redete und sprach :
«Wenn jeder Volksstamm Opferblut vergossen,
Dann wird die Runenschrift Euch aufgeschlossen.
Zu mir führt nur der Weg durch Herzensreinheit. —
Vernehmt's : Das Wesen meiner Macht ist — *Einheit!*

XLII.

— 23—24. *October. Nachts.*

Seit Jahren ist mir wohl der Trost geworden,
Dass Jünglinge, mir fremd und unbekannt,
Vertraut mit meinem Geist', daheim im Norden,
Mit inn'gem Grusse sich an mich gewandt.
In Lieb' erwacht bei meines Lieds Accorden,
Seh' ich der Jugend reines Herz entbrannt,
Der Freiheit sich, dem Vaterland' zu weihn:
Dem Menschenthum geweiht, auf Erden Mensch zu sein!

Gerührt durchlas ich solchen Jünglings-Brief;
Er stärkte mich, indem Er Stärkung suchte;
Und ich empfand wohl oft erschüttert, tief,
Der Jugend Reinheit, eh' noch das verruchte
Verbot des Staats sein Anathema rief,
Und solcher Reinheit als Verbrechen fluchte;
Da solch' ein Herz vor *Kirch' und Staat* ein Gräu'l,
Und brauchbar nur der Mensch, — ist er als Schurke feil.

Ihr Jünglinge, daheim im Norden!
Die mich gesucht, die mich gefragt:
Auf welchem Weg' ich Mensch geworden?
Euch sei ein Wort der Lieb' gesagt.
Mit Wehmuth will ich laut Euch grüssen,
Weil Ihr so rührend mich gegrüsst;
Will Euch in meine Arme schliessen,
Weil liebend Euch mein Herz umschliesst,

Beneidenswerth ist Eure Jugend,
Des reinen Herzens reiner Drang
Nach Aufopf'rung, nach höh'rer Tugend; —
Und heilig ist was Euch entschwang!
Es ist der Menschheit zarte Blüthe,
Die Rosenknospe: Menschenthum
In Eurem innigen Gemüthe,
Ohn' Selbstsucht, ohne Durst nach Ruhm.

Hat Euch des Sängers Lied erhoben?
Der *Mensch* ist's, der zum Herzen sprach, —
Dem in des Kampfs Zerstörungstoben
Wohl zehnfach Herz und Leier brach! —
Wohl fühl' ich meines Liedes Schwäche,
Als Mensch mir meiner selbst bewusst;
Und wenn ich aus Erfahrung spreche,
Spricht Wund' auf Wund' in meiner Brust.

Ich hör' in ganz Europa singen;
Der *Freiheit* singt ein ganzer Schwarm
Von Dichtern und von Dichterlingen
Beständig. — Dass sich Gott erbarm'!
Wenn wir nach ein'gen Jahren fragen,
Was aus dem Freiheitsänger ward,
Der also kühn in frühern Tagen
Der Freiheit Reich uns offenbart?

So sehn wir ihn in Amt und Würde,
Betitelt und bebändert nun,
Belastet durch Familien-Bürde, —
Verstummt in weichem Lehnstuhl ruh'n.
Wo nicht, ein Freund der Diplomaten,
Im Stillen dem Verrath vertraut,
Indess das Volk in fernen Staaten
In ihm den Freiheitshelden schaut. —

Wohl könnt' ich sie zu Dutzend' nennen
Die so Verkauften meiner Zeit;
Doch jedes Volk wird leicht erkennen,
Wer treu sich seinem Dienste weiht.
Das aber will ich Euch enthüllen:
Bereit zu jedem Hochverrath,
Am schändlichsten in Wort und Willen
Bewies sich stets — ein Apostat.

So wird mir bang und immer bänger
Bei jedem neuen Freiheits-Buch,
Bei jedem neuberühmten Sänger,
So *frei* in des Gesanges Flug!
Bewahr' als Mensch den Geist der Lieder!
So seufz' ich oft bei solchem Klang —
Und sing nach zwanzig Jahren wieder,
Wie jüngst dein Herz von Freiheit sang!

— Jedoch auch lichte Sterne glänzen
Am Firmament der Poesie;
Manch' Grab, geschmückt mit Epheukränzen,
Umrauscht der Freiheit Symphonie!
Denn Etwas prangt in ew'ger Neuheit
Und trotzt der Zeiten Despotie:
In Volkes Brust das Lied der Freiheit —
Des Volksthums heil'ge Poesie! —

— Der darf mit Stolz die Stirn' erheben,
Der hier als Scald' mit Schwert' und Harf',
Sich selbst getreu, sein Menschenleben
In des Jahrhunderts Waage warf!
Wenn Leid und Fluch in ihm mit nichten
Zerstörten sein Vertrau'n auf Gott,
Darf er den freien Blick wohl richten
Auf's Ziel der Laufbahn, — auf's Schafot.

Und also grüss' ich dich, o Jugend
Des Nordens! die mich liebend grüsst,
In mir Ermuth'gung, Stärkung suchend, —
O Knospe, die zur Blüthe spriesst!
Dich grüss' ich, Jüngling! Freiheit ahnend,
Den tausendfach Gefahr bedroht;
Ich grüsse dich, und zeige mahnend
Dein Ziel dir; ach! — 's ist das Schafot.

Auf welchem Weg' ich Mensch geworden? —
Weil ich mich früh' verpflichtete
Zur Sühnung, weil in Süd' und Norden
Ich stets mein Auge richtete
Auf das Gerüst (in alten Tagen
Ein Kreuz), an dem des Menschen Sohn
Einst als *Rebell* ward angeschlagen. —
Der Galgen stützet jetzt den Thron.

Und einzig nur durch diese Richtung
Des Blickes ward der Wahrheit Geist
Erstarkt in meines Herzens Dichtung,
Wie's meiner *Furien* Lied beweisst.
Ich ward hier Mensch, seit ich vernichtet
In mir den Traum von Erdenglück;
Seitdem ich auf's Schafot gerichtet
Den Strahl der Seel', — des Auges Blick.

Allein der Weg, an sich, ist schaurig
Durch öde Läng' und Einsamkeit. —
Und, edler Jüngling! dich bedaur' ich,
Wenn du der Menschheit dich geweiht.
Denn, kennst du jetzt auch noch Genossen,
Die sich mit dir der Tugend weih'n:
Eh' halb der Prüfung Zeit verflossen,
Wirst du verlassen, einsam sein! —

Vor deinem Feind' sei nie dir bange,
Hat er als Feind sich dir erklärt:
Doch weh' dir, wenn auf deinem Gange
Ein Freund zum Feinde sich bekehrt!
Und weh' wenn der, der mit dir kämpfte,
Abtrünnig, flau, des Herzens Gluth
Aus wohlerwognen Gründen dämpfte
In Lauheit, — in der Halbheit Fluth!

O Jüngling! mache dich auf Kummer —
Auf niedrigen Verrath gefasst;
Auf Nächte, Jüngling! — ohne Schlummer!
Mach' dich vertraut mit einem Gast,
Der seine Masken oft vertauschet,
Der bald als Gram, als Wahnsinn, Trug, —
Bald als Verzweiflung dich umlauschet,
Und teuflisch lacht bei deinem Fluch! —

Mach' dich gefasst auf Lüg' und Tücke
Des Schurken, der dein Freund einst hiess,
Auf der Verruchtheit Meisterstücke,
Wenn Kraft und Treu' dein Herz bewies. —
Mach' dich gefasst, selbst von Genossen
Gekränkt, unschuldig, hart verkannt —
Und selbst von Herzen ausgestossen
Zu werden, die dir nah' verwandt!

Kannst du der Menschen Hohn ertragen,
Für die du dich zum Opfer bringst? —
Dann will ich dir willkommen sagen,
Wenn du für Gott und Freiheit ringst.
Kannst du der Liebe Trost entbehren,
Zu Tod verurtheilt, längst verbannt?
Kannst du der Menschheit Liebe schwören,
Ohn' Volk und ohne Vaterland?

Kannst du verhöhnt, in öden Nächten
Ausharren, stark, dir selbst getreu,
Ohn' wider deinen Gott zu rechten,
Als Mensch verrathen, — aber frei!
Kannst du der Brüder Hohn erdulden,
Ach! deiner Kampfgenossen Spott,
Ohn' dich durch Rache zu verschulden? —
Dann schau' getrost — — — auf dein Schafot.

Kannst du mit Hunger dich befassen,
Indess daheim dein Bruder schwelg'?
Leerst in Verbannung du gelassen
Des Grams, des Elends bittern Kelch?
Kannst du die Hand dem Menschen drücken,
Der dich verhöhnt' in Todesnoth?
Dann schau', wenn auch mit nassen Blicken,
Als Mann getrost — auf dein Schafot.

XLIII.

—. —.

Scandinavia!

Spanische Melodie. Riègos Hymne.

Sei gegrüsset, du Stern unsers Norden,
Du Polarstern in nachtblauer Höh! —
Sei gegrüsst in der Telyn Accorden:
Unsrer nordischen Einheit-Idee!
Sei gegrüsset in Jubel der Chöre!
Sei gegrüsst in der Waffen Klang!
Laut ertönt, Scandinavia zur Ehre,
Der vereinigten Herzen Gesang.

Scandinavia! — die Losung der Lieder
Erschallet im männlichen Chor;
Und das Blut unsrer feindlichen Hyder
Raucht zum Stern unsrer Einheit empor!

Scandinavia! ertönet die Losung;
Und *des Nordens Koloss*, ohne Geist —
Hört den Jubel in wilder Erbosung,
Wenn der Finne die Ketten zerreisst. —
Sind wir Sclaven? des Kaisers Vasallen?
Commandirt ein Kosak gar am Sund?
Mag der Würfel des Kampfes denn fallen!
Jauchzt die Losung von Mund zu Mund:
Scandinavia! — die Losung der Lieder etc.

Gegenüber dem *nordischen Riesen*, —
Gegenüber dem *Ketten-Koloss*
Steht der *Geist*, der sich mächtig bewiesen,
Die Idee da — mit Schwert und Geschoss!
So versucht es denn nun, ihr Tartaren!
Auszurotten *des Nordens Idee*,
Wenn im Kampf' Scandinavia's Schaaren
Sie mit Blut eingeschrieben im Schnee!
Scandinavia! — die Losung der Lieder etc.

Orla : Jam a son of Lochlin !, . . . Orla shall never return ! . . . . Woundet and faint from battle, my friends have left, me here . . . . The mournfal tale shall come to me love . . . . Send over the dark-blue wave, the Sword of Orla. . . !
Fingal : Sou of the mournful tale, why dort thou awaken my Sears ! . . . .

OSSIAN , *Fingal* (*Book V*).

Wo ich sei, und wo mich hingewendet,
Als der *Furien* letzter Ton verklang? —
Hab' ich dir nicht Seelengruss gesendet,
Als mein Geist dem Staube sich entschwang?

Wo ich sei? — ob immer noch hienieden?
Ob dort jenseits über'm Sternenzelt?
Wisse nur, ich bin von dir geschieden,
Bis einst deines Lebens Vorhang fällt.

Wo ich sei, und wo mein Staub nun modert? —
Niemand fragte, als ich litt, nach mir;
Als der Furien Fackel mir gelodert, —
Forschte Niemand meiner Leiden hier. —

Wann erblich in Furien-Kuss die Lippe?
Ward der Uebergang in Licht ihm leicht? —
Was bekümmert dich das Erd-Gerippe?
Wenn mein Geist nur deinen Geist erreicht!

Willst du nach der Möwe Schicksal fragen,
Die so klagend dir vorüber fliegt?
Wohin sie der wilde Sturm getragen? —
Wo sie nun, vom Blei durchschossen, liegt? —

Fragst du, wo die Wolke nun geblieben,
Die beleuchtet dort am Himmel stand?
Ob ein fern Gewitter sie vertrieben? —
Ob sie hinterm Horizont verschwand? —

Fragst du, wo und wie das Schiff zerschmettert,
Dessen Steuer dir das Meer hertrug?
Ob ein Strahl von oben es zerwettert? —
Oder, ob an Klippen es zerschlug? —

Welcher Stellung? — was ich hier gewesen?
Wie mein äussres Leben sich verflocht? —
Kannst du doch in meinem Innern lesen!
Weisst du doch wofür mein Herz gepocht!

Fragst du, wer ich war? — Ich war ein Scalde,
Wie sie ruh'n in unserm Vaterland,
Unter moosbedeckter Felsenhalde,
Längst vergessen, — namlos, — unbekannt. —

Welchen alt' Geschlechtes meine Väter?
— Scandinavier waren's, stark an Muth,
Aller Unschuld kräftige Vertreter!
Und mein Herz ist ein ererbtes Gut.

Scandinavier war ich — und ich strebte
Für die Menschheit *Mensch nur* hier zu sein.
Was mein Herz durchglüht, wofür ich lebte,
Ist ja nun in meinen *Versen* dein!

Fragst : Wo ich geboren ? welche Harde
Meiner Väter alt' Gebäu' umschloss ?
Weisst du doch, ich war ein nord'scher Barde,
Ohne Vaterland und — heimathlos !

Forsche nicht. Wenn du mein Lied verstanden,
Kennst du mich, und klar ward dir mein Geist,
Der nun lebt in deiner Liebe Banden,
Und in Lieb' von Welt zu Welten kreis't.

Wer du seist auch, der mein Lied durchdrungen,
Wenn du es durchdrungen, — liebst du mich.
Ein allheilig' Band hält uns umschlungen;
Ob auch todt, — bin ich nicht todt für dich.

Liebst du mich, — wird dich mein Geist begleiten,
Wo dein Fuss auf Erden immer wallt,
Bis dereinst in fernen Ewigkeiten
Seel' und Seele sich entgegenstrahlt.

Denn es blüht ein seliges Erkennen, —
Wenn die Seele diesem Staub' entflohn;
Was wir *Wiedersehn des Jenseits* nennen :
's ist die Lieb' als Seelen-Attraction.

Wer als Geist uns hier vorangeschritten, —
Dem bewundernd wir hier nachgeschaut :
Wir ereilen ihn, wenn wir gelitten —
Wenn in Liebe wir dem Geist vertraut.

So wird Seel' und Geist sich dort vermählen,
In der Lieb' allmächt'gen Attraction :
's ist *Walhalla!* 's ist *das Reich der Seelen*, —
Uns verkündigt durch *des Menschen Sohn!*

*

— — — Dieses Buch werd' ich nun hinterlassen,
Eines Scandinaviers Testament,
Bis die Hand des Zufall's es wird fassen,
Es verbreitet, — oder es verbrennt.

Das Gefühl, dem Lied auf Lied entklungen;
Lieb' zur Menschheit ist's, — zum Vaterland:
's ist die Liebe die das Herz durchdrungen,
Das die Würde seines Volks empfand.

Dieser Geist, der keine Ruh' mir gönnte,
Der zum Sang' mich trieb von Nacht zu Nacht,
Bricht sich Bahn im eig'nen Elemente;
Würd' er auch durch Kett' und Knut' bewacht.

Dieser Geist, der mich zum Lied gedränget,
Als die Furien mich mit Grab bedroht,
Ward er auch in Kerker eingeenget: —
Er wird siegen über Märt'rer-Tod.

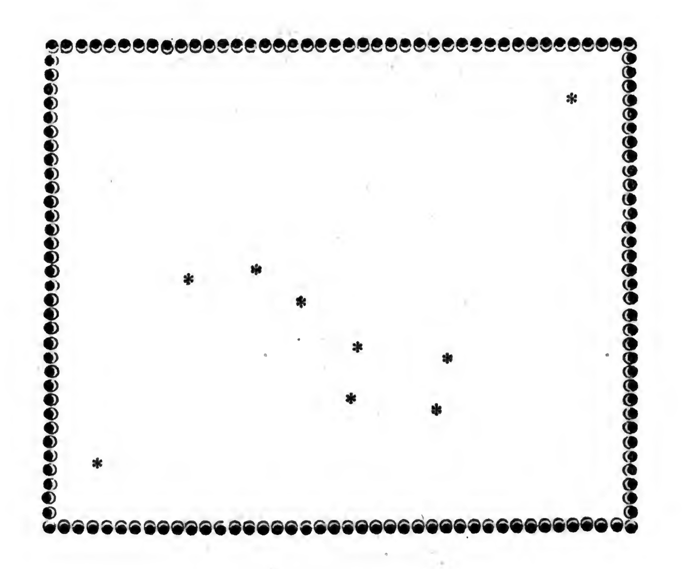
Ward in meines Saitenspiels Accorden
Eines *nord'schen Geistes* Ernst erkannt:
Findet es auch Herzen dort im Norden, —
Findet Seelen — meinem Geist verwandt.

Gerne möcht' ich dich zum Abschied grüssen,
Scandinavia! du mein Vaterland!
Wüsst' ich, dass dies Buch nicht würd' zerrissen,
Ungedruckt, wie mir manch Werk verschwand. —

* *
*

Lebe wohl — wer immer mich verstanden,
Wenn mein Lied in unsern Norden drang
Wenn die *Furien* milde *Genien* fanden,
Wenn nicht ungehört die Telyn klang!

Lebe wohl, — vertrautes Herz der Telyn!
Forsche nimmer wie dein Scalde heisst.
Ahnst du meinen Namen, — so verhehl' ihn:
Nam'los, ruhmlos — leb' in dir mein Geist!



ENDE.

NOTEN.

[1] Seite 1. Alt-scandinavische Versart. Siehe Minna's Erwiederung an Norna von Fithful-head — (*The Pirate* von Walter-Scott.)

«I mark thee, my mother etc., etc.»

[2] — 12. Ich suchte einen weiblichen Namen für meine Furie des Selbstmords, fand keinen passenden und musste daher einen bilden. Das Substantiv: (lat.) *suicidium*, (franz.) *suicide*, (spanisch) *suicidio*, gewährte mir den Namen *Suicidia*, den die *licentia poetica* rechtfertigen möge. Theils aus Laune, theils aus besondern Gründen bediente ich mich auch andrer spanischen Worte, zur Bezeichnung einzelner Gedichte etc., die hier dieselbe Stelle einnehmen mögen, welche die italienischen Kunstausdrücke in dem Fache der Musik behaupten.

[3] — 15. Wir erblicken, mittelst colossalen Microscops, unzählige Infusions-Thierchen im Wassertropfen, im steten Kampf auf Leben und Tod miteinander. Wohl nirgends lassen sich die Begriffe: Bewegung, Leben, Kampf, Zerstörung, Uebergang, anschaulicher versinnlichen, als grade auf dieser untersten Stufe des thie-

rischen Daseins. Mit Bewunderung erblicken wir die Feinde einander gegenüber; ein Nu des Erkennens, des Stutzens, des Erschreckens oder des Angriffs — und die Scene verändert sich; — ein vielfacher Zweikampf — eine Schlacht ist vorgefallen. Man verfolge diesen Kampf aufwärts, durch die ganze Schöpfung.

[4] Seite 19. *Pawnbrocker*, Pfandleiher, werden in England scherzweise allgemein *Onkel* genannt.

[5] — 21. Deutscher Scherzausdruck für: Wohlbefinden — seine äussere Lage verbessern, etc.

[6] — 28. Matth. 27, 16—18. Joh. 18, 40. Lucas 23, 18. 19.

[7] — 29. Joh. 19., 12—15.

[8] — « Matth. 26, 56.

[9] — 30. Brief von einem *Freunde* im Vaterlande, datirt den 12. Juli. Spätere Briefe von meinen Verwandten, datirt den 6. August — berührt im Gesang XVII, 1, gestatten hier besondere Beziehung.

[10] — « *Iduna*, Braga's Gattin, die Göttin des Gesanges, (Nordische Mythe.)

[11] — 31. *Scalde* — gleichbedeutend mit *Barde*. Die *Telyn* war eine kleine Harfe, in Form eines schiefen Dreiecks.

[12] — 39. Wo kein Datum angegeben, erfolgte das Gedicht unmittelbar auf den vorhergehenden. Die mit (—. —.) bezeichneten Gedichte entstanden auf einsamen Gängen am Meeresufer und wurden eingeschaltet.

[13] — 43. *Ticket*, Pfandhausbillet. — Mancher, der durchaus nichts mehr zu versetzen hat, versetzt wo möglich noch die *Tickets* bei einem Juden, oder sucht sie um Spottgeld zu verkaufen; — ein beträchtlicher Handelszweig Grossbrittanniens.

14 Seite 43. *Zingis, Zingani* — Zigeuner.
15 — 47. Mozart's bekannte Oper.*)
16 — 49. Tom, im König Lear.
17 — 50. — *My slumbers — if I slumber — are not sleep,*
But a continnance of enduring thought
Which then I can resist not: in my heart
There is a vigil, and these eyes but close
To look within.
Byron's Manfred. Act. 1. Sc. 1.
18 — 51. König Lear, im Wahnsinn.
19 — 53. *Kämpe.* — Streiter. Held.
20 — « *Halden.* Gräber. Grabhügel der Vorzeit.
21 22 — « Siehe die Note 11.
23 — « *Nornen*, ähnlich den Parzen der Griechen. Urda (Urd) Verdandi und Sculda (Sculd): Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft.
24 — « *Hünen*, Hünengräber — Halden.
25 — « *Walkyren.* Die drei Schicksalsgöttinnen der Kämpfenden, unter einer Esche auf einem Hügel, der Schlacht zuschauend, nur dem Tapfern günstig.
26 — 56. *Stor* — gross, *Thing*, oder Ting, — Volksversammlung.
27 — « *Bautasteine* — Felsen, gleich rohen Obelisken, oft in Halbrund oder in andre bestimmte Form gestellt; Orte der Volksversammlung etc. bezeichnend. Oft stehen sie auch einzeln als besondre Denkmäler.
28 — « *Harden.* Volksgemeinde — Districte.
29 — 59. Siehe die Note 4.

*) *Der Sänger hat offenbar Pedrillo mit Leporello verwechselt, welches die Stimmung wohl entschuldigt, in welcher jene Lieder entstanden. Es müsste wohl heissen:*

Sie sang's nach Leporello's Melodie, etc.

Note des Herausgebers.

[30] Seite 68. *Warrant*, Verhaftsbefehl.

[31] — 77. Wörtlich aus Briefprosa in Verse übertragen.

[32] — 79. — — — «Es scheint ihm dennoch nicht bei uns zu gefallen. Er entfernt sich zuweilen und so auch vorgestern, am 13ten, Abends neun Uhr. — Man holte ihn jedoch bald wieder ein. Sonderbar genug, dass er immer dorthin läuft, wo er hergekommen. Ein Beweis etc.» — (Aus dem Briefe einer Schwester an den Verbannten, datirt den 15. September. —)

[33] — « *Berserkerwuth*. *Ber*, bar — blos. *Serk* — Hemd. Die leidenschaftlich heftige Aufwallung, welche dieses Wort bezeichnet, bemächtigte sich (wie in Sagen erzählt wird) der alten Scandinaver oft dergestalt, dass Mancher, von Erbitterung gegen seinen Feind ergriffen, des Nachts *im blossen Hemde* vom Lager aufsprang und mit bewaffneter Hand den Feind aufsuchte. Diese leidenschaftliche Heftigkeit, als Vorherrschaft des Gefühls, auf Thatkraft begründet, ist keineswegs aus dem Character der Scandinaver verschwunden. — Dieses vorliegende Buch ist offenbar ein Produkt der *Berserkerwuth*, indem ich, von den Furien der Empfindung geplagt, wohl oft zehnmal des Nachts *im blossen Hemde* aus dem Bette aufeilen musste, um einige Octave niederzuschreiben. — Erwachte ich des Morgens, nachdem ich endlich kurze Ruhe gefunden, so wusste ich keine Sylbe von dem, was ich auf solche Weise niedergeschrieben hatte. Es ist leicht denkbar, dass ich statt der Feder eine Pistole oder einen Dolch ergriffen und den Feind aufgesucht hätte, wenn sich ein Feind in der Nähe befunden, dessen Tod der Mühe werth gewesen wäre.

[34] — 82. Loke. Das böse Prinzip. (Nordische Mythe.)

[35] Seite 84. Die Sage oder Prophezeihung der nordischen Vorzeit, dass Odins Reich mit allen Göttern einst untergehen und Allfadur allein übrig bleiben, und allein herrschen werde, wurde die *Götterdämmerung* genannt und mit dem scandinavischen Worte *Ragnarokr* bezeichnet. Die gestrengen Philologen und Archäologen werden mir die seltsame Umbildung des Worts Rovnarok' zu Gute halten, wenn dieses Werk je gedruckt erscheint. Im Alt-Slavischen (und Polnischen) heisst *rovni-rovna,* gleich, egal, und *rok,* das Jahr; mithin *rovnirok,* das *gleiche* Jahr, oder *das Jahr der Gleichheit.* — Habe ich die licentia poetica in Bildung des tonähnlichen Worts Rovnarok' oder Ravnarok' zu weit getrieben, so verbinde ich wenigstens mit jenem alten Klang einen neuen Begriff.

[36] — « *Allfadur* — Allvater.

[37] — « *Niflheim.* Die neblichte Unterwelt, Schattenwelt, der nordische *Orkus.*

[38] — 86. *Braga,* der Gott der Dichtkunst. Siehe die Note 10.

[39] — 89. Siehe Gesang IV, Stanze 10. Diese und ähnliche Wiederholungen waren unvermeidlich, wo es galt ein psychologiches System, oder metaphysische Betrachtungen etc., in (höchst undankbare) Form didactischer Poesie einzukleiden.

[40] — 103. *Attic*—Dachstübchen.

[41] — 104. *Fashion*, wörtlich: Mode, dem Begriffe nach aber unübersetzbar.

[42] — « *Business* — Geschäft, Geldgeschäft.

[43] — « *Practical.* Die erste und einzige Bedingung jeglicher Erscheinung, Unternehmung etc. in England; sie muss *practical* sein, d. h. *Geld eintragen!* — Daher Alles, was *nicht* practisch ist, — in England unbekannt; wie z. B. Naturphilosophie, Metaphysik, Aesthetik, (wo-

für der Engländer kein Wort hat) politische Poesie, höhere Psychologie etc. und zumal das Gebiet des animalischen Magnetismus, über welches jede *gebildete Gesellschaft* laut auflachen würde. — In England ist der Materialismus auf den höchsten Grad entwickelt und mithin, in strenger Consequenz, alles unzweckmässig, verbannt und lächerlich, was sich auf Geist und Seele bezieht. Siehe *Bulwers* England and the English. — *Skizze aus London.* Strassburg, bei G. L. Schuler. 1837.

[44] Seite 106. Wie der Brief im Gesang XI, Seite 44, wörtlich aus Prosa in Verse übertragen.

[45] — 109. *Freyr,* der dritte nordische Gott, (nach Odin und Thor) erkletterte einst den Stuhl Odins, betrachtete die ganze Welt, erblickte ein sehr schönes Mädchen, verliebte sich und verpfändete später sein Schwert aus Liebe. — *C'est tout comme chez nous!*

[46] — 110. Siehe das Datum des ersten Gedichts dieser *Furien.*

[47] — 112. Bekannte Ercheinung in den Wüsten Afrika's und auf dem Meere: *Mirash, mirage,* von *mira,* (spanisch) *schem. Miroir,* (franz.) Spiegel.

[48] — 126. Siehe Gesang X und XVII, St. 7.

[49] — 134. *Geist.* Die Ausbildung der Vernunft zum Verstande, und des Verstandes zur Urtheilskraft. *Vernunft*, von Vernehmen. *Verstand,* von Verstehen. *Urtheilen,* Etwas in seine Ur-Theile zerlegen. Nach vielfachem Studium der Pferde behaupte ich, dass diese mehr Geist besitzen als die Menschen, im Durchschnitt, auf gegenwärtiger Stufe sogenannter *Europäischer Civilisation.* — Ich erkannte nicht nur in den Pferden eines Escadronstalls, orientalischer Race, mehr Geist als unter den Reitern eines ganzen Regiments, (das Officier-Corps inbe-

griffen) sondern ich erkannte gar oft in einem einzigen Pferde mehr Geist, als im ganzen Generalstab eines Armee-Corps; — unerachtet der grossen Epaulettes und der breiten Orden, sämmtliche Generäle mit inbegriffen.

[50] Seite 134. *Das Bier.* — Es würde nicht schwer sein, ein Dutzend Parallele *der vergleichenden Psychologie* zwischen Alt-England und Alt-Baiern aufzustellen.

[51] — 137. Entdeckung eines deutschen Magnetiseurs, Jugendfreund des Dichters.

[52] — 139. *Prosa.* Manuscript in drei Theilen. Anonym. Eine Geschichte in Briefen, auf psychologischer Grundlage, mit Bezug auf England und Ostindien. Aus besondern Quellen.

[53] — 140. Polonius, im Hamlet.

[54] — 145. Ich war als Knabe zwei Jahre durch *Nervenschlag* an der rechten Seite des Körpers total gelähmt, und wurde durch magnetische Kraft geheilt.

[55] — « Als Jüngling wurde ich auf Morea vom moraitischen (Pest-) Fieber *(Typhos)* befallen, aus welchem ich erwachte mit totalem Verlust meines Gedächtnisses, so dass ich erst nach Wochen mich meiner Eltern etc. zu besinnen wusste. — Zwei Jahre verstrichen mir (in Italien etc.) in geistiger Abspannung, bis eine abermalige heftige Nervenkrankheit mich daniederwarf, aus der ich mit voller Geisteskraft genas. — Nach jener Crisis kehrte der frühere Drang poetischer Thätigkeit ebenfalls zurück, und ich war kaum im Stande sämmtliche Produkte meines Geistes so rasch niederzuschreiben, als sie sich gestalteten.

[56] — 146. Wenn ich nicht irre, die: *Mimosa pudica* (Sinnpflanze). Ich muss mich leider auf mein Gedächtniss verlassen, — ohne Hülfsquellen.

57 Seite 146. Bekannte Beobachtung, dass die Perle die Folge einer Krankheit des Muschelthiers ist.

58 — « Wunderbar geheimnissvoller Laut der Schlangen, dem ich, in südlichen Ländern, oft stundenlang horchte.

59 — « Barbarisches Spiel roher Knaben in der Provence etc. Der gefangene Scorpion wird von einem Kreis glühender Kohlen umgeben, sucht zu entfliehen, findet keinen Ausweg, sieht sich verloren, — verzweifelt, krümmt sich und drückt sich den Stachel in die eigene Brust.

60 — « Je edler die Race der Hunde, je mehr das Nervenleben ausgebildet ist, desto lebhafter träumen sie. Höchst auffallend ist dieses bei den Newfoundlands-Hunden, die im Schlafe alle Bewegungen des Schwimmens, des Laufens, des Springens etc. machen, laut bellen, heulen und zuweilen in Todesangst zittern. Ich konnte meinen Hund aus solchem Traume wecken, wenn ich aus der Ferne meinen Blick (und meine Willenskraft) auf seine geschlossenen Augen richtete. — Auf ähnlichem Wege rettete sich einst einer meiner Freunde vor einem wüthenden Hunde, indem er mit aller Willenskraft die fünf Finger der Rechten dem Blickstrahl des Hundes entgegenstreckte; der Hund stürzte zu Boden und lag wie gelähmt.

61 — 147. Joh. 1, 48.

62 — 152. *Schiller* — in Bezug auf Jeanne-d'Arc — eine der hervorragendsten Erscheinungen im Gebiete des Magnetismus — der Clairvoyance.

63 — 157. Marcus 5, 30. Lucas 8, 46.

64 — « Joh. 4, 47.

65 — « Lucas 7, 11.

ERRATA.

Seite 9, Zeite 11 v. o. unserm statt unsern.
— 12, — 5 v. o. war's statt wär'.
— 13, — 7 v. o. schlaflos statt schaflos.
— 18, — 1 v. o. Antlitz' statt Antlitz.
— 28, — 7 v. o. gescheh' statt geschah.
— 32, — 9 v. u. Wonne statt Wonnen.
— 34, — 13 v. o. mit statt und.
— 35, — 6 v. u. Wonne statt Wonnen.
— 38, — 6 v. o. Dem statt Den.
— 40, — 3 v. o. Ein statt Kein.
— 45, — 9 v. o. liebe statt Liebe.
— 47, — 12 v. u. *) ad Note 15.
— 52, — 7 v. o. sandtest statt sandest.
— 63, — 8 v. o. heimische statt räub'rische.
— 75, — 11 v. o. Leute statt heute.
— 107, — 5 v. o. mich nicht statt mich grad' nicht.
— 109, — 16 v. o. steh' statt steht.
— 111, — 16 v. o. bereit statt bereits.
— 111, — 12 v. u. daliegend statt daliegen.
— 122, — 7 v. u. Mörser statt Mörder.
— 123, im Motto, slumbers statt slumber.
— 132, — 7 v. o. Verring'rung statt Verringung.
— 152, — 4 v. o. Seraphin statt Seraphim.
— 153, — 4 v. o. Sterne statt Sternen.
— 156, — 1 v. u. halten statt hatten.
— 177, — 5 v. u. Einheit Idee statt Einheit-Idee.



